



Pierre-Henri Cami

LES AVENTURES DE LOUFOCK-HOLMÈS

1926

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE LOUFOCK-HOLMÈS CONTRE TOUS !	7
L'ASSASSINAT DE L'ACCORDEUR	8
PREMIER TABLEAU Un crime mystérieux.	8
DEUXIÈME TABLEAU La poussière révélatrice.	9
TROISIÈME TABLEAU Crime de sacristain.	10
LA TRAGIQUE AFFAIRE DES SOMNAMBULES	13
PREMIER ACTE Le nageur mystérieux.	13
DEUXIÈME ACTE Les mystères de l'hypnotisme.	15
TROISIÈME ACTE L'arrestation imprévue.	17
LA MAIN ROUGE SUR LE MUR BLANC	19
PREMIER ACTE L'empreinte sanglante.	19
DEUXIÈME ACTE Deux phrases dans la nuit.	20
TROISIÈME ACTE La gifle qui tue !.....	21
LE SQUELETTE DISPARU	25
PREMIER ACTE Un vol sans précédent.	25
DEUXIÈME ACTE Déductions.	26
TROISIÈME ACTE Le squelette Frileux.	27
QUATRIÈME ACTE La clé de l'énigme.	28
LE SCAPHANDRIER DE VENISE	30
PREMIER TABLEAU Les gondoles trouées.	30
DEUXIÈME TABLEAU Avant la plongée.	31
TROISIÈME TABLEAU Les anchois malencontreux.	32
QUATRIÈME TABLEAU Fusillade sous-marine.	34
CINQUIÈME TABLEAU Tout s'explique.	35
L'ASSASSINAT DU COMMISSAIRE	37

PREMIER ACTE Il y a des petites mains sur le front !.....	37
DEUXIÈME ACTE Pour se venger !	38
UN ÉTRANGE SUICIDE.....	42
PREMIER TABLEAU Le mort qui parle.	42
DEUXIÈME TABLEAU Le suicidé distrait.	43
L'ÉCUYÈRE CHAUVE	45
PREMIER ACTE Crime ou suicide ?.....	45
DEUXIÈME ACTE Le papier déchiré.	46
TROISIÈME ACTE La double vengeance.	47
UN VRAI FLAIR DE LIMIER.....	50
PREMIER TABLEAU Le sacrifice du détective.....	50
DEUXIÈME TABLEAU Les surprises de la greffe.	51
LES ÉTRANGLEURS DE HERNIES	52
PREMIER ACTE Sinistres projets.....	52
DEUXIÈME ACTE Ingéniosité machiavélique.....	54
L'ÉNIGME DU CANOT VOLANT	57
PREMIER TABLEAU Cernés !	57
DEUXIÈME TABLEAU Navigation imprévue.....	59
TROISIÈME TABLEAU L'idée de Loufock-Holmès.	60
UN DRAME PASSIONNEL.....	63
PREMIER ACTE Le pied qui ne remue pas.....	63
DEUXIÈME ACTE Un drame sous une table.....	64
LES PIRATES DU RAIL OU L'ATTAQUE DU TRAIN 11	68
PREMIER ACTE Haut les mains !.....	68
DEUXIÈME ACTE Le triomphe de Loufock-Holmès.	70
LES MYSTÈRES DE LA RUE SAINT-COUIC.....	73
PREMIER ACTE L'énigme de la double chute.	73
DEUXIÈME ACTE Crime de chirurgien.	77

L'HOMME AUX DEUX PROFILS OU L'ÉTRANGE	
ASSASSINAT	80
PREMIER ACTE Avant-après.	80
DEUXIÈME ACTE Ennemis intimes !.....	81
LA VILLA ISOLÉE	85
PREMIER ACTE Les cribles humains.....	85
DEUXIÈME ACTE L'eunuque de Montmartre.	87
RÉINCARNÉE.....	92
PREMIER ACTE Un cadavre sur des coquetiers.	92
DEUXIÈME ACTE Mystère et chevaux de bois.....	94
TROISIÈME ACTE Quatorze siècles de haine.....	96
LES MYSTÈRES DE CHICAGO OU CLOCHES MUETTES ET	
ŒUFS QUI PARLENT	102
PREMIER ACTE Pâques tragiques.	102
DEUXIÈME ACTE De ténèbres en ténèbres !.....	103
TROISIÈME ACTE Une fraude sans précédent.....	106
MARAT OU LE BAIN FATAL	109
PREMIER ACTE Une mort étrange.	109
DEUXIÈME ACTE L'œil en coulisse.	110
DEUXIÈME PARTIE SPECTRAS CONTRE LOUFOCK-	
HOLMÈS	114
L'AFFAIRE DES MALLES SANGLANTES	115
PREMIER ACTE Des malles, du sang, du mystère.....	115
DEUXIÈME ACTE Le déguisement.....	117
TROISIÈME ACTE L'arrestation.	118
LE MYSTÈRE DE LA TOUR POINTUE	120
PREMIER ACTE Une évasion mystérieuse.....	120
DEUXIÈME ACTE Une dent.	121

TROISIÈME ACTE Le premier échec de Loufock-Holmès.....	122
LE TROU DE CLARINETTE	125
PREMIER ACTE L'aveugle assassiné.....	125
DEUXIÈME ACTE Loufock-Holmès parle.	127
TROISIÈME ACTE Le secret de la clarinette.....	128
LA MYSTÉRIEUSE GUILLOTINE	130
PREMIER ACTE Le réveil du condamné.	130
DEUXIÈME ACTE L'étrange ascension.	131
TROISIÈME ACTE L'ingénieuse machination.....	133
LES BANDITS DE L'ATLANTIQUE	135
PREMIER ACTE Du mystère en bouteille.....	135
DEUXIÈME ACTE L'étrange incendie.	136
TROISIÈME ACTE Le regret de Spectras.	138
LE DAMIER QUI TUE	141
PREMIER ACTE Le jeu de dames.	141
DEUXIÈME ACTE Souffler n'est pas jouer.	142
TROISIÈME ACTE Le phonographe révélateur.	144
LE BÉBÉ ROUGE	147
PREMIER ACTE Le monstre.....	147
DEUXIÈME ACTE La terreur à Paris.	148
TROISIÈME ACTE La fin d'un cauchemar.	150
LE SECRET DU SPHINX	152
PREMIER ACTE La momie qui tue.	152
DEUXIÈME ACTE Le nez du sphinx.	153
TROISIÈME ACTE Le secret du sphinx.	154
LES ESCARGOTS DE MINUIT	157
PREMIER ACTE Précautions.....	157
DEUXIÈME ACTE ? ? ? ?.....	158

TROISIÈME ACTE Des escargots dans la nuit.....	159
LE CLOWN MYSTÉRIEUX	162
PREMIER ACTE Un crime étrange.....	162
DEUXIÈME ACTE L’empreinte dans l’estomac.	164
TROISIÈME ACTE Une idée d’avare.	165
LE MYSTÈRE DU CHAMP DE COURSES	167
PREMIER ACTE L’énigme.	167
DEUXIÈME ACTE Le regard.	169
TROISIÈME ACTE L’horrible découverte.....	170
LES MICROBES SANGLANTS.....	173
PREMIER ACTE Des ombres dans l’escalier.	173
DEUXIÈME ACTE La cage de verre.....	175
TROISIÈME ACTE Les microbes épouvantés.	176
LE MYSTÈRE DES CATACOMBES.....	179
PREMIER ACTE Les têtes de mort.....	179
DEUXIÈME ACTE Les squelettes policiers.....	181
LE TANGO DE L’ÉCHAFAUD	183
PREMIER ACTE Avant le réveil.	183
DEUXIÈME ACTE L’énigme du tango forcé.....	183
TROISIÈME ACTE Loufock-Holmès comprend tout.	186
LE RETOUR DE L’INCINÉRÉ	188
PREMIER ACTE L’homme noir.	188
DEUXIÈME ACTE Le roman révélateur.	189
TROISIÈME ACTE L’encre qui monte,	191
À propos de cette édition électronique	195

PREMIÈRE PARTIE

LOUFOCK-HOLMÈS CONTRE TOUS !

L'ASSASSINAT DE L'ACCORDEUR

PREMIER TABLEAU

Un crime mystérieux.

(La scène représente la chambre du crime mystérieux.)

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE, à *Loufock-Holmès*. — Voici la chambre du crime. On a trouvé ce matin le vieux locataire de cet appartement mort dans son fauteuil favori. La mort semble naturelle, mais l'expression d'épouvante du défunt me paraît suspecte. Voici le cadavre tel qu'on l'a trouvé. Vous pouvez l'examiner à loisir.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ce vieillard était-il riche ?

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Oui. C'était un ancien « accordeur de participes », retiré après fortune faite.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant le cadavre*. — Je constate, à première vue, que l'accordeur de participes portait perruque.

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Oui. Comme, malgré son grand âge, le défunt possédait une abondante chevelure noire, il portait une perruque chauve par modestie.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Qu'on aille me chercher sans retard le coiffeur qui a fourni cette perruque chauve. C'est de la plus haute importance.

DEUXIÈME TABLEAU

La poussière révélatrice.

(Même décor.)

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Voici le coiffeur qui a fourni la perruque chauve à la victime.

LOUFOCK-HOLMÈS, *au coiffeur*. — Veuillez rappeler vos souvenirs. De combien de cheveux se compose la couronne de cette perruque chauve ?

LE COIFFEUR. — C'était une 40.000 cheveux.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Bien. Prenez cette perruque et veuillez vérifier s'il ne manque pas de cheveux. C'est très important.

LE COIFFEUR, *après avoir compté*. — Il en manque un.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous ne vous êtes pas trompé dans vos calculs ?

LE COIFFEUR. — Non. J'ai fait la preuve.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parfait. J'en déduis que le cheveu qui manque est resté accroché à l'instrument du crime.

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Puissante déduction. Mais que faites-vous, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je prends une pincée de poussière sur le parquet. Je l'examine à la loupe, je la sens et je déduis que le criminel exerce la profession de sacristain.

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Oh ! merveille des déductions. En effet, le neveu de la victime est sacristain à l'église voisine.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il n'y a pas une seconde à perdre. Courons perquisitionner au domicile du neveu sacristain. Courons !

TROISIÈME TABLEAU

Crime de sacristain.

(La scène représente la chambre du neveu sacristain.)

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Nous voici dans la chambre du neveu sacristain. Mais comment, avez-vous pu découvrir cette piste, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Depuis de nombreuses années j'étudie les différentes sortes de poussières existant au monde. Pas une ne se ressemble. Je les ai cataloguées. Aujourd'hui, je suis capable de reconnaître à première vue la provenance de la moindre parcelle de poussière. Celle que j'ai examinée dans la chambre du crime était de la poussière de

sacristie. Poussière facile à reconnaître à son odeur d'encens. Vous voyez que c'est simple. Mais quel est cet objet ?

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — C'est l'éteignoir dont se sert le sacristain pour éteindre les cierges de l'église.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant l'éteignoir, à la loupe.*
— Ah ! Voilà qui est extraordinaire !

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE. — Qu'y a-t-il ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le cheveu ! Regardez ! Le cheveu qui manque à la perruque du défunt est accroché à l'intérieur de l'éteignoir. Vite, faites entrer le neveu sacristain que les agents gardent dans l'antichambre. (*Le distingué commissaire fait entrer le neveu sacristain.*)

LE-NEVEU-SACRISTAIN. — Je suis innocent !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Misérable ! Osez-vous soutenir la vue de cet éteignoir et de ce cheveu ?

LE-NEVEU-SACRISTAIN. — Non ! Pitié ! Je vais tout avouer. C'est moi l'assassin de l'accordeur de participes.

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'en étais sûr.

LE-NEVEU-SACRISTAIN. — Oui : j'ai tué mon oncle pour hériter plus rapidement de son immense fortune. Depuis l'âge de sept ans, je convoitais l'héritage de mon oncle. Celui-ci me faisait patienter par de douces paroles : « Tu n'attendras pas longtemps, me disait-il souvent ; je suis vieux, je m'éteins petit à petit. Patience ! mon petit gars ! »

LE-DISTINGUÉ-COMMISSAIRE, *essuyant une larme.*
— Brave vieillard !

LE-NEVEU-SACRISTAIN. — Les années succédaient aux années, et mon oncle continuait son éternel refrain : « Patience, mon petit gars ! Je m'éteins petit à petit. » Bref, l'autre jour, las d'attendre vainement, je résolus d'en finir : Profitant de ce que mon oncle s'était endormi sur son fauteuil favori, je m'avançai derrière lui à pas de loup et, posant mon éteignoir sur la tête du vieillard, je l'éteignis doucement ! Voilà.

RIDEAU

LA TRAGIQUE AFFAIRE DES SOMNAMBULES

PREMIER ACTE

Le nageur mystérieux.

(La scène représente un toit.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Embusqués derrière cette cheminée, nous attendons le passage des cambrioleurs somnambules qui terrorisent Paris.

LE DISCIPLE. — Leur chef, « le Bandit-scientifique-et-littéraire » ainsi surnommé à cause de ses nombreux titres universitaires, eut une fameuse idée en organisant cette redoutable association.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Recruter des somnambules pour en faire des « monte-en-l'air » est une idée pratique. Leur aptitude spéciale à monter sur les toits en fait des cambrioleurs insoucians du vertige.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *arrivant en rampant*. — Vous m'avez donné rendez-vous derrière cette cheminée : me voici. Les bandits somnambules ne vont pas tarder à se montrer. Quel est votre plan de bataille ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je vais hypnotiser immédiatement mon Disciple. De cette façon, dès que les bandits paraîtront, il pourra les « filer », sans craindre le vertige, et nous indiquer leur repaire.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Chut ! Regardez sur le toit voisin.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ce sont eux ! Ils s'avancent sur la gouttière en sautillant. Il n'y a pas de temps à perdre. (*Fixant son Disciple.*) Dormez ! je le veux ! Dormez à poings fermés !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — À poings fermés ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est prudent. S'il est attaqué, il pourra se défendre. (*Au Disciple.*) Et maintenant, vous allez marcher sans craindre le vertige ! Vous n'êtes pas sur un toit, vous êtes sur un bateau-lavoir.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Sur un bateau-lavoir ? Perdez-vous l'esprit ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Je lui suggère qu'il est sur un bateau-lavoir par précaution. Je vous expliquerai cela plus tard.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Les misérables marchent rapidement.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mon Disciple les suit en se dissimulant derrière les paratonnerres.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! regardez ! Le Bandit scientifique et littéraire vient d'apercevoir votre Disciple. Il s'élance sur lui et le précipite dans la rue !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mon Disciple tourne dans le vide.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il va, selon toutes probabilités, se broyer sur le sol.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Regardez !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *se penchant.*
— C'est miraculeux ! Votre Disciple ne s'est pas blessé en tombant. Mais que fait-il ? Il rampe à plat ventre au milieu de la rue en exécutant des mouvements de natation.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Par prudence, je lui avais suggéré qu'il se trouvait à bord d'un bateau-lavoir. Alors, il se croit tombé dans l'eau. Il nage de toutes ses forces sur le pavé de bois pour atteindre le trottoir. Descendons le repêcher. (*Ils descendent.*)

LE-BANDIT-SCIENTIFIQUE-ET-LITTÉRAIRE, *derrière une cheminée.* — J'ai surpris ton secret, Loufock-Holmès ! Mais ton Disciple ne m'échappera pas une seconde fois. J'ai une idée. (*Il disparaît sur les toits.*)

DEUXIÈME ACTE

Les mystères de l'hypnotisme.

(*La scène représente un toit, à Venise.*)

LE DISCIPLE. — Les cambrioleurs somnambules ont quitté brusquement Paris. Nous avons retrouvé leur piste à Venise.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Et nous les guettons sur ce toit vénitien. Les quinze cents « réveille-matin » sont à leur place. Tout va bien.

LE DISCIPLE. — Maître, pourquoi avez-vous fait placer quinze cents « réveille-matin » sur le toit ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pour réveiller les bandits somnambules. Mes quinze cents « réveille-matin » vont sonner tous à la fois et réveiller brusquement les cambrioleurs somnambules.

LE DISCIPLE. — Je comprends. Lorsqu'on éveille brusquement les somnambules, ils sont pris de vertige et tombent aussitôt.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Les bandits tomberont dans le canal où les policiers vénitiens les attendent avec la gondole cellulaire.

LE DISCIPLE. — Les voici !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les « réveille-matin » vont sonner.

LE DISCIPLE. — Ils sonnent.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quel vacarme étourdissant !

LE DISCIPLE. — Les bandits somnambules se réveillent en sursaut.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ils sont pris de vertige et tombent dans le canal.

LE DISCIPLE. — Les policiers vénitiens les sortent de l'eau avec des épuisettes !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Un seul cambrioleur reste debout sur le toit.

LE DISCIPLE. — C'est le-Bandit-scientifique-et-littéraire. Je cours l'arrêter. (*Il s'élançe vers le Bandit.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Brave Disciple ! Mais que vois-je ? Le-Bandit-scientifique-et-littéraire hypnotise mon Disciple et le précipite dans le vide.

LE-BANDIT-SCIENTIFIQUE-ET-LITTÉRAIRE, *trionphant*. — Regarde, Loufock-Holmès ! Penche-toi un peu pour voir !

LOUFOCK-HOLMÈS, *se penchant*. — Horreur ! La tête de mon Disciple se brise comme une noisette contre l'eau du canal !

LE-BANDIT-SCIENTIFIQUE-ET-LITTÉRAIRE. — C'est ma revanche, Loufock-Holmès ! J'ai endormi ton Disciple et lui ai suggéré qu'il se trouvait au sommet de la tour Eiffel. Il a cru tomber sur le sol et s'est fracassé la tête contre l'eau des lagunes. (*Il disparaît en ricanant.*)

TROISIÈME ACTE

L'arrestation imprévue.

(*La scène représente la chambre du Bandit scientifique et littéraire.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — Me voici dans le repaire du Bandit-scientifique-et-littéraire. Je viens venger la mort de mon Disciple. Pour ne pas faire de bruit, j'étouffe sans pitié chacun de mes pas. Je m'approche de la couche où dort le Bandit. Avec précaution j'attache un masque sur sa figure. Ceci fait, je sors de cette chambre et j'attends derrière la porte que le jour se lève.

PREMIER-POLICIER-IMPATIENT. — Pourquoi ne pas bondir sur le Bandit et l'arrêter immédiatement, puisque nous le tenons ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Ma vengeance ne serait pas complète. Le Bandit se livrera lui-même pieds et poings liés.

DEUXIÈME-POLICIER-IMPATIENT. — Comment cela ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous allez voir. Le jour se lève. Le Bandit aussi. Écoutez.

LA-VOIX-DU-BANDIT-SCIENTIFIQUE-ET-LITTÉRAIRE, *à l'intérieur*. — Ah ! misérable Bandit ! je te tiens ! Rends-toi ! Tu ne t'échapperas pas ! Je vais te ligoter !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Entrons !

PREMIER-POLICIER-IMPATIENT. — Que veut dire ceci ? Le Bandit scientifique et littéraire s'est ligoté lui-même !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Pendant son sommeil, je lui ai attaché un masque représentant le visage du Chef de la Sécurité relative. À son réveil, le Bandit s'est regardé dans une glace. Par un phénomène d'auto-suggestion assez fréquent, il s'est pris pour le Chef de la Sécurité relative. Alors, n'écoutant que son devoir, il s'est sauté à la gorge, arrêté et ligoté lui-même. Voilà.

RIDEAU

LA MAIN ROUGE SUR LE MUR BLANC

PREMIER ACTE

L'empreinte sanglante.

(La scène représente une maison.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *au concierge*. — L'appartement du crime présumé, s'il vous plaît ?

LE CONCIERGE, *machinalement*. — Au quatrième, la porte à droite. *(S'apercevant de sa distraction.)* Oh ! pardon ! Messieurs, je vous ai fait prévenir, car des locataires m'ont averti ce matin qu'un cri déchirant s'était fait entendre cette nuit dans l'appartement du quatrième étage habité par un usurier.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Montons, messieurs. *(Ils montent.)*

LE CONCIERGE. — Vous voici au quatrième étage.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Entrons. *(Il entre le premier.)* Ah ! c'est horrible ! Regardez ! là... sur le mur blanc... une empreinte rouge !

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est l'empreinte d'une main sanglante ! Mais... c'est étrange !... cette main est monstrueuse, gigantesque !

LE-DIRECTEUR-DE-L'ANTHROPOMÉTRIE, *mesurant l'empreinte*. — Du poignet à l'extrémité du majeur cette main mesure 1 mètre 02.

LE MÉDECIN LÉGISTE. — Les joues de l'usurier assassiné sont écrasées, et je constate sur elles l'empreinte des doigts monstrueux, des doigts de géant de la main sanglante.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est insensé ! Ce crime fut certainement commis par un être fabuleux, par un monstre mystérieux. Qu'en pensez-vous, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je pense que l'assassin doit être manchot des deux mains.

DEUXIÈME ACTE

Deux phrases dans la nuit.

(La scène représente l'appartement du crime.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *au locataire de l'appartement voisin*. — Je vais recueillir votre témoignage. Qu'avez-vous entendu dans la nuit du crime ?

LE-LOCATAIRE-DE-L'APPARTEMENT-VOISIN. — À travers la cloison j'entendis deux phrases mystérieuses. Une voix étrange disait : « Souviens-toi du Corse aux cheveux plats ! »

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je commence à comprendre. Quelle était la deuxième phrase mystérieuse ?

LE-LOCATAIRE-DE-L'APPARTEMENT-VOISIN. — La deuxième phrase mystérieuse fut prononcée par l'usurier assassiné. Il disait : « Pitié ! Non ! Non ! Pas la gifle qui tue ! » Puis tout à coup un cri terrifiant se fit entendre. Puis plus rien ! Voilà ce que mes oreilles ont entendu.

LOUFOCK-HOLMÈS, *fouillant les tiroirs d'un bureau*. — Je découvre le registre sur lequel l'usurier marquait les sommes qu'il prêtait. Tiens ! voilà qui est étrange ! Lisez.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *lisant*. — « Aujourd'hui, 7 octobre, j'ai donné une gifle à un Corse aux cheveux plats. Ce Corse m'a déclaré qu'il me la rendrait au centuple. C'est un bon placement. »

LOUFOCK-HOLMÈS. — Cette phrase éclaircit entièrement la situation. L'assassin est un Corse aux cheveux plats, manchot des deux mains.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais, la main, la main géante ?... Je n'y comprends rien !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je prends avec moi deux inspecteurs. Demain, dans votre bureau, à trois heures précises, l'assassin vous racontera lui-même son crime... À moins que...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — À moins que ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — À moins que la « Main-Rouge » ne nous ait tués d'ici là ! Adieu ! (*Il sort.*)

TROISIÈME ACTE

La gifle qui tue !

(*La scène représente le bureau du Chef de la Sécurité relative.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — Trois heures, me voici.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — L'assassin ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Arrêté ! Il est Corse et manchot, comme je l'avais deviné. (*Il fait entrer le Corse aux cheveux plats.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Parlez, Corse aux cheveux plats : « Pourquoi avez-vous assassiné l'usurier du quatrième étage à droite ?

LE-CORSE-AUX-CHEVEUX-PLATS. — Voici : il y a de cela dix ans, cet usurier refusa de me prêter de l'argent. Je le traitai d'avare. Il me lança une formidable gifle et me mit à la porte : « Lâche ! lui criai-je alors en sortant, je jure de vous rendre un jour cette gifle au centuple ! » À partir de cette époque, je n'ai plus vécu que pour ma vengeance. Il y avait déjà dix ans que j'avais reçu la gifle lorsqu'un jour le hasard me fit louer une chambre au-dessus de la boutique d'un gantier. La première fois que j'ouvris la fenêtre de mon nouveau logement un cri de joie s'échappa de ma poitrine. Là, devant moi, à portée de mon bras, une énorme main de fer était accrochée. C'était l'enseigne de la fabrique de gants.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je devine la suite. C'est avec cette enseigne, avec cette main de fer, que vous avez commis votre crime ?

LE-CORSE-AUX-CHEVEUX-PLATS. — Oui. Mon plan fut bientôt fait. Une nuit, après bien des efforts, je parvins à l'aide de mes bras sans mains à décrocher l'énorme enseigne de fer. Elle était creuse intérieurement. Je passai mon bras droit dans la main géante et, enveloppé d'une large cape, je me présentai chez l'usurier : « Souviens-toi du Corse-aux-cheveux-plats ! » lui dis-je d'une voix terrible, et, rejetant ma cape en arrière, je

découvris l'énorme main de fer. Puis, j'ajoutai : « Cette main va te donner la gifle qui tue ! »

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est à ce moment que l'usurier dut prononcer la phrase entendue par le locataire de l'appartement voisin : « Pitié ! Non ! Non ! Pas la gifle qui tue ! »

LE-CORSE-AUX-CHEVEUX-PLATS. — Sans me laisser attendre, je levai mon bras droit qui retenait la « main de fer » et, à toute volée, les doigts géants vinrent s'abattre sur la face de l'usurier. Le sang jaillit. La tête était complètement écrasée. L'homme tomba mort. J'étais vengé. La gifle était rendue au centuple. Alors avant de me retirer, pour dépister la police, j'appliquai l'énorme main sanglante sur le mur blanc. Hélas ! ma ruse devait rester impuissante devant le génie déductif du célèbre Loufock-Holmès.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais comment, cher maître, avez-vous deviné cette sombre histoire ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien simple. En voyant cette main anormale sur le mur, j'eus tôt fait de déduire que c'était une main artificielle. De là à reconnaître que seules les enseignes de gantier possèdent ces dimensions gigantesques, il n'y avait qu'un pas. Sachant cela et partant de ce principe que seul un manchot avait intérêt à se servir d'une main artificielle pour commettre un crime, il ne m'était pas difficile de retrouver l'assassin en le cherchant à proximité d'une ganterie. J'ai visité toutes les fabriques de gants les unes après les autres et ce que j'avais prévu arriva. Un fabricant de gants me déclara avoir comme locataire un Corse manchot des deux bras. Deux minutes plus tard l'assassin était pris.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! maître, vous êtes l'empereur des détectives !

LE-CORSE-AUX-CHEVEUX-PLATS, *instinctivement*. — Vive l'empereur !

RIDEAU

LE SQUELETTE DISPARU

PREMIER ACTE

Un vol sans précédent.

(La scène représente une chambre à coucher.)

L'HOMME-VOLÉ, *couché dans son lit, à Loufock-Holmès.*
— Monsieur, en deux mots, voici l'affaire : On m'a volé cette nuit mon propre squelette.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Comment vous êtes-vous aperçu de sa disparition ?

L'HOMME-VOLÉ. — Toutes les nuits, quand je rentre de m'amuser, soit à Montmartre, soit ailleurs, je prends la précaution de me regarder avec un appareil à rayons X.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pourquoi ?

L'HOMME-VOLÉ. — Pour savoir si je n'ai pas dans le corps une balle de revolver ou un couteau d'apache. Les rues sont si peu sûres. Or, hier soir, j'ai oublié de me regarder aux rayons X. Je me suis endormi. Mon sommeil ne fut pas de longue durée. Je me réveillai bientôt et, me souvenant que j'avais oublié de passer mon inspection habituelle, je pris mon appareil et j'en projetai les rayons sur mon corps. Je m'aperçus avec terreur que mon squelette avait disparu. C'est pour en rechercher le voleur que je vous ai fait demander.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Cette affaire est exceptionnellement mystérieuse. Je vais chez moi faire quelques déductions. Au revoir, monsieur.

DEUXIÈME ACTE

Déductions.

(La scène représente le cabinet de déductions de Loufock-Holmès.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *à son disciple*. — Comme d'habitude, pour me livrer à mes déductions, je vais me suspendre par les pieds au plafond de mon cabinet de travail.

LE DISCIPLE. — Pourquoi, maître, prenez-vous cette position singulière ? Cela m'a toujours intrigué.

LOUFOCK-HOLMÈS. — En me suspendant la tête en bas, tout mon sang afflue au cerveau et lui donne l'activité et la force nécessaires pour résoudre mes mystérieux problèmes. *(Il se suspend par les pieds à un appareil spécial posé au plafond de son cabinet de déductions.)*

LE DISCIPLE. — Maître, vous cherchez aujourd'hui à percer le mystère du squelette volé ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, mais je ne crois pas à un vol.

LE DISCIPLE. — Pourquoi, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Logiquement, personne n'a intérêt à voler le squelette d'une personne vivante, à moins que cette

personne ne soit un phénomène anatomique. Dans ce cas-là seulement le voleur pourrait gagner quelque argent en revendant le squelette volé à un museum. Tel n'est pas le cas, puisque la personne volée n'est pas un phénomène. Le vol étant sans intérêt, j'en déduis qu'il n'a aucune raison d'être et que, logiquement, il n'existe pas.

LE DISCIPLE. — Alors, maître, quelle est votre opinion ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mon opinion, c'est que vous alliez immédiatement demander à l'homme volé s'il n'est pas sujet aux tremblements de froid et s'il dort la bouche ouverte. Allez. *(Le disciple sort.)*

TROISIÈME ACTE

Le squelette Frileux.

(Même décor que précédemment.)

LE DISCIPLE. — Maître, vous avez deviné. L'homme est en effet sujet aux tremblements de froid et dort la bouche ouverte.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Alors tout s'explique. Il ne s'agit plus d'un vol, mais d'une fugue du squelette, tout simplement. Avez-vous remarqué la maigreur de l'homme volé ?

LE DISCIPLE. — Oui, maître. Il est presque transparent.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Alors, suivez bien mon raisonnement. Le squelette de cet homme est un squelette frileux. Il souffrait du froid, n'ayant sur ses os que la mince peau de

l'homme dans lequel il était enfermé. Les tremblements de froid, constatés par l'homme maigre lui-même, confirment la justesse de mes déductions.

LE DISCIPLE. — Ah ! maître, vous êtes unique !

LOUFOCK-HOLMÈS, *continuant*. — Le squelette, voyant que l'hiver s'annonçait rigoureux et que l'homme qui le recouvrait n'engraissait pas suffisamment pour le garantir des intempéries, le squelette, dis-je, s'est décidé à fuir.

LE DISCIPLE. — À fuir ? Mais comment ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il a profité de ce que l'homme dormait la bouche ouverte pour fuir par cette ouverture pendant son sommeil.

LE DISCIPLE. — C'est clair comme le jour ! Merveilleuses déductions.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il faut donc rechercher le squelette fugitif et frileux dans un endroit chaud. Il se sera réfugié sans doute dans le salon de lecture d'un grand magasin ou dans un wagon du Métro. Je vais annoncer l'heureux résultat de mes déductions à l'homme abandonné par son squelette. (*Il sort.*)

QUATRIÈME ACTE

La clé de l'énigme.

(*La scène représente la chambre à coucher du premier acte.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — Je viens vous annoncer que j'ai la clef de l'énigme.

L'HOMME-VOLÉ, *toujours au lit*. — Moi aussi.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous aussi ?

L'HOMME-VOLÉ. — Oui, je me suis rappelé qu'hier soir, en rentrant, j'étais complètement ivre. Au lieu de prendre mon appareil à rayons X, j'ai pris le premier objet qui m'est tombé sous la main. Cet objet étant une boîte de camembert, vous comprenez qu'il m'était difficile d'apercevoir mon squelette avec de tels rayons X. Cette erreur me fit croire au vol de mon squelette. Mais je suis tranquille maintenant. Je me suis regardé tout à l'heure aux rayons X, et mon squelette est toujours là. C'est égal, j'ai eu une fière peur. Excusez-moi du dérangement. Bonsoir. (*Il se rendort.*)

RIDEAU

LE SCAPHANDRIER DE VENISE

PREMIER TABLEAU

Les gondoles trouées.

(La scène représente le bureau du chef de la Sûreté vénitienne.)

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE, à *Loufock-Holmès*. — Oui, maître, depuis près de deux mois, Venise est terrorisée par un bandit sous-marin. À l'aide d'un vilebrequin, il perce le plancher des gondoles et, par le trou ainsi obtenu, attire au fond de l'eau les malheureuses victimes pour les dévaliser.

LOUFOCK-HOLMÈS. — N'avez-vous pas essayé de capturer le bandit en faisant plonger quelques scaphandriers-policiers ?

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Oui ! mais sans résultat ! J'avais même fait placer une nasse avec, pour appât, un billet de banque de mille lires. Le bandit a éventé la ruse et s'est bien gardé de pénétrer dans la nasse. C'est en désespoir de cause que je me suis décidé à recourir à vos lumières.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vos agents n'ont-ils rien vu ni rien entendu de particulier lorsqu'ils ont plongé ?

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Ils n'ont rien vu. Ils ont seulement entendu comme un bruit de grelots.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je m'en doutais ! Le misérable circule au fond de l'eau sur une bicyclette. Le grelot lui sert d'avertisseur pour écarter les poissons sur son passage. C'est grâce à sa bicyclette qu'il échappe si facilement à vos limiers aquatiques.

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Sublime déduction !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je vais descendre, dès demain, avec mon fidèle disciple dans les bas-fonds des lagunes vénitiennes. J'ai bon espoir de capturer le scaphandrier-bicycliste-assassin.

DEUXIÈME TABLEAU

Avant la plongée.

(La scène représente le bord des lagunes vénitiennes.)

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Maître, votre idée de descendre sous l'eau avec un tandem me semble téméraire.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ne craignez rien. Je descends avec mon fidèle disciple. Le tandem est nécessaire si nous voulons poursuivre et arrêter le scaphandrier-bicycliste-assassin.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Maître, je ferai avec vous, s'il le faut, vingt mille lieues sous la mer !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Depuis hier, je me suis entraîné à plonger. Coiffé de mon casque de scaphandrier, j'ai commencé d'abord par plonger ma tête dans une cuvette d'eau salée. Puis, progressivement, j'ai plongé dans un bain de siège, dans une barrique vide et enfin dans un tonneau plein. Je suis prêt. Mon cher disciple, avez-vous le panier de pigeons voyageurs ?

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Maître, le voilà !

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Des pigeons voyageurs ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui ! Je les lâcherai sous l'eau au moment où vous devrez cueillir le bandit.

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ VÉNITIENNE. — Je ne comprends pas très bien.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous comprendrez. Attendez simplement le signal et saisissez l'assassin dès qu'il paraîtra au-dessus de l'eau. Et maintenant, à l'aide de cette échelle, descendons dans les bas-fonds des lagunes vénitiennes. (*Avec son fidèle disciple, il disparaît sous l'eau en portant le tandem et le panier de pigeons voyageurs.*)

TROISIÈME TABLEAU

Les anchois malencontreux.

(*La scène représente le fond de l'eau.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Maître, entendez-vous cette barcarolle ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Plus de doute, c'est lui !

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Maître, regardez le bandit ; il vient de nous apercevoir, il enfourche sa bicyclette et file rapidement.

LOUFOCK-HOLMÈS. — En selle, sans plus tarder, et poursuivons-le ! (*Ils montent sur le tandem et démarrent à toute allure.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Nous gagnons du terrain !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Malédiction ! un banc d'anchois passe dans les rayons de notre roue avant ! Nous tombons ! (*Ils tombent avec le tandem.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Les anchois, en passant à travers la route, ont brisé tous les rayons ! Impossible de continuer notre poursuite !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le bandit va nous échapper.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Attention, maître ! Une pieuvre adulte !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Une pieuvre adulte ? Nous sommes sauvés. (*D'un coup de pied dans le creux de l'estomac, il abat le monstre.*) La voilà morte. Grâce à cette pieuvre adulte, nous allons pouvoir continuer notre poursuite.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Maître, je ne comprends pas.

LOUFOCK-HOLMÈS, *joignant le geste à la parole.* — Regardez ! Le cadavre de la pieuvre adulte devient rigide. Autour

de son corps, qui semble être le moyeu, ses innombrables tentacules forment de durs et solides rayons.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Je commence à comprendre.

LOUFOCK-HOLMÈS, *joignant le geste à la parole*. — D'une main experte, j'emboîte les rayons improvisés dans la jante de notre roue avant. Et maintenant que cette petite réparation est terminée, continuons notre poursuite. (*Ils repartent rapidement.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Fusillade sous-marine.

(*Même décor.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE, — Nous avons rattrapé le temps perdu. Le bandit ne nous échappera pas.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il est à portée de revolver. Je vais tirer.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Tirer ? au fond de l'eau ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. C'est un revolver imperméable. (*Il tire sur le bandit.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Voilà déjà dix-huit coups que vous tirez ! Le bandit n'a pas l'air de s'en douter.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Patience ! vous allez voir ! (*Il recharge son revolver et tire.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Vos trente-trois nouveaux projectiles n'empêchent pas le bandit de continuer son chemin.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Patience ! (*Il recharge et tire.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Ah ! regardez ! le misérable nous échappe, il vient d'abandonner sa bicyclette et pique droit vers la surface de l'eau.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est ce que je voulais. Lâchez les pigeons voyageurs. (*Le disciple lâche les pigeons voyageurs, qui s'envolent joyeusement.*) À présent, je suis tranquille. Les policiers vénitiens vont arrêter le bandit dès qu'il émergera. Regagnons notre échelle pour remonter.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Notre tandem fend l'eau avec rapidité.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Malheur ! le vent vient d'arracher mon casque de scaphandrier. Si je ne trouve pas une idée d'ici deux secondes, je suis un homme perdu. Mais, heureusement, j'ai trouvé ! (*Il saisit sa langue d'une main fébrile et opère sur elle des tractions rythmiques.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Que faites-vous, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Grâce à ces tractions rythmiques, je provoque la respiration artificielle. (*Ils atteignent l'échelle et remontent rapidement.*)

CINQUIÈME TABLEAU

Tout s'explique.

(*La scène représente le bureau du chef de la Sûreté vénitienne.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÛRETÉ-VÉNITIENNE. — Maître, toutes mes félicitations. Dès que nous avons aperçu les pigeons voyageurs s'envoler hors de l'eau, nous avons sauté dans la « gondole cellulaire ». En quelques coups de rames nous avons atteint le scaphandrier assassin, qui flottait comme une bouée de sauvetage.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Je ne m'explique pas pourquoi le scaphandrier-bicycliste est remonté à la surface pour se laisser prendre si bénévolement.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous savez que je l'ai criblé de balles au fond de l'eau.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Oui, maître !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mes projectiles étaient inoffensifs. Mais ce sont eux qui ont obligé le bandit à remonter malgré lui à la surface, lorsqu'il en eut suffisamment dans le corps.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Comment cela ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les balles de mon revolver étaient en liège.

RIDEAU

L'ASSASSINAT DU COMMISSAIRE

PREMIER ACTE

Il y a des petites mains sur le front !

(La scène représente une place déserte.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Maître, un commissaire de police a été trouvé assassiné sur cette place déserte. Voilà l'endroit du crime, voici la victime, procédons aux premières constatations.

LE-MÉDECIN-LÉGISTE. — Je constate que le commissaire a été assommé à l'aide d'un instrument contondant.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oh ! Oh ! Voilà qui est étrange !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'y a-t-il, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez, là, sur le front de la victime, ces deux petites empreintes.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! *Il y a des petites mains sur le front !* Je vois deux empreintes de minuscules mains sanglantes ! Et, sur le sol, regardez, maître, ces empreintes de pieds, *de pieds énormes*. Plus de doute, le commissaire a été assassiné par quelques monstres mystérieux.

LOUFOCK-HOLMÈS, *ramassant un objet sur le sol.* — Tiens, tiens, voilà qui est curieux ! Je ne me serais jamais douté ! Mais, à présent, je comprends. Je comprends tout ! L'assassin

est à nous ! (*Avec satisfaction.*) Voilà, si je ne me trompe, le crime le plus original et le plus extraordinaire que je connaisse !

DEUXIÈME ACTE

Pour se venger !

(*La scène représente le bureau du Chef-de-la-Sécurité-relative.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — L'assassin du commissaire est arrêté. Mes déductions ne m'avaient pas trompé. C'est bien ce que je pensais.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Est-ce un monstre affreux avec des mains minuscules et d'énormes pieds ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. C'est un homme normal. Mais vous allez avoir la clef de l'énigme. L'homme est là, il va vous faire lui-même le récit du crime. (*Ouvrant la porte.*) Faites entrer le Montreur-de-marionnettes.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Parlez, Montreur-de-marionnettes.

LE-MONTREUR-DE-MARIONNETTES. — C'est une lamentable histoire que la mienne. J'avais autrefois une femme que j'adorais et je pouvais me considérer, à cette époque, comme le plus heureux des Montreurs-de-Marionnettes. Nous allions gaiement de village en village et de ville en ville, et les enfants accueillaient partout avec satisfaction l'arrivée de notre

« Théâtre Guignol ». Ma femme plaçait les enfants pendant que je faisais jouer à mes marionnettes les pièces les plus joyeuses du répertoire. Le soir, après la représentation, comme nous étions heureux dans notre modeste roulotte ! Pendant que, d'un pinceau habile, je peignais les visages de bois de mes pensionnaires, ma chère femme leur confectionnait de nouveaux costumes. C'était le bonheur. Éphémère, hélas ! Car un jour, ma femme se laissa enlever par un jeune homme élégant qui, pour lui faire sa cour, assistait à toutes nos représentations. J'aurais du me méfier en voyant ce jeune homme monocle à l'œil, assis au milieu des bambins ! Mais, tout à mon art, je ne voyais rien, rien, hélas ! Elle partit avec lui pendant une représentation, pendant que je faisais manœuvrer joyeusement Guignol et Gnafron. Par le trou de la toile, je les vis s'éloigner rapidement, mais je ne pouvais songer à les poursuivre : là pièce était commencée. Je continuai donc la représentation en faisant de terribles efforts pour ne pas faire sangloter Guignol au milieu de ses joyeuses répliques. Enfin, le rideau tomba ! Je courus à leur poursuite. Trop tard ! Les misérables avaient disparu ! Depuis ce triste jour, il y a dix ans de cela, j'ai vécu tout seul avec mes pauvres marionnettes. Mais je conservais dans mon cœur une haine terrible pour l'homme qui m'avait ravi mon bonheur. Me venger ! Ce fut désormais le but de mon existence. Enfin ! après dix ans de recherches, à force de parcourir les villes avec mon théâtre Guignol, le hasard me fit retrouver celui qui avait fait le malheur de ma vie. J'appris qu'il était commissaire de police. Je résolus de le provoquer en combat singulier. Mais il me fallait une arme. Je ne possédais ni revolver, ni poignard. D'ailleurs, aurais-je su m'en servir ? Une seule arme m'était familière : le bâton que je faisais manier à Guignol avec tant de dextérité ! Soudain, une merveilleuse idée germa dans ma cervelle : « Mais j'y pense ! m'écriai-je ! Guignol a de tout

temps rossé le commissaire ! Alors, rien de plus simple, c'est avec mon Guignol en main que je vais provoquer le commissaire. »

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Avec Guignol ?

LE-MONTREUR-DE-MARIONNETTES. — Oui. Je passai ma main dans le Guignol, comme pour la représentation. Ses deux petits bras, mus par mes doigts, saisirent le bâton traditionnel, et je partis avec lui en le dissimulant sous mon manteau.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais n'auriez-vous pu assommer votre victime sans vous embarrasser d'une marionnette ?

LE-MONTREUR-DE-MARIONNETTES. — Non : la force de l'habitude. Sans mon Guignol au bout des doigts, je n'aurais pu manier le bâton avec autant d'habileté. Et puis je l'emportais surtout parce qu'avec lui j'étais sûr de vaincre, puisqu'il rosse toujours le commissaire. J'avais tout calculé. Pour rentrer chez lui, le commissaire devait traverser cette place déserte. Je le guettai et surgis brusquement devant lui.

« — Je suis le Montreur-de-marionnettes dont vous avez enlevé la femme jadis, lui dis-je, et je viens, me venger.

» — Vous voulez m'assassiner ? s'écria le commissaire, blême de peur.

» — Non ! je viens vous provoquer en un duel loyal. Et voici mes armes !

En disant ces mots, je soulevai mon manteau et montrai mon Guignol armé de son bâton.

« — Qu'est-ce que cela veut dire ? bégaya le commissaire.

» — Cela veut dire que vous allez prendre ce bâton (et je lui tendis un bâton pareil à celui de Guignol), et vous défendre.

» — C'est ridicule ! rugit le commissaire. Moi ! me battre avec un Guignol ! Moi ! un commissaire !

» — Allons, en garde ! » m'écriai-je.

Et, pour le stimuler, je lui fis assener par mon Guignol un solide coup de trique sur le crâne. Ce premier contact eut le don d'exaspérer mon ennemi. À son tour, le commissaire leva son bâton, mais, prompt comme la pensée, Guignol, que je faisais manœuvrer, para le coup et fit sauter la trique du commissaire à dix pas. Alors une véritable grêle de coups de bâton s'abattit sur le crâne de mon ennemi. Ah ! comme il y allait de bon cœur, ce brave Guignol ! Il me semblait que ce n'était pas moi qui frappais ! On aurait dit que l'âme de Guignol animait mon bras ! Et il tapait, il tapait ! Il avait d'air d'être fier de rosser un véritable commissaire en chair et en os, un commissaire vivant, pas en bois ! Soudain le commissaire s'écroula. Je pris la fuite. J'étais vengé. Malheureusement, j'avais laissé tomber à l'endroit du duel le petit instrument de fer-blanc appelé « pratique », et qui nous sert à imiter la voix de polichinelle. Ce simple objet, et les empreintes des mains de Guignol, suffirent au grand détective Loufoc-Holmès pour tout comprendre en quelques secondes et me capturer. Je ne regrette rien. Mes marionnettes étaient mes seuls amis. (*Sortant Guignol de sa poche, avec émotion.*) Laissez-le-moi. Voulez-vous ?

RIDEAU

UN ÉTRANGE SUICIDE

PREMIER TABLEAU

Le mort qui parle.

(La scène représente le cabinet de consultation de Loufock-Holmès.)

LE-VISITEUR-INCONNU, *entrant*. — Monsieur, je viens soumettre à votre génial talent déductif ma mystérieuse et inexplicable situation : j'exerçais depuis dix ans la profession de bourreau de sardines...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Bourreau de sardines ?

LE-VISITEUR-INCONNU. — Oui : bourreau, dans une grande maison de conserves. J'étais chargé, avant la mise en boîtes, de décapiter les sardines. À force de voir tomber les têtes, je devins neurasthénique. Je résolus de me suicider. Avant de continuer mon récit, permettez-moi une question. Suis-je visible à l'œil nu ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parfaitement visible. D'ailleurs, c'est très naturel.

LE-VISITEUR-INCONNU. — Vous ne direz plus que c'est naturel lorsque vous saurez que je suis mort depuis bientôt deux heures.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous dites ?

LE-VISITEUR-INCONNU. — Je dis que ce matin je mis mon premier projet de suicide à exécution. À l'aide d'une solide corde je me suis pendu au plafond de ma salle à manger, 7, rue de la Tombe-Issoire.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est impossible, puisque vous êtes là.

LE-VISITEUR-INCONNU. — C'est la vérité cependant. À l'heure qu'il est, je suis pendu chez moi et je suis ici en même temps.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Tout cela est étrange. Je vais me rendre à votre domicile pour constater par moi-même si vous êtes bien pendu au plafond de votre salle à manger. Je déduis dès à présent que vous avez été le jouet d'une hallucination. Vous allez m'attendre ici, en compagnie de mon fidèle disciple.

DEUXIÈME TABLEAU

Le suicidé distrait.

(Même décor.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *revenant*. — Vous aviez raison, monsieur. Votre corps est, en effet, pendu au plafond de votre salle à manger.

LE-VISITEUR-INCONNU, *affolé*. — Alors, qui suis-je, moi ?
Qui suis-je ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Rassurez-vous. J'ai fait mes déductions en chemin. Vous êtes sûrement l'Esprit du corps pendu chez vous. Vous vous êtes rematérialisé immédiatement après votre suicide, et vous avez pris l'apparence et le costume du corps que vous veniez de quitter. Un détail m'a frappé, cependant.

LE-VISITEUR-INCONNU, *anxieux*. — Quel détail ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous portez des bottines noires, et le corps pendu chez vous porte des bottines jaunes.

LE-VISITEUR-INCONNU. — Jaunes ! Vous avez dit jaunes ? !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, jaunes. J'en ai déduit...

LE-VISITEUR-INCONNU. — Allez au diable avec vos déductions ! Je comprends tout, à présent ! Je suis un assassin !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Un assassin ?

LE-VISITEUR-INCONNU. — Oui. J'habitais avec mon frère jumeau. À part les bottines, nous nous ressemblions d'une façon surprenante. Alors, c'est bien simple : au lieu de me passer la corde au cou, je me suis trompé et...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous l'avez passée autour du cou de monsieur votre frère.

LE-VISITEUR-INCONNU. — Oui. Je me suis confondu avec mon frère jumeau. En croyant me pendre, je l'ai pendu. Suis-je distrait, tout de même !

RIDEAU

L'ÉCUYÈRE CHAUVE

PREMIER ACTE

Crime ou suicide ?

(La scène représente la cour d'une maison.)

LE CONCIERGE, *au-chef-de-la-sécurité-relative et à Loufock-Holmès.* — Messieurs, je vous ai fait prévenir en toute hâte. L'Écuyère-chauve du sixième étage s'est jetée ou a été précipitée par la fenêtre de son logement. Voici son cadavre, rigide, étendu dans la cour.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Voilà qui est bizarre ! Sa tête est complètement enfoncée dans une mappemonde !

LE CONCIERGE. — Oui, c'est une curieuse coïncidence. Juste au moment où la malheureuse femme se jetait ou était précipitée dans le vide, un jeune homme qui, sans doute, venait livrer un globe terrestre à l'institution du premier étage, traversait la cour. L'Écuyère-chauve tomba le crâne en avant sur la grande mappemonde et sa tête défonça l'océan Atlantique.

LE MÉDECIN LÉGISTE, *après avoir enlevé le globe terrestre dans lequel la tête de la victime était enfoncée.* — Oh ! c'est curieux ! On dirait que la malheureuse est morte noyée.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais c'est fou ! Il est impossible de se noyer en tombant dans un océan Atlantique de mappemonde.

LOUFOCK-HOLMÈS, *qui examine le globe terrestre*. — C'est très possible, au contraire, lorsque la mappemonde creuse est remplie d'eau comme celle-ci. Il s'agit d'un crime savamment prémédité. Montons dans la chambre de l'Écuyère chauve. Je commence à comprendre.

DEUXIÈME ACTE

Le papier déchiré.

(La scène représente la chambre de l'Écuyère chauve.)

LE CONCIERGE. — Voici la chambre de la vieille écuyère-chauve, qui avait eu jadis son heure de célébrité dans les cirques parisiens, et se trouvait maintenant dans la plus grande misère. Elle vivait dans cette chambre en compagnie de ce cheval empaillé que vous apercevez près de la fenêtre. C'était son cheval favori au temps de sa splendeur.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — La fenêtre est fermée, mais un carreau manque. C'est par cette ouverture que les agresseurs de l'Écuyère ont dû la lancer dans la cour.

LE CONCIERGE. — C'est probable. Ce carreau manquait depuis longtemps déjà. L'Écuyère l'avait brisé par accident, mais, trop pauvre pour en faire poser un nouveau, elle avait collé à la place un carreau en papier.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant les papiers déchirés qui jonchent le sol.* — Oh ! oh ! Voilà qui était bien imaginé ! Je comprends tout ! Oh ! le machiavélique stratagème ! Personne n'a jeté l'Écuyère par la fenêtre ! C'est elle qui s'est élancée dans le vide toute seule ! Elle ne pouvait pas résister à *la chose qui attire les écuyères* !

TROISIÈME ACTE

La double vengeance.

(La scène représente le bureau du chef de la sécurité relative).

UN POLICIER, *entrant, à Loufock-Holmès.* — Maître, deux jeunes hommes se déclarant responsables de la mort de l'Écuyère-chauve viennent de se constituer prisonniers.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Faites entrer.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je vous attendais. Mes déductions m'avaient tout révélé, et votre arrestation n'était plus qu'une question d'heures. Cependant, pour monsieur le chef de la sécurité relative, qui ne possède pas mes célèbres dons déductifs, racontez votre tragique histoire.

LE-PREMIER-FRÈRE-VENGEUR. — Je serai bref. Voici l'histoire. Il y a de cela une trentaine d'années, notre père devint amoureux fou d'une belle écuyère qui travaillait dans le même cirque que lui. La cruelle se fit un jeu de faire souffrir notre malheureux père. Un jour la misérable poussa la cruauté jusqu'à sauter à travers un cerceau de papier confectionné avec les lettres d'amour du pauvre homme, qui, fou de

désespoir, se jeta le soir même par la fenêtre et mourut en laissant une veuve et deux enfants. Quelques mois plus tard, notre mère, inconsolable, alla se noyer dans l'océan Atlantique. Restés seuls, nous jurâmes de venger, un jour, nos pauvres parents victimes de la cruelle écuyère. Nous ne voulions pas nous venger en l'assassinant, non ! nous ne sommes pas des assassins ! Nous voulions l'obliger à suicider malgré elle, à se suicider de la même façon que nos parents. Une nuit nous lançâmes adroitement un caillou qui vint briser le carreau de la fenêtre de l'ancienne écuyère. L'Écuyère, trop pauvre pour faire remettre un carreau neuf, colla un grand carré de papier à la place du carreau brisé. Désormais, notre vengeance était assurée. La vieille écuyère-chauve se jetterait par la fenêtre dès que nous le déciderions.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Pourquoi ?

LE-PREMIER-FRÈRE-VENGEUR. — Parce que l'Écuyère-chauve se grisait pour oublier sa déchéance, parce que tous les soirs, abominablement ivre, elle grimpait à grand'peine sur son cheval empaillé et essayait de revivre, en sautillant lamentablement sur son dos, cravache en main, les heures triomphales de jadis. Et ce fut bien simple. Pendant son absence, je m'introduisis chez elle et je peignis sur le carreau en papier un clown tenant un cerceau. Alors, vous comprenez, par la force de l'habitude et dans la griserie des souvenirs d'antan, l'Écuyère n'a pas hésité, en apercevant devant elle le cerceau que tendait le clown dessiné, à le traverser d'un bond disgracieux.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est en reconstituant ce dessin fatal avec les morceaux déchirés du carreau de papier que j'ai tout compris instantanément.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Parfait. Mais pourquoi votre frère attendait-il dans la cour, armé d'une mappemonde, la chute de l'Écuyère chauve ?

LE-DEUXIÈME-FRÈRE-VENGEUR. — C'était pour venger notre malheureuse mère qui, on vous l'a déjà dit, s'était noyée de désespoir dans l'océan Atlantique. La mappemonde, creuse, était remplie d'eau salée, d'eau de l'océan Atlantique. Œil pour œil ! Dent pour dent ! Notre double vengeance a parfaitement réussi. Voilà !

RIDEAU

UN VRAI FLAIR DE LIMIER

PREMIER TABLEAU

Le sacrifice du détective.

(Chez le chirurgien célèbre.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Cher maître, je viens vous demander un service : veuillez avoir l'obligeance de me couper le nez.

LE-CHIRURGIEN-CÉLÈBRE. — Hein ?...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Ma réputation est en jeu. Il faut absolument que je découvre l'introuvable tronc de la femme coupée en deux. Voilà deux mois que je le cherche vainement. Il est temps d'employer les grands moyens. Coupez-moi le nez et veuillez me greffer à la place celui d'un chien de chasse. De cette façon, j'hérite d'un véritable flair de limier, et ce don, joint à mes qualités naturelles de déductions, me permettra de démasquer le coupable.

LE-CHIRURGIEN-CÉLÈBRE, *émerveillé*. — Je n'ai rien à vous refuser, génial détective. Passons dans la salle d'opérations.

DEUXIÈME TABLEAU

Les surprises de la greffe.

(Chez le chirurgien célèbre, quelques jours après).

LE-CHIRURGIEN-CÉLÈBRE. — Eh bien, mon cher détective, grâce à la greffe animale, vous avez réussi à capturer l'assassin ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ce ne fut pas sans peine. L'assassin était coiffeur, et après avoir embaumé, maquillé et perruqué le tronc et la tête de sa victime, il l'avait installée dans sa vitrine, à côté des autres femmes de cire qui ornent toutes les devantures de coiffeurs. L'illusion était parfaite, et, sans mon nez de chien, il m'aurait été impossible de rien découvrir.

LE-CHIRURGIEN-CÉLÈBRE. — Enfin, vous êtes satisfait ? Vous voilà doué, désormais, de l'odorat subtil de ces sympathiques animaux.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Mais voilà, il y a un petit inconvénient.

LE-CHIRURGIEN-CÉLÈBRE. — Lequel ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Victime de la substitution nasale où m'a conduit ma passion déductive, je ne peux plus voir un chien sans aller le flairer *a posteriori* !

RIDEAU

LES ÉTRANGLEURS DE HERNIES

PREMIER ACTE

Sinistres projets.

(La scène représente le refuge des bandits tragiques).

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Depuis que nous assassinons les gens en étranglant leurs hernies, nous pouvons opérer en toute sécurité.

DEUXIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — Les médecins concluent à la mort accidentelle de nos victimes.

TROISIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — Notre procédé est de tout repos, mais il nous force à ne choisir notre clientèle que parmi les hernieux.

DEUXIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — Cela nous oblige à de longues et pénibles enquêtes préparatoires.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — C'est une grande perte de temps.

DEUXIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — De plus, cette spécialité diminue notre champ d'action. De belles affaires nous échappent pour la simple raison que tout le monde n'est pas affligé de hernies.

TROISIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — Il faudrait trouver un autre moyen de travailler sans danger.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Ce moyen, que je cherche déjà depuis longtemps, je crois l'avoir trouvé !

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES.
— Parle ! premier Bandit tragique.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Inutile ! Vous jugerez, dès cette nuit, mon nouveau procédé. Une affaire excellente se présente dans le quartier.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES.
— Quelle affaire excellente ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Un vieil avare qui possède une magnifique collection de coquetiers.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES, *avec dédain*. — Peuh ! des coquetiers !

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Oui ! mais ce sont de superbes coquetiers « filets or ».

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES, *enthousiasmés*. — « Filets or » ! Merveilleuse affaire !

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — À ce soir donc ! Je vous conduirai chez la victime.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES. — À ce soir ! Faut-il apporter un sac pour mettre les coquetiers ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Inutile ! Nous ne nous embarrasserons pas des coquetiers. Nous prendrons seulement les « filets or ». À ce soir !

DEUXIÈME ACTE

Ingéniosité machiavélique.

(La scène représente la chambre du collectionneur de coquetiers).

TROISIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — À présent que le vieux collectionneur de coquetiers est étendu sur le plancher, ligoté et bâillonné, nous diras-tu comment tu comptes le faire disparaître sans laisser de traces ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — C'est grâce au contenu des deux valises que j'ai apportées avec moi que je vais anéantir toutes les preuves de notre crime.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES. — Comment cela ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — C'est bien simple ! J'ouvre ma première valise. J'en retire une à une les 468 sangsues qui s'y trouvent enfermées, et je les pose délicatement sur le corps de notre malheureuse victime. Voilà qui est fait. Attendons !

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES, *consultant leurs montres*. — Voilà déjà vingt minutes que les 468 sangsues sont posées. Nous comprenons de moins en moins.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Vous allez comprendre ! J'enlève maintenant toutes les sangsues. Le collectionneur de coquetiers n'a plus une goutte de sang dans les veines.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES. — Nous comprenons ! Nous allons pouvoir maintenant le poignarder sans crainte d'effusion de sang.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Vous avez deviné. Poignons notre victime. (*Ils poignent le collectionneur de coquetiers.*) Pas une goutte de sang répandu. C'est merveilleux !

TROISIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — C'est merveilleux, mais le cadavre ? Comment comptes-tu le faire disparaître ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Il va disparaître grâce à l'énorme serpent boa contenu dans ma deuxième valise. (*Il ouvre sa deuxième valise et fait sortir le boa. Il lui montre du doigt le corps de la victime.*) Mange, Vincent !

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES. — Vincent ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Oui. C'est le nom de mon serpent.

DEUXIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — Le boa vient d'absorber complètement notre malheureuse victime. Mais le serpent lui-même devient une preuve de notre culpabilité. Son corps, démesurément dilaté, attirera certainement l'attention. Il nous est impossible de le transporter dans cet état.

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — J'ai tout prévu. Je prends dans la poche de mon pardessus cette tête de lapin que j'attache à l'extrémité du corps de Vincent.

DEUXIÈME-ET-TROISIÈME-BANDITS-TRAGIQUES. — Pourquoi ?

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Pourquoi ? Regardez. Mon serpent commence à fasciner la tête de lapin attachée à

sa queue. Il rampe lentement vers elle. Sa gueule s'ouvre toute grande. Trompé par mon stratagème, il s'avale lui-même, croyant avaler un lapin.

TROISIÈME-BANDIT-TRAGIQUE. — C'est extraordinaire. Il s'est déjà avalé à moitié. Il ne forme plus qu'une minuscule couronne... sur le plancher de la chambre du crime...

PREMIER-BANDIT-TRAGIQUE. — Et le voilà complètement avalé. Plus de cadavre, plus de boa, pas de sang, pas de traces du crime. Nous pouvons sans crainte nous emparer des « filets or » des coquetiers, (*Ils s'emparent rapidement des « filets or », sortent de la chambre du crime et s'éloignent dans la nuit.*)

RIDEAU

L'ÉNIGME DU CANOT VOLANT

PREMIER TABLEAU

Cernés !

(La scène représente une tour sur une colline.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Les trois bandits tragiques qui firent disparaître mystérieusement le collectionneur de coquetiers, pour voler les « filets or », sont cernés dans cette vieille tour.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le flair de nos policiers cyclistes est merveilleux depuis que vous les obligez à s'entraîner deux heures par jour sur un vélodrome pour les habituer à suivre une piste.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Toutes nos précautions sont prises. Les bandits tragiques ne peuvent pas nous échapper.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le célèbre détective amateur Loufoc-Holmès observe d'un œil jaloux nos remarquables préparatifs.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Cette fois, il ne pourra pas se vanter d'avoir été plus fort que la police officielle.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Non. Aujourd'hui, tout l'honneur de la capture sera pour nous.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui. Tout l'honneur de la capture sera pour moi. Nous allons procéder avec énergie. Mes policiers sont-ils munis du nouveau parapluie blindé ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Tous les policiers sont munis du nouveau parapluie blindé.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Alors, je vais lancer mon premier commandement. (*Il crie.*) Ouvrez parapluies ! (*Tous les policiers ouvrent leur parapluie blindé.*) Je vais maintenant donner le signal de l'assaut.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Chef ! Chef ! Regardez ! C'est fantastique ! C'est fou ! Regardez !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'y a-t-il, Sous-Chef-de-la-Sécurité-relative ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Regardez là-haut, au sommet de la tour : les bandits tragiques montent dans un canot et s'éloignent dans les airs à force de rames !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est insensé ! Ils nous échappent ! Mais ce canot n'est soutenu par rien !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Et pourtant il vogue comme sur des flots invisibles. C'est diabolique !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il est déjà loin. Les bandits tragiques rament avec énergie. Que faire ? Que faire ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *insinuant.*
— Peut-être que Loufoc-Holmès...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui. Consultons Loufock-Holmès. Peut-être nous tirera-t-il d’embarras avec ses déductions.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il n’y a pas une seconde à perdre. Consultons Loufock-Holmès !

DEUXIÈME TABLEAU

Navigation imprévue.

(Même décor.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Jamais, foi de détective amateur, je n’eus occasion de résoudre plus effrayant problème.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Hâtez-vous, de grâce !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Les trois bandits tragiques rament énergiquement dans le canot aérien. Ils fuient avec rapidité.

LOUFOCK-HOLMÈS, *découragé*. — Mes déductions sont impuissantes à déchiffrer l’énigme. Je ne trouve pas.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il faudrait peut-être télégraphier pour annoncer la fuite des bandits tragiques.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Justement, un poste de télégraphie sans fil est établi tout près d’ici.

LOUFOCK-HOLMÈS, *sursautant*. — Vous avez dit un poste de télégraphie sans fil ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Tout près d'ici ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais alors, je comprends-tout !

TOUS LES POLICIERS. — Parlez ! Parlez !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les bandits tragiques avaient tout prévu ! Ils ont posé leur canot sur les ondes de la télégraphie sans fil qui passent au-dessus de la vieille tour. Ils naviguent sans scrupules sur les ondes hertziennes.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — J'aurais dû m'en douter. Mais c'est trop tard. Les bandits tragiques nous échappent !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. J'ai une idée. Courons au poste de télégraphie sans fil qui se trouve tout près d'ici. Courons !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Courons !

TROISIÈME TABLEAU

L'idée de Loufock-Holmès.

(La scène représente le poste de télégraphie sans fil.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pendant que je télégraphie, ne perdez pas de vue les bandits tragiques.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Soyez tranquille. Nous les apercevons très bien grâce à nos lunettes d'approche. Mais que télégraphiez-vous ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous le saurez tout à l'heure. (*Il télégraphie.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! C'est étrange !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le canot des bandits tragiques est violemment secoué.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE : — C'est vrai. Les visages des bandits tragiques expriment une vive inquiétude.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! Le canot est maintenant soulevé comme s'il naviguait sur un océan en furie.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est fantastique ! Les bandits tragiques sont terrifiés. Ils font de vains efforts pour ramer. Le canot est ballotté comme un fétu de paille.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! C'est fabuleux ! Le canot est violemment projeté hors des ondes hertziennes en furie. Il entraîne dans sa chute les bandits tragiques qui vont s'abîmer sur le sol.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais comment cela a-t-il pu se produire ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est moi qui viens de soulever une tempête dans les ondes hertziennes pour arrêter les bandits dans leur fuite.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Une tempête ? Comment cela ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'ai télégraphié des phrases « vagues ».

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Des phrases vagues ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, « vagues ». Ces phrases « vagues », agitées par le vent qui souffle dans la plaine, se sont soulevées comme les vagues de l'Océan. Elles ont déchaîné sur les ondes hertziennes la terrible tempête qui vient d'être fatale aux bandits tragiques.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à part, avec jalousie.* — Comment n'ai-je pas trouvé cette idée. C'était pourtant bien simple.

RIDEAU

UN DRAME PASSIONNEL

PREMIER ACTE

Le pied qui ne remue pas.

(La scène représente un terrain vague.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Ce pied qui gît inanimé sur le sol a été découvert ce matin dans ce terrain vague.

LOUFOCK-HOLMÈS, *prenant le pied et l'examinant à la loupe.* — C'est un pied d'homme du monde, il est chaussé avec élégance. *(Pâlissant soudain.)* Oh ! oh ! voilà qui est étrange !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'y a-t-il, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez, là, sur la pointe du soulier, cette empreinte mystérieuse.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *regardant et tressaillant.* — Oh ! on dirait des empreintes de dents, *de dents monstrueuses !*

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, ce ne sont pas des dents humaines qui ont mordu le pied du mort ! On dirait que... *(Il examine l'empreinte mystérieuse avec sa loupe.)* Oh ! oh ! je commence à comprendre !

L'HOMME-AUX-SOURCILS-RAPPROCHÉS, *fendant la foule*.
— Inutile de chercher plus longtemps, grand détective : c'est moi l'assassin.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien ce que je pensais. Cet homme a les sourcils rapprochés, signe de jalousie. J'en déduis rapidement que nous nous trouvons en présence d'un drame passionnel, d'un drame de la jalousie.

L'HOMME-AUX-SOURCILS-RAPPROCHÉS, *enthousiasmé*.
— Ô merveilleuses déductions ! Seul le grand Loufock-Holmès pouvait deviner le secret de mon âme jalouse. Oui, c'est un drame de la jalousie, et je vais vous raconter la tragique histoire de ce « pied qui ne remue pas ».

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Regagnons en toute hâte mon bureau. Nous serons mieux pour causer.

DEUXIÈME ACTE

Un drame sous une table.

(La scène représente le bureau du chef de la Sécurité relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Parlez, « Homme-aux-sourcils-rapprochés », faites-nous l'horrible récit de votre mystérieux assassinat.

L'HOMME-AUX-SOURCILS-RAPPROCHÉS. — Je serai bref. Voici : j'adorais ma femme et nous vivions heureux, lorsqu'un jour je commis l'imprudence d'introduire à mon foyer un camarade de collègue retrouvé par hasard. Dès sa première

visite, j'eus le pressentiment que le misérable convoitait ma chère épouse. Hélas ! la malheureuse et faible créature se laissa prendre aux œillades infernales du don Juan, et je compris bientôt que mon déshonneur n'était plus qu'une question de jours ou d'occasion favorable. Ah ! les horribles dîners, les horribles repas où, la bouche crispée dans un sourire trompeur, je souffrais le martyre en pensant que peut-être, sous la table, dans l'ombre complice de la nappe, le pied de mon camarade de collègue pressait amoureusement celui de ma femme !

Le doute, l'horrible doute envahissait mon cerveau et je sentais que, petit à petit, je m'acheminais vers la folie rouge.

J'inventai mille prétextes pour me précipiter brusquement sous la table au milieu des repas, afin d'essayer de surprendre leurs pieds en flagrant délit. Je laissai tomber successivement ma fourchette, mon couteau, ma serviette, mon potage, et je plongeai rapidement pour les ramasser en essayant de percer les ténèbres sous la table. Mais en vain, toujours en vain !

C'est alors qu'une idée diabolique jaillit en mon cerveau affolé : Je fis fabriquer un piège, une sorte de piège à loup miniature, à dents d'acier.

LOUFOCK-HOLMÈS, *à part*. — C'est, bien ce que j'avais deviné.

L'HOMME-AUX-SOURCILS-RAPPROCHÉS. — Dès que j'eus mon piège à loup miniature, je l'attachai solidement à l'un des souliers de ma femme ; bien dissimulé sous un nœud de ruban.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais votre femme ne s'aperçut pas...

L'HOMME-AUX-SOURCILS-RAPPROCHÉS. — Non. Ma femme est myope. De plus, la femme de chambre qui la chaussait était mon âme damnée. Ce jour-là, j'avais invité à dîner mon camarade de collège. Assis à côté de ma femme, le misérable faisait le joli cœur et lui décochait ses plus hypocrites œillades. Soudain, j'entendis le bruit sec et caractéristique du piège qui se détendait. Mon camarade de collège poussa un horrible hurlement de douleur. Ma femme, devant tout, s'évanouit brusquement.

— Ah ! ah ! m'écriai-je, vous voilà pris au piège, monsieur le don Juan ! Ah ! traître ! pris au piège comme un loup ravisseur ! Pris au « piège-à-amant » !

Le malheureux essayait de dégager son pied du piège d'acier. Je savourai ma vengeance. Enfin, comme il fallait en finir, je pris mon revolver et, selon la tradition, j'abattis l'amant de ma femme. Puis, desserrant les mâchoires d'acier du « piège-à-amant », je coupai le pied de mon camarade de collège au ras de la bottine, et, me tournant gracieusement vers ma femme, qui revenait de son évanouissement.

— Bonne chasse, madame, permettez-moi de vous faire les honneurs du pied, lui dis-je en lui tendant celui de son amant.

Ma femme s'évanouit de nouveau. Quant à moi, je pris le pied du mort et je sortis pour aller le jeter dans un terrain vague. J'avais l'intention de faire disparaître ainsi morceau par morceau le cadavre de mon domicile. Mais en revenant de perdre le pied dans le terrain vague, j'ai réfléchi brusquement que mon crime était un crime passionnel. Alors j'ai éclaté de rire et je suis venu me constituer prisonnier, sûr de l'impunité, certain de l'acquittement !

RIDEAU

LES PIRATES DU RAIL OU L'ATTAQUE DU TRAIN 11

PREMIER ACTE

Haut les mains !

(La scène représente le bureau du chef-de-la-sécurité-relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *au détective amateur Loufock-Holmès.* — Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. Je suis avisé par téléphone que le train 11 vient d'être attaqué il y a une heure, c'est-à-dire à midi juste, par des loups.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Par des loups ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je veux dire par des bandits masqués de loups. C'est dans le wagon-restaurant que les bandits firent irruption en plein déjeuner. Braquant leurs brownings sur les voyageurs attablés, les audacieux criminels, après avoir crié : « Haut les mains ! », dévalisèrent rapidement leurs victimes terrorisées. Au cours de cette attaque diurne sans précédent, un infortuné garçon de wagon-restaurant eut la cervelle brûlée.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les bandits ont tiré sur lui ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Non. Ce malheureux garçon était en train de porter une soupière de bouillon fumant à un client lorsque les bandits surgirent en hurlant : « Haut les mains ! ». Le garçon, épouvanté, obéit, leva

brusquement les bras et laissa tomber sur son crâne chauve le potage bouillant qui lui brûla la cervelle. Leur coup fait, les bandits firent jouer le signal d'alarme, et comme le train ralentissait, ils sautèrent sur la voie et s'enfoncèrent dans le jour !

Les gendarmes ont interrogé sans résultats dans les champs qui bordent la voie ferrée les paysans, les gardeuses d'oies et les gardeurs de vaches.

LOUFOCK-HOLMÈS, *brusquement*. — Oh ! oh ! je commence à comprendre ! (*Consultant un indicateur.*) Vite ! partons ! Il est 13 heures de l'après-midi, et un express qui fait le même trajet que le train 11 part dans vingt minutes. Partons !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais en auto, maître, nous...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Il faut absolument que je fasse le même parcours que le rapide attaqué. Pour découvrir la piste tragique – retenez bien ce que je vais vous dire, car c'est de la plus haute importance – *il faut absolument savoir si les vaches regardent toujours passer les trains !...*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *inquiet*. — Maître... la chaleur... vous aurait-elle ?...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non, je ne suis pas fou. Partons ! Si mes déductions sont exactes, les yeux des vaches me donneront la clé de l'énigme. Partons ! (*Ils partent.*)

DEUXIÈME ACTE

Le triomphe de Loufock-Holmès.

(La scène représente un compartiment de première classe.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Selon mes instructions, le train chargé d'importantes forces policières roule très lentement et s'arrêtera à mon premier signal.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous approchons de l'endroit approximatif où les bandits sautèrent sur la voie.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Silence ! Je braque mes yeux sur l'endroit approximatif et... oh ! oh ! Voilà qui est étrange !...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Que se passe-t-il, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mes déductions ne m'avaient pas trompé !... *Il y a des vaches qui ne regardent pas passer les trains !*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais enfin, maître, m'expliquerez-vous ?...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je comprends tout maintenant ! Ah ! les bandits avaient bien machiné leur coup ! Je donne le signal d'arrêt ! Nous les tenons ! *(Le train stoppe instantanément. Loufock-Holmès, revolver au poing, saute du wagon, suivi du chef de la Sécurité relative et de nombreux agents.)*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le Maître Détective devient-il fou ! Il nous entraîne dans une prairie en

bordure de la voie, où un brave paysan garde ses vaches pacifiques.

LOUFOCK-HOLMÈS, *aux agents*. — Cernez les vaches ! (*Au gardien du troupeau.*) Haut les mains !

LE-GARDIEN-DU-TROUPEAU, *à part*. — Loufock-Holmès ! Tout est perdu ! (*Il se laisse ligoter par les agents.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *s'approchant d'une vache*. — Toute résistance est inutile ! Sortez ! ou je fais feu ! (*Le ventre de la vache s'ouvre brusquement et un bandit sort confus de la mystérieuse cachette. Les agents le saisissent.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *ahuri*. — C'était une fausse vache creuse, dissimulée au milieu des véritables !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Elle n'est pas seule. Il y en a encore une autre renfermant le deuxième bandit. (*Il s'approche d'une deuxième vache.*) Rendez-vous ! Sortez !

LA-FAUSSE-VACHE, *d'une voix sourde*. — Mort aux vaches !! (*Un coup de feu part de l'intérieur de la fausse vache et vient raser le visage du grand détective. Loufock-Holmès abat le bandit dans le ventre de la vache.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! Maître, vous aviez donc tout deviné !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je ne devine rien. Seules mes puissances déductions m'ont permis de découvrir le truc des fausses-vaches creuses. Toutes les vaches sans exception regardèrent passer notre train, toutes, sauf les deux de ce troupeau dont les yeux fixaient le sol avec obstination. Déduire de ces observations que les deux seules vaches *qui ne regardaient*

pas passer le train étaient fausses fut pour moi l'affaire d'une seconde, et vous savez le reste !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Sublimes déductions ! Mais, j'y pense ! D'autres bandits sont peut-être dissimulés dans des fausses vaches ?

LOUFOCK-HOLMÈS, *catégorique*. — Il n'y a que deux fausses vaches.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Pourtant, celle-ci, qui reste immobile, me paraît suspecte ! (*Il frappe du poing sur le ventre de la vache.*) Sortez ! au nom de la loi ! (*La vache l'envoie rouler à terre d'une ruade magistrale.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Eh bien ? que vous disais-je ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *se relevant en se frottant les côtes*. — Vous aviez raison, maître ! Celle-là est vraie !!

RIDEAU

LES MYSTÈRES DE LA RUE SAINT-COUCIC

PREMIER ACTE

L'énigme de la double chute.

(La scène représente la rue Saint-Couic.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. Une affaire des plus mystérieuses met en émoi la paisible rue Saint-Couic. On a découvert ce matin, écrasés sur le trottoir, l'homme et la femme que voici, et dont j'ai interdit de déplacer les corps avant votre arrivée.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant les cadavres à la loupe.*
— Je constate à première vue que les deux cadavres sont en chemise, et j'en déduis aussitôt que ces deux personnes sont tombées de l'immeuble devant lequel nous nous trouvons.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Puissantes déductions ! En effet, maître, le vieux monsieur en chemise est le principal locataire de cet immeuble et la jeune femme écrasée à ses côtés était sa bonne à tout faire.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Aucun détail particulier à signaler ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui, mais un détail sans importance. Lorsqu'on découvrit les deux écrasés ce matin, le vieux monsieur n'était pas tout à fait mort et fredonnait entre deux râles ces paroles de la chanson populaire :

La bergère en colère,
Et ron ron ron petit patapon,
La bergère en colère,
Tua son p'tit chaton.

Puis il rendit le dernier soupir sans avoir la force de dire :
ron ron.

LOUFOCK-HOLMÈS. — De dire ron ron ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui, enfin,
d'achever la chanson :

Tua son p'tit chaton,
Ron ron !

Vous voyez maître, que c'est un détail bien insignifiant.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Tel n'est pas mon avis. Ce détail,
au contraire, projette pour moi une grande clarté dans les té-
nèbres qui nous environnent. Je commence à comprendre !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Comment !...
maître... com...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. J'ai maintenant la presque
certitude que ces deux personnes sont tombées du toit de la
maison. La bonne devait coucher, sous les toits. Je vais inter-
roger les voisins de mansarde. Entrons dans la loge du con-
cierge. (*Ils entrent dans la loge.*)

LA-CONCIERGE-À-LA-LANGUE-DÉLIÉE. — Ah ! Messieurs !
quel terrible malheur ! Mais ça devait finir ainsi, je l'avais
prévu ! Depuis quelque temps, mon principal locataire se

dérangeait. Lui, si comme il faut, si convenable d'habitude, ne pensait plus qu'au cotillon ! et son infortunée jeune bonne me disait encore l'autre jour : « Mon maître est un vieux dégoûtant ; il me poursuit dans tous les coins, et j'ai peur qu'une de ces nuits il ne pousse l'audace jusqu'à me relancer dans ma chambre du sixième. Je vais lui donner mes huit jours ! » Tous les voisins de mansarde sont là réunis dans ma loge. Vous pouvez les interroger, messieurs de la police.

LOUFOCK-HOLMÈS, *aux voisins de mansarde*. — Avez-vous entendu quelque chose d'anormal, cette nuit, dans la chambre de la bonne ?

UN-VOISIN-DE-MANSARDE. — Messieurs, j'exerce la profession de fabricant de locomotives en chambre, et...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous fabriquez des locomotives dans votre chambre ?

LE-VOISIN-DE-MANSARDE. — Oui. Des locomotives et des chemins de fer d'enfants, naturellement. J'étais donc, cette nuit, occupé à essayer le chemin de fer que je venais de terminer, et mon train quittait à peine la gare, lorsque j'entendis un bruit de voix dans la chambre de la défunte bonne. Pour mieux écouter, j'arrêtai mon train au moment où il allait s'engager sous le tunnel et je tendis l'oreille. Une voix, celle de la bonne, disait, avec un accent indigné : « À bas les pattes !!! » Puis un bruit de chaises renversées, un cri étouffé, et plus rien... le silence.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Et vous ne vous êtes pas élancé pour voir ce qui se passait ?

LE-VOISIN-DE-MANSARDE. — Je n'avais pas le temps, mon train avait du retard, et il me restait encore à fabriquer le chef de gare.

UNE-VOISINE-DE-MANSARDE. — Moi aussi, j'ai entendu la bonne crier : « À bas les pattes ! » Mais comme elle se plaignait toujours que son patron la nourrissait presque exclusivement de nouilles et de macaroni, j'ai cru qu'elle avait un cauchemar et qu'elle criait : « À bas les pâtes ! »

UNE-AUTRE-VOISINE-DE-MANSARDE. — Je me suis également méprise sur le cri de la malheureuse. Je savais qu'elle en voulait beaucoup à une autre bonne de la maison qu'elle accusait de vouloir l'éblouir, l'épater, en mettant les toilettes de sa patronne. J'ai cru qu'elle se disputait avec cette bonne et qu'elle lui criait : « À bas l'épate ! »

LOUFOCK-HOLMÈS. — Toutes ces dépositions n'éclaircissent pas la situation. Et vous, dernière voisine de mansarde, avez-vous entendu quelque chose ?

LA-DERNIÈRE-VOISINE-DE-MANSARDE. — Bien qu'un peu dure d'oreille, j'ai entendu la même phrase que mes voisines, mais je me suis trompée également sur le sens du cri.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! vous aussi ! C'est une épidémie !

LA-DERNIÈRE-VOISINE-DE-MANSARDE. — Oui. La bonne m'avait confié qu'avant de venir à Paris, elle avait été indignement plaquée par son amant, un berger de son pays. Alors, dame ! cette nuit, j'ai cru que la pauvre fille pensait à son indigne amoureux et se soulageait le cœur en criant : « À bas les pâtes !!! »

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous n'en sortirons pas ! Je vais interroger le valet de chambre du défunt. Avancez, valet de chambre du défunt. Avez-vous quelques révélations à faire ?

LE-VALET-DE-CHAMBRE-DU-DÉFUNT. — Oui, messieurs, j'ai à dire que mon maître était le plus rangé des hommes, jusqu'au jour, où il eut la fatale idée d'aller se faire rajeunir par un chirurgien genre Voronof.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! je m'en doutais ! Vite l'adresse du chirurgien ! (*Le Valet lui donne l'adresse.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je vais le convoquer immédiatement dans mon cabinet.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Car si mes déductions ne me trompent pas, lui seul peut éclaircir le mystère de la rue Saint-Couic.

DEUXIÈME ACTE

Crime de chirurgien.

(*La scène représente le cabinet du Chef de la Sécurité relative.*)

LE-SECRÉTAIRE-À-BARBICHE-MITEUSE. — Chef, le chirurgien-greffeur-rajeunisseur est arrivé.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'on l'introduise !

LOUFOCK-HOLMÈS, *sortant une petite boîte de sa poche.* — Dans cette boîte, j'ai une pièce à conviction qui provoquera ses aveux. Laissez-moi faire. Le voici :

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Prenez un siège, chirurgien-greffeur-rajeunisseur.

LOUFOCK-HOLMÈS, *ouvrant sa petite boîte et la plaçant brusquement sous les yeux du chirurgien-greffeur-rajeunisseur.*
— Misérable ! reconnaissez-vous ceci ? Oseriez-vous soutenir la vue de ces glandes interstitielles ?

LE-CHIRURGIEN-GREFFEUR-RAJEUNISSEUR, *blêmissant.*
— Oh ! les glandes ! les glandes ! que j'avais greffées au vieux de la rue Saint-Couic ! Je suis perdu ! Je préfère tout avouer ! Mais, de grâce, refermez cette boîte ! Je ne veux plus voir ces glandes qui semblent me reprocher mon infamie !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parlez !

LE-CHIRURGIEN-GREFFEUR-RAJEUNISSEUR. — Mon histoire, messieurs les juges, sera brève. Voici. L'infortuné vieillard de la rue Saint-Couic vint un jour me trouver pour que je le rajeunisse par le procédé connu de la greffe de singe. Malheureusement, à cette époque – et c'est ce qui me poussa à commettre l'horrible chose – j'avais perdu presque toute ma fortune au jeu, et j'étais dans l'impossibilité absolue de me procurer les singes nécessaires à mes opérations. Ne voulant pas rater cette affaire qui allait me procurer un joli bénéfice, une idée diabolique me traversa l'esprit, et, sans me douter des conséquences de mon acte criminel, je greffai au vieillard les glandes interstitielles d'un vulgaire matou. Ne se doutant pas de mon imposture, le malheureux vieillard revint chez lui tout joyeux ; mais dès le lendemain, son caractère changea brusquement. Sous l'influence de ces glandes de chat, le vieillard prit petit à petit la mentalité de cet animal. Dès la nuit tombante, il poussait de longs miaulements langoureux, et les personnes de son entourage pensèrent qu'il devenait gâteux. Il ne cessait de chanter la chanson du chat et de la bergère : « Ron ron ron, petit patapon » et faisait sa lecture favorite du « *Chat botté* ». Un soir, s'étant rendu dans les coulisses de

l'Opéra, il bondit sur une petite danseuse du corps de ballet et mordit cruellement à la cuisse, ce petit rat de l'Opéra. Comme c'était un vieil abonné, on étouffa le scandale. Mais ce n'était encore rien que tout cela et je devine le drame qui s'est déroulé cette nuit. Sa mentalité de chat prenant de plus en plus d'extension dans son cerveau, il pénétra dans la chambre de la bonne et, après l'avoir bâillonnée, passant par la lucarne, il la transporta sur la toiture pour faire, comme les chats de gouttières, l'amour sur les toits !

La malheureuse voulut se dégager de l'étreinte du « vieillard-matou », mais, en se débattant, son pied glissa et elle tomba dans le vide, entraînant son patron dans sa chute. Voilà certainement, messieurs, comment ces événements tragiques s'accomplirent, par ma faute !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pauvre vieillard ! Si encore l'influence de ses glandes de matou lui avait permis de tomber sur ses jambes sans se faire de mal, comme les chats !

LE-CHIRURGIEN-GREFFEUR-RAJEUNISSEUR. — Voilà. Je vous ai tout avoué. Je suis rongé de remords. Et maintenant, comme on dit dans « *La Greffe des Forgerons* », oh ! pardon ! dans « *La Grève des Forgerons* » : « Si vous m'envoyez à l'échafaud, merci ! »

RIDEAU

L'HOMME AUX DEUX PROFILS OU L'ÉTRANGE ASSASSINAT

PREMIER ACTE

Avant-après.

(La scène représente une chambre.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. Le locataire de cette chambre a été frappé d'un coup de poignard et son assassin a disparu.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant la victime.* — Quelle étrange physionomie ! Ce visage ne m'est pas inconnu ! Où diable l'ai-je vu ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Dans tous les journaux, maître. La victime exerçait la profession d'homme-réclame. Sa tête à barbe et cheveux blancs d'un côté, et teints en noir de l'autre côté, est populaire dans le monde entier. Il faisait la publicité pour une grande fabrique de teinture et parcourait les rues avec un écriteau sur lequel se détachaient les mots légendaires : « Avant-Après ! » Nous allons, si vous le voulez bien, maître, recueillir la déposition du voisin de palier.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parlez, Voisin de palier !

LE-VOISIN-DE-PALIER. — Je venais de rentrer chez moi, et je commençais à peine à battre ma femme lorsque des éclats de voix partant de la chambre voisine attirèrent mon

attention : « Mélanie, dis-je à mon épouse, on dirait qu'on se dispute chez le père « Avant-Après » ! Écoute ! » Alors nous entendîmes la phrase suivante prononcée avec colère par le vieil homme-réclame : « Non ! misérable ! tu ne déshonoreras pas davantage ma barbe blanche ! » Puis, une lutte terrible dut s'engager entre notre voisin et son visiteur, et soudain un cri terrifiant nous fit tressaillir suivi presque aussitôt de la chute d'un corps. Je me précipitai sur le palier, ainsi que tous les locataires voisins, et nous enfonçâmes la porte de la chambre tragique. Mais le mystérieux assassin avait disparu !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Par la fenêtre, sans doute...

LE-VOISIN-DE-PALIER. — Non, la fenêtre était hermétiquement close, et la chambre n'a pas de cheminée.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est étrange !

LE MÉDECIN LÉGISTE, *examinant la victime*. — La blessure est grave, mais je ne la crois pas mortelle. Je vais faire transporter d'urgence le père « Avant-Après » dans un hôpital.

LOUFOCK-HOLMÈS, *après avoir examiné le plancher à la loupe*. — Oh ! oh ! Je commence à comprendre !

DEUXIÈME ACTE

Ennemis intimes !

(La scène représente une salle d'hôpital.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le père Avant-Après est aujourd’hui hors de danger. Il va pouvoir sans doute nous révéler l’identité de son assassin.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Grâce aux empreintes digitales que j’ai relevées sur le manche du couteau, je connais le nom de l’assassin. Mais le vieil homme-réclame s’éveille, et va me faire lui-même le récit du crime.

LE PÈRE AVANT-APRÈS. — Non... non... je ne veux rien dire... Je ne peux pas le dénoncer... Ce serait odieux !...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parlez ! Je sais tout ! (*Il lui dit quelques mots à l’oreille.*)

LE PÈRE AVANT-APRÈS, *tressaillant*. — Eh bien, soit ! Je parlerai... Je dirai tout, puisque vous avez découvert le terrible secret de ma vie ! Ah ! que maudit soit le jour où j’ai accepté les propositions de la fabrique de teinture pour laquelle ma tête sert de réclame ! J’ignorais alors qu’en teignant en noir de jais la moitié de ma barbe et de mes cheveux blancs, j’allais provoquer en moi le cas le plus singulier et le plus terrible de dédoublement de la personnalité !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — De dédoublement de la personnalité ?

LE PÈRE AVANT-APRÈS. — Oui. Quelques semaines après mon application de teinture noire sur le côté gauche de mon système pileux, je m’aperçus avec stupeur – était-ce un phénomène d’autosuggestion ? – que j’avais en moi comme deux âmes ! Une âme de jeune homme et une âme de vieillard ! Je sentis nettement qu’au moral comme au physique, tout mon être était divisé en deux parties distinctes ! Une moitié de mon cerveau roulait des pensées d’amour et de folles passions, tandis que l’autre moitié conservait la calme sérénité de la

vieillesse. Dès ce jour, une lutte de tous les instants commença entre mes deux « moi ». Mon œil gauche (côté jeune), ne pouvait voir passer une femme sans lui lancer une œillade incendiaire, et, malgré tous les efforts du « côté vieux » pour résister, cet infernal « côté jeune » se lançait à la poursuite des petites femmes en entraînant avec lui la moitié raisonnable de ma double personnalité !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mes déductions ne m’avaient pas trompé !

LE PÈRE AVANT-APRÈS. — Hélas, bientôt je fus obligé, n’étant pas le plus fort, de suivre mon « côté jeune » dans les cabarets de nuit, et je dus même – ah pouah ! – participer, à mon demi-corps défendant, aux orgies les plus crapuleuses ! Un jour mon misérable « côté jeune » se mit en ménage avec une catin et je dus subir les injures de cette femme qui me traitait de « vieux crampon » et me reprochait de troubler leur intimité par ma présence.

» Bref, de déchéances en déchéances, mon infâme « côté jeune » me déclara l’autre-soir qu’il ne voulait plus travailler et que sa belle barbe noire lui permettait de se faire entretenir par une demi-mondaine. En entendant cette profession de foi cynique, je m’écriai : « Non ! tu ne déshonoreras pas davantage ma barbe blanche ! » Je voulus l’empêcher de sortir pour aller rejoindre sa gueuse, et ce fut alors que le misérable, ivre de rage, saisit un couteau et le planta dans mon côté honnête !

» Voilà, messieurs ! Je vous ai tout dit. Avant de partir, veuillez avoir la bonté d’attacher mon bras gauche à la table de nuit. Je devine que l’odieux bellâtre à barbe noire, qui partage mon oreiller, doit avoir une furieuse envie de m’étrangler ! »

RIDEAU

LA VILLA ISOLÉE

PREMIER ACTE

Les cribles humains.

(La scène représente une villa isolée.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*.
— Maître, on a découvert, ce matin, dans cette villa isolée, les deux cadavres que voici. Un homme et une femme dont les corps, telles de véritables écumoires, sont transpercés d'innombrables projectiles.

LE MÉDECIN LÉGISTE. — J'ai relevé exactement 480 trous par corps, soit un total de 960 trous pour les deux cadavres.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est étrange ! Vu le nombre de projectiles employés, je devine immédiatement que ce crime est l'œuvre d'une véritable bande d'assassins. De plus j'ai relevé des empreintes de pas « turcs » dans le jardin...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Des pas turcs ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Il y a longtemps que j'ai étudié à fond et que je reconnais à première vue les différentes marches de tous les pays du-globe. Rien n'est plus utile pour identifier une-empreinte : je sais faire la différence entre une « marche lorraine », une « marche funèbre » et une « marche militaire ». Cette dernière se reconnaît facilement à ses « pas redoublés ». Bref, je n'ai eu qu'à examiner à la loupe les traces

de pas du jardin, pour reconnaître immédiatement une « marche turque ». J'en conclus, formellement, que le crime fut commis par des Turcs.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Puissantes déductions !

UN AGENT, *entrant*. — Maître, un témoin auriculaire demande à être entendu.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Introduisez le témoin auriculaire. (*On introduit le témoin auriculaire.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'avez-vous entendu ? Parlez, témoin auriculaire.

LE-TÉMOIN-AURICULAIRE. — Messieurs, étant lunatique de naissance, cette terrible maladie m'oblige à ne sortir que la nuit pendant la période mensuelle où je suis en quartiers. Oui ! Comme tous les malheureux atteints de cette triste infirmité, je subis toutes les influences de la lune. C'est ainsi que ma pauvre tête s'arrondit comme un disque ou s'allonge comme un quartier d'orange selon que l'astre de la nuit est en pleine lune ou en quartiers.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Étrange maladie !

LE-TÉMOIN-AURICULAIRE. — Lorsque je suis en pleine lune, comme aujourd'hui, messieurs, je peux sortir le jour sans trop me faire remarquer. Mais, dès que j'entre dans mon premier quartier et jusqu'au changement de lune, je ne suis vraiment pas présentable et je ne sors que la nuit. Cette nuit, donc, je passais devant la villa du crime vers les deux heures du matin et je sifflotais joyeusement, car j'en étais à mon dernier quartier, et l'approche de la nouvelle lune me mettait le cœur en joie.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Venez aux faits.

LE-TÉMOIN-AURICULAIRE. — Bref, j’entendis soudain des mots étranges, hurlés par une voix angoissée.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quels mots étranges ?

LE-TÉMOIN-AURICULAIRE. — « Arrouah ! Chouya ! Barca ! » Puis, presque aussitôt, une véritable fusillade retentit dans la villa isolée. Une sueur d’épouvante perla sur mon dernier quartier et je pris la fuite à toutes jambes. Voilà ce que j’ai oui.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous pouvez vous retirer, témoin auriculaire et lunatique.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Cette déposition, bien que faite par une pleine lune, ne projette aucune lumière sur cette ténébreuse affaire !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Tel n’est pas mon avis. Je commence à comprendre ! Je vais poursuivre mon enquête tout seul et demain, dans votre cabinet, je vous dévoilerai l’énigme des cadavres aux 960 trous de projectiles.

DEUXIÈME ACTE

L’eunuque de Montmartre.

(La scène représente le cabinet du Chef de la Sécurité relative.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant* — Mon enquête a parfaitement réussi ! Grâce à ma découverte de la « marche turque »

sur le sable du jardin, j'ai rapidement débrouillé, avec ma maîtrise coutumière, l'écheveau enchevêtré de cette étrange affaire.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Tenez-vous les assassins, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Les 80 meurtrières sont à présent au dépôt.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Les 80 meurtrières ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Mais l'ardent eunuque vous contera mieux que moi ce drame bizarre.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — L'ardent eunuque ???

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est le principal témoin à charge de cette affaire. (*À l'agent.*) Faites entrer « l'ardent eunuque ». (*Entrée de l'ardent eunuque.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Avant de déposer, veuillez me dire votre nom.

L'ARDENT-EUNUQUE, *répondant sur l'air de la « Vie de Bohème »*. — On m'appelle Mimile et pourquoi ?... je ne sais...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Où habitez-vous ?

L'ARDENT-EUNUQUE. — Montmartre.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Votre profession ?

L'ARDENT-EUNUQUE. — Eunuque.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Eunuque à Montmartre ? Vous plaisantez ?

L'ARDENT-EUNUQUE. — Pas le moins du monde. Je vais vous expliquer. Il y a quelques mois, je rencontrai, par hasard, un vieil ami de jeunesse. Il m'invite à prendre un bock. J'accepte. Nous causons. Il m'apprend qu'il revient de Turquie, après fortune faite, et qu'il ramène avec lui un sérail de 80 femmes.

— Un sérail ? m'écriai-je surpris.

— Oui, me répondit mon copain. J'ai installé mon sérail dans une de mes propriétés des environs de Paris.

— S'il te manque un eunuque, fis-je, en plaisantant, je suis à ta disposition. Justement, je suis sans emploi en ce moment.

— Entendu, me répondit mon ami, amusé. Je t'engage.

Dès le lendemain, vêtu d'un véritable costume d'eunuque, je débutais dans mon nouvel emploi.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais je ne vois pas le rapport entre votre ridicule profession et le crime qui nous occupe ?

L'ARDENT-EUNUQUE. — Comment ! pas de rapports ? Mais c'est justement mon pauvre ami le propriétaire du sérail qui a été assassiné.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! C'était lui ?

L'ARDENT-EUNUQUE. — Oui. Le pauvre diable était trop bon avec son sérail. Je l'avais prévenu. Il laissait vivre ses 80 femmes à l'européenne. L'infortuné eut la faiblesse

d'autoriser ses femmes à lire les journaux. Ce fut le point de départ du drame de la nuit dernière. Ces créatures primitives, en lisant tous les matins, dans les journaux, le récit des nombreux crimes passionnels : femmes revolverisant leurs maris, ou époux trompés tuant leurs femmes, furent rapidement influencées par ces faits divers malsains. Elles s'imaginèrent que c'était la coutume, en Europe, de tuer l'époux qui trahissait sa foi.

Elles apprirent un jour que leur mari commun avait des rendez-vous dans une villa isolée de banlieue, avec une jolie Parisienne. Alors, voulant suivre l'exemple des Européennes, les 80 Turques jurèrent de se venger de leur mari infidèle. Elles se rendirent chez un armurier, achetèrent 80 brownings et...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais vous, l'Eunuque, vous auriez dû empêcher...

L'ARDENT-EUNUQUE. — Malheureusement, la nuit du crime, j'étais absent du sérail. Je suis doué d'un formidable tempérament amoureux, monsieur le juge, et...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Passons !

L'ARDENT-EUNUQUE. — Bref, j'étais auprès d'une petite amie de Montmartre, que ma profession d'eunuque me permettait d'entretenir convenablement. Je n'ai appris le drame que le lendemain à mon retour au sérail. Les 80 femmes jalouses, fières de leur exploit qui les égalait aux Européens, me contèrent leur terrible vengeance. Elles avaient pris 20 taxis, 4 par taxi, et avaient suivi la voiture de leur mari, qui se rendait auprès de sa maîtresse. Vous devinez la suite : surprise du couple adultère par les 80 femmes légitimes. Les 20 brownings tirant chacun leurs douze balles, soit 960 projectiles sur

les amants. Mon pauvre ami, en apercevant les trois premières femmes qui pénétraient dans la villa, s'écria : « Arrouah ! Chouya ! Barca ! » C'étaient les noms de ces femmes. Il y avait aussi Fathma, Sultanetta et toutes les autres, mais le malheureux mari n'eut pas le temps de les nommer toutes et s'écroula criblé de balles sur le corps de sa maîtresse.

Voilà, monsieur, le récit de cet étrange crime passionnel ! mais aussi, quelle idée de s'embarasser de 80 femmes, quand une seule suffit pour vous zigouiller proprement selon les règles quand on la trompe ! Les 80 femmes de mon défunt ami n'ont aucun remords. Elles disent qu'elles seront sûrement acquittées, comme toutes les femmes qui tuent leurs maris par jalousie et elles se réjouissent ouvertement d'être enfin des civilisées, de véritables petites civilisées !

RIDEAU

RÉINCARNÉE

PREMIER ACTE

Un cadavre sur des coquetiers.

(La scène représente une baraque de loterie foraine.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. Cette nuit, comme projeté par une force mystérieuse, un homme est tombé sur le toit de cette baraque de loterie, a traversé le plafond tel un bolide et s'est finalement écrasé sur les objets de porcelaine qui forment les lots habituels de cette baraque foraine. Immédiatement prévenus, nous n'avons pu constater que le décès de cet inconnu mystérieusement tombé du ciel.

LE-PATRON-DE-LA-LOTÉRIE, *d'une voix désespérée.* — Ah ! messieurs ! Je suis ruiné ! Tous mes superbes coquetiers « filets or » sont brisés !

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant le cadavre étendu sur des débris de coquetiers.* — Quel étrange costume ! Il a une couronne sur la tête !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — En effet, c'était hier la Mi-Carême. Cet homme était déguisé en une sorte de roi mérovingien.

LE-PATRON-DE-LA-LOTÉRIE, *sanglotant.* — Et le plus terrible, messieurs, c'est que je ne suis pas assuré contre le bris des coquetiers !

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant le cadavre déguisé.* — Oh ! oh ! voilà qui est curieux ! Que tient donc le cadavre entre ses doigts crispés ? (*Il se penche.*) Tiens ! une poignée de crins ! (*Il enlève les crins de la main du mort.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — En effet, ce sont des crins noirs et longs.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant les crins à la loupe.* — Il y en a 54. Ce sont des crins de queues de chevaux de bois.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Des crins de queues de chevaux de bois ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Regardez à la loupe. Chacun de ces crins est enduit à son extrémité d'une légère couche de colle forte desséchée. Mes déductions sont formelles ! (*À un policier.*) Que l'on m'aille quérir sur-le-champ un fabricant de queues de chevaux de bois. (*Le policier s'élance.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Un fabricant de queues de chevaux de bois ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. J'ai besoin de renseignements techniques. Après quoi nous irons poursuivre notre enquête sur le manège de chevaux de bois que l'on aperçoit d'ici, au centre de la place. Si mes déductions ne me trompent point, c'est là que nous découvrirons la clef du mystère.

LE POLICIER, *revenant quelques instants plus tard.* — Maître, voici un fabricant de queues de chevaux de bois.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pouvez-vous me dire, fabricant de queues de chevaux de bois, de combien de crins exactement se compose une queue de cheval de manège forain ?

LE-FABRICANT-DE-QUEUES-DE-CHEVAUX-DE-BOIS.

— Cela dépend de la taille des chevaux de bois. Plus ils sont grands, plus les queues sont fournies. Nous avons des modèles depuis 3.250 crins jusqu'au modeste 23 crins pour forains nécessaires.

LOUFOCK-HOLMÈS, *désignant le manège du centre de la place.* — Pour ces chevaux, quel modèle ?

LE-FABRICANT-DE-QUEUES-DE-CHEVAUX-DE-BOIS. — Ce sont des 1.517 crins, qualité extra-fine, lustrage garanti, forme arabe, dernier modèle.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Merci ! Vous pouvez vous retirer. (*Aux policiers.*) Et maintenant, messieurs, allez vous camoufler en bambins ; nous reprendrons notre enquête cet après-midi.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous camoufler en bambins ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, pour pouvoir monter sur le manège suspect sans nous faire remarquer. À tantôt, messieurs !

DEUXIÈME ACTE

Mystère et chevaux de bois.

(*La scène représente le manège de chevaux de bois.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *habillé en petit garçon, à Loufock-Holmès, également déguisé en gamin.* — Maître,

ça fait déjà vingt-neuf tours de chevaux de bois que nous faisons en compagnie de nos douze policiers camouflés en bambins. J'ai le cœur chaviré. Il serait peut-être temps d'interroger la patronne du manège, qui commence à nous regarder avec méfiance.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Pas avant que les inspecteurs aient accompli la mission délicate que je leur ai confiée.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Quelle mission, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Celle de compter, tout en tournant, les crins de la queue de leur cheval de bois respectif. D'ailleurs, je suis en train de me livrer à la même opération. Faites-en autant, c'est de la plus haute importance.

UN-POLICIER-BAMBIN, *s'approchant de Loufock-Holmès.* — Maître, mes camarades et moi avons trouvé le chiffre exact donné par le fabricant de queues de chevaux de bois. 1.517, pas un de plus.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Maître, maître, je n'en trouve pas 1.517 !

LOUFOCK-HOLMÈS, *pâlissant d'émotion.* — En êtes-vous certain ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Absolument certain. J'ai fait la preuve par neuf. Je ne trouve que 1.463 crins.

LOUFOCK-HOLMÈS, *poussant un cri de triomphe.* — C'est bien ce que j'avais prévu ! 1.463 plus 54 égalent 1.517 ! Donc, il n'y a pas de doute, les 54 crins de la main du mort proviennent de ce cheval de bois. Mes déductions étaient exactes : c'est sur ce manège que le drame s'est déroulé ! (*Il s'élançe vers la patronne des chevaux de bois.*) Qu'avez-vous fait de

l'homme déguisé en roi mérovingien, qui, cette nuit, après la clôture de la fête, est venu faire un tour de chevaux de bois sur votre manège éteint ?

LA-PATRONNE-DES-CHEVAUX-DE-BOIS, *pâlissant*. — Sur mon manège éteint ? Je ne comprends pas !

LOUFOCK-HOLMÈS, *à part*. — La coquine a du ressort ! Je m'en doutais ! (*Lui montrant brusquement les 54 crins.*) Et ces crins, les reconnaissez-vous, ces crins ?

LA-PATRONNE-DES-CHEVAUX-DE-BOIS, *feignant l'indignation et payant d'audace*. — C'est infâme ! Vous vous amusez à arracher les queues de mes chevaux de bois ! Je me plaindrai à la police ! Descendez de mon manège, méchants gamins !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quel cynisme !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *bas, à Loufock-Holmès*. — La rusée créature se moque de nous ! Nous n'avons pas de preuves et le mystère reste toujours impénétrable !

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est juste. Quittons ce manège, messieurs ! Je vais poursuivre seul la solution de l'énigme tragique ! Ces 54 crins m'ont mis sur la bonne piste. J'éclaircirai le mystère ! (*Se tournant vers la patronne du manège qui ricane, et lui montrant les crins d'un geste de défi.*) À nous deux ! *Crains ces crins ! Crains !!*

TROISIÈME ACTE

Quatorze siècles de haine.

(*La scène représente la roulotte d'une voyante-extra-lucide.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mes déductions sont plus formelles que jamais ! La patronne du manège est coupable. C'est elle, j'en ai la conviction, qui causa la mort du mérovingien de la Mi-Carême. Mais pour la confondre il me faut des preuves, des témoignages. Je viens, dans ce but, interroger les plus proches voisins du manège mystérieux, la voyante extra-lucide. Pénétrons dans sa roulotte. (*Il pénètre dans la roulotte.*) Bonjour, extra-lucide.

L'EXTRA-LUCIDE. — Bonjour, monsieur. Le grand jeu ? Le petit jeu ? Les tarots ? Le marc de café ? La vision à distance ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Je viens simplement vous demander si cette nuit vous n'avez rien remarqué d'anormal chez votre voisine, la patronne des chevaux de bois ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Mais...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Dites la vérité, il le faut !

L'EXTRA-LUCIDE. — Soit, je ne voudrais pas porter préjudice à une voisine, mais puisque vous m'ordonnez de parler, je ne vous cacherai pas que cette nuit, en effet, une chose étrange attira mon attention. J'étais accoudée à la petite fenêtre de ma roulotte, car j'avais très chaud et je ne pouvais dormir, lorsque j'aperçus le manège de chevaux de bois qui tournait sans lumière et sans musique à toute allure dans la nuit.

LOUFOCK-HOLMÈS, *à part*. — Mes déductions étaient exactes !

L'EXTRA-LUCIDE. — Mais cette étrange vision ne me surprit qu'à demi, car je connaissais depuis longtemps le caractère bizarre de la patronne du manège. Je pensai simplement

qu'elle avait chaud comme moi et qu'elle se servait de ses chevaux de bois comme ventilateur. Bref, je n'y fis guère attention.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Merci, extra-lucide. Votre voisine, dites-vous, est une personne bizarre ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Oui. C'est une originale. Elle déclare à qui veut l'entendre qu'autrefois, dans une autre existence, elle était reine ! Je la crois un peu piquée...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Dans une autre existence ? (*À part.*) Oh ! j'ai une idée ! Là peut-être gît la clef du mystère ! Je vais tenter une expérience peu en rapport avec les procédés habituels de la police officielle. Mais ne suis-je pas un novateur ? (*À l'extra-lucide.*) Votre extra-lucidité vous permet-elle de voir le passé des existences humaines ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Oui. Mais pour cela il faut que pendant mon sommeil je tiennne entre les mains un objet appartenant à la personne que je dois voir.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il me faudrait donc un objet appartenant à la patronne du manège si je veux connaître ses existences antérieures ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Oui. Mais tenez, j'ai votre affaire. Ma voisine a justement oublié chez moi son parapluie. Le voici. Je vais le tenir sur mes genoux. Bandez-moi les yeux, et d'ici quelques secondes, lorsque je dormirai, vous pourrez m'interroger.

LOUFOCK-HOLMÈS, *après avoir bandé les yeux de l'extra-lucide.* — Dormez-vous ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Profondément.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Descendez dans le passé. Voyez un peu votre voisine la patronne de chevaux de bois, à l'âge de trois mois ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Je la vois.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Que fait-elle ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Elle se suce les doigts de pieds.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Descendez encore plus loin dans son passé ! Que voyez-vous ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Je la vois... il fait sombre... dans le sein de sa mère...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Descendez plus loin dans son passé !

L'EXTRA-LUCIDE. — Je la vois... avant sa naissance... elle est dans l'invisible... dans le royaume des esprits...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Encore plus loin ! La voyez-vous ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Oui... mais difficilement... Je ne la vois plus très bien...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voyez très bien ! Est-elle toujours esprit ?

L'EXTRA-LUCIDE. — Non... non... elle est incarnée de nouveau sur terre... son âme est dans un corps de femme... Oh ! comme c'est loin !... Nous sommes en l'an 585... Je n'y vois plus très clair...

LOUFOCK-HOLMÈS, *avec autorité*. — Voyez très clair !!

L'EXTRA-LUCIDE. — Je distingue plus nettement... oui, elle a une couronne sur la tête... On murmure son nom dans la foule... Je n'entends pas très bien.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Entendez très bien ! Son nom ?

L'EXTRA-LUCIDE. — On prononce son nom avec colère... elle s'appelle... Brunehaut...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Brunehaut ! Je m'en doutais !

L'EXTRA-LUCIDE. — Je vois... je vois... Oh ! l'horrible spectacle !... des bourreaux entourent Brunehaut et, sur l'ordre du roi Clotaire II, ils attachent la malheureuse à la queue d'un cheval sauvage... oh ! c'est affreux !... Dans sa course folle le cheval sauvage brise les membres de Brunehaut attachée à sa queue !... c'est horrible ! réveillez-moi !... réveillez-moi. (*Loufock-Holmès la réveille.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! je comprends tout maintenant ! Tout s'explique ! En apercevant le roi mérovingien de Mi-Carême, l'âme de Brunehaut réincarnée dans la patronne des chevaux de bois a cru se trouver en présence de son farouche bourreau Clotaire II. Profitant de l'état d'ébriété du malheureux mérovingien de carnaval, la vindicative Brunehaut le fit monter sur son manège et après avoir bâillonné sa victime elle l'attacha à la queue d'un de ses chevaux de bois ! Oh ! l'horrible vengeance, couvée dans l'ombre, pendant quatorze siècles ! Dans la course vertigineuse des chevaux de bois, les liens qui retenaient l'infortuné mérovingien de Mi-Carême se rompirent, le pauvre diable fut projeté dans l'espace et vint s'écraser dans la loterie foraine, sur les coquetiers en porcelaine filets or ! Ah ! Brunehaut ! Brunehaut ! Quel implacable et mystérieux pouvoir fit incarner ton âme dans le corps d'une patronne de chevaux de bois ?

RIDEAU

LES MYSTÈRES DE CHICAGO OU CLOCHES MUETTES ET ŒUFS QUI PARLENT

PREMIER ACTE

Pâques tragiques.

(La scène représente le bureau du chef de police de Chicago.)

LE-CHEF-DE-LA-POLICE-À-REGARD-SCRUTATEUR, *à l'illustre détective amateur Loufock-Holmès.* — Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. Depuis ce matin, un mystère sans précédent dans les annales judiciaires des États-Unis bouleverse Chicago. Les éditions spéciales des journaux ont dû vous apprendre qu'aujourd'hui, dimanche de Pâques, pas une seule cloche des nombreuses églises de notre cité n'avait pu carillonner gaiement, selon la tradition.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les sonneurs seraient-ils en grève ?

LE-CHEF-DE-LA-POLICE-À-REGARD-SCRUTATEUR. — Non. Mais hier soir, samedi, tous les sonneurs de Chicago ont constaté avec stupeur que leurs cloches n'avaient plus de bat-tants !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est étrange !

LE-POLICEMAN-ESSOUFFLÉ, *entrant brusquement.*
— Chef !... Chef !... Venez vite ! On vient de trouver le sonneur de la chapelle Saint-John assassiné, la tête imbibée de

rhum, et tenant entré ses mains crispées une moitié d'œuf de Pâques ! Il respirait encore... On tente de le ranimer...

LOUFOCK-HOLMÈS, *réfléchissant profondément*. — Oh ! oh ! voilà qui est singulier !... *Une moitié d'œuf de Pâques, la tête imbibée de rhum, les cloches sans battants...* (Soudain.) Je commence à entrevoir une faible lueur dans les ténèbres de cette mystérieuse affaire. Courons !

DEUXIÈME ACTE

De ténèbres en ténèbres !

(La scène représente le clocher de la chapelle Saint-John.)

LE MÉDECIN LÉGISTE, *à Loufock-Holmès*. — Grâce à mes soins énergiques, le sonneur assassiné semble se ranimer... Tenez... il ouvre les yeux, ses lèvres s'agitent, on dirait qu'il veut parler...

LE SONNEUR, *d'une voix faible, et roulant des yeux hagards, épouvantés*. — Oh ! j'ai peur ! J'ai peur ! Ils vont revenir !... Ils sont là ! Je les vois !...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Qui ?

LE SONNEUR. — Les œufs qui parlent ! Les œufs qui tuent !...

LE MÉDECIN LÉGISTE, *à Loufock-Holmès*. — Il délire, il divague, c'est la fin !

LE SONNEUR, *d'une voix terrifiée*. — Oh ! cet œuf qui s'avance vers moi... Cet œuf frisé !... Au secours !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Cet œuf frisé ?

LE SONNEUR, *d'une voix de plus en plus faible*. — Oui... il m'a tué... *parce que j'ai vu pourquoi les cloches n'avaient plus de battants !...*

LOUFOCK-HOLMÈS, *penché sur le sonneur*. — Parlez, parlez ! Qu'avez-vous vu ?...

LE SONNEUR, *dans un dernier effort*. — J'ai vu les... Oh ! non, non, non, j'ai peur ! L'œuf frisé ! L'œuf frisé ! Ah ! Ah !... *(Il retombe mort.)*

LOUFOCK-HOLMÈS. — Malédiction ! Oh ! mais je saurai tout quand même !

UN POLICEMAN, *à Loufock-Holmès*. — Maître, un cul-de-jatte demande à vous parler d'urgence ! Il est en bas, dans la rue, devant la chapelle.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Descendons, nous n'avons plus rien à faire dans ce clocher. *(Ils descendent dans la rue.)*

LE-SONNEUR-CUL-DE-JATTE, *à Loufock-Holmès*. — Je suis le sonneur cul de jatte de la cathédrale Saint-Dollar...

LOUFOCK-HOLMÈS. — De la cathédrale Saint-Dollar ?

LE-SONNEUR-CUL-DE-JATTE. — Oui, l'ex-cathédrale Saint-Louis. Depuis que le change nous est favorable, elle a changé son nom de Saint-Louis pour celui de Saint-Dollar. Ça fait plus riche ! Comme tous les culs-de-jatte, j'ai une grande force dans les bras, c'est ce qui vous explique ma profession de sonneur. Car pour ce qui est de carillonner, je ne crains

personne, je m'en vante. Et notez que la cloche de Saint-Dollar est la plus grosse de Chicago, et...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Au fait ! Au fait !

LE-SONNEUR-CUL-DE-JATTE. — Voici. Je m'apprêtais, ce matin, à sonner un joyeux carillon de Pâques, lorsque je m'aperçus que ma cloche n'était pas encore revenue.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pas encore revenue ?...

LE-SONNEUR-CUL-DE-JATTE. — Oui, revenue de Rome. Vous savez bien que les cloches du monde entier partent à Rome le Jeudi-Saint et reviennent le samedi soir dans leurs clochers respectifs ? Bref, une cloche partie jeudi avec toutes les autres n'est pas encore de retour à l'heure qu'il est !

LOUFOCK-HOLMÈS, *avec satisfaction*. — Oui, c'est bien ce que je pensais ! Mes déductions ne m'avaient pas trompé. Cette cloche retardataire va nous permettre de pincer cette nuit la plus formidable association de bandits des États-Unis.

LE-CHEF-DE-LA-POLICE-À-REGARD-SCRUTATEUR.
— Mais, je ne comprends rien, moi ! Maître, m'expliquerez-vous ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pas encore. Cette nuit, rendez-vous dans le clocher de Saint-Dollar. Car c'est là, si mes déductions sont exactes, que nous percerons le mystère des cloches muettes, et l'énigme de l'œuf frisé, de l'œuf qui tue !

TROISIÈME ACTE

Une fraude sans précédent.

(La scène représente le clocher de Saint-Dollar.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *aux policemen embusqués dans le clocher.* — Nous voici dans la place ! Nous n'avons plus qu'à attendre pour prendre sur le fait et arrêter la bande des œufs-tragiques.

LE-CHEF-DE-POLICE. — La bande des œufs tragiques ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Une enquête rapide a confirmé la justesse de mes déductions. Ces bandits, en guise de cagoules, dissimulent leurs têtes dans des œufs de Pâques en bois peint, imitation chocolat. Mais, chut ! les voici... Attention, messieurs ! *(Les bandits pénètrent dans le clocher. Chacun d'eux a la tête entièrement recouverte par un œuf de Pâques en bois peint, couleur chocolat.)*

LOUFOCK-HOLMÈS. — Haut les mains, les œufs ! Vous êtes frits !

LA-BANDE-DES ŒUFS-TRAGIQUES. — Nous sommes chocolat ! *(Les policemen leur enlèvent les « œufs-cagoules » et leur passent les menottes.)*

LOUFOCK-HOLMÈS, *au chef de police.* — Nous venons de capturer la plus terrible association de fraudeurs des États-Unis. Après avoir fait pénétrer par les moyens les plus divers et les plus audacieux les alcools prohibés en Amérique, demandez-leur donc de vous expliquer le truc incroyable, sans

précédent, qu'ils avaient imaginé pour frauder en toute sécurité.

LE-CHEF-DES-ŒUFS-TRAGIQUES. — Eh bien ! soit ! Puisque nous sommes pris, autant tout avouer. C'est dans mon cerveau ingénieux que germa la fameuse idée. Nous ne savions plus qu'inventer pour passer en fraude les alcools prohibés. Ce fut quelques semaines avant Pâques, que la merveilleuse inspiration me vint brusquement. Pourquoi ne pas utiliser les cloches qui partent pour Rome le Jeudi-Saint et reviennent le dimanche de Pâques ? Pourquoi ne pas les utiliser, pensai-je ? Mon plan fut bientôt fait. Des complices italiens se chargèrent, dès l'arrivée des cloches américaines à Rome, d'accrocher à la place des battants préalablement enlevés, des caisses de whisky, de rhum, de gin, des barriques de champagne et autres vins ou liqueurs interdits.

Tout se passa très bien. Le jour du retour des cloches en Amérique nous passâmes en auto d'église en église pour prendre livraison des caisses d'alcool transportées par les cloches de Pâques. Seul, le sonneur de l'église Saint-John, monté avant nous au clocher, découvrit les caisses de rhum suspendues dans sa cloche. Il avait déjà ouvert une caisse et s'apprêtait à boire une bouteille de rhum lorsque nous le surprîmes. Il s'élança sur moi, pour se défendre, m'arracha dans la lutte une poignée de mes damnés cheveux frisés qui dépassaient entre les jointures de « l'œuf-cagoule », et réussit à m'enlever la moitié de mon masque. Je n'hésitai pas alors à l'assommer d'un coup de bouteille de rhum. (*À ce moment la cloche retardataire arrive et reprend sa place habituelle dans le clocher.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez ! Elle est bourrée de caisses de whisky. Je comprends que, chargée comme elle est, cette cloche n'ait pu revenir le jour de Pâques !

LE-CHEF-DES-ŒUFS-TRAGIQUES, *ricanant cyniquement.*
— Nos complices italiens ont fait bonne mesure. Une caisse de plus, et elle ne revenait qu'à la Trinité !

RIDEAU

MARAT OU LE BAIN FATAL

PREMIER ACTE

Une mort étrange.

(La scène représente la scène d'un Casino de station balnéaire.)

LE DIRECTEUR-AFFOLÉ. — Quelle tragique soirée ! *Marat*, le drame en un acte intercalé dans mon programme de music-hall, entre le numéro des « Danseurs-sur-langues » et le « Prestidigitateur-mondain », vient d'être sinistrement interrompu ! L'interprète du rôle de Marat est mort subitement en scène dans sa baignoire, devant sa malheureuse femme qui jouait le rôle de Charlotte Corday. J'ai fait baisser le rideau en toute hâte pour cacher aux spectateurs le pénible tableau d'une Charlotte Corday en pleurs embrassant le corps inanimé de Marat !

LE RÉGISSEUR. — L'illustre détective-amateur Loufock-Holmès, en villégiature dans notre ville, vient de monter sur la scène pour prêter son génial concours au commissaire de police.

LE COMMISSAIRE, à *Loufock-Holmès*. — Maître, si vous le voulez bien, nous allons recueillir le témoignage du « Souffleur-au-nez-bourré-de-tabac ». (*Loufock-Holmès fait un signe d'assentiment. Le souffleur, s'avance.*)

LE-SOUFFLEUR-AU-NEZ-BOURRÉ-DE-TABAC. — Ah ! messieurs, dussé-je vivre aussi longtemps qu'un cacatoès, jamais je n'oublierai le terrible drame dont je fus le témoin de mon

humble trou ! L'infortuné Marat venait de commencer son grand monologue de la baignoire, et déclamaient les vers suivants :

Ni trop chaud, ni trop froid, tiède doit être un bain,
Pour délasser le corps d'un brave Jacobin !

lorsque s'arrêtant brusquement, les yeux exorbités, Marat murmura d'une voix angoissée la mystérieuse phrase que je fus le seul à pouvoir entendre.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quelle phrase ?

LE-SOUFFLEUR-AU-NEZ-BOURRÉ-DE-TABAC. — La voici :
« De l'eau ! de l'eau ! Ciel ! les pieds truffés !! Je suis perdu ! »

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien ce que je pensais. Je commence à comprendre !

LE COMMISSAIRE. — Mais... je n'y comprends rien, moi !...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Demain vous comprendrez, l'effroyable énigme, *de l'eau qui tue*, de l'eau-qui ne mouille pas !!

DEUXIÈME ACTE

L'œil en coulisse.

(La scène représente le bureau du commissaire, le lendemain.)

LE COMMISSAIRE, à *Loufock-Holmès*. — Nous attendons avec impatience le résultat de l'autopsie. Selon vos instructions, maître, j'ai convoqué le « Prestidigitateur mondain », ami intime de l'artiste défunt, pour recueillir son témoignage.

LE MÉDECIN LÉGISTE, *entrant bouleversé*. — C'est invraisemblable ! C'est fou ! et pourtant cela est ! Les résultats de l'autopsie ne permettent plus le doute ! C'est une congestion provoquée par un bain pris en pleine digestion qui causa la mort de l'artiste !

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'en étais sûr ! Mes déductions ne m'avaient pas trompé !

LE COMMISSAIRE. — Mais puisque la baignoire était vide ! puisque c'était une baignoire de théâtre, en carton-pâte !

LE MÉDECIN LÉGISTE. — C'est abracadabrant ! une congestion dans une baignoire sans eau !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il ne me reste plus qu'à confondre l'assassin !

LE COMMISSAIRE, *ahuri*. — L'assassin ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. (*Aux agents*.) Faites entrer le prestidigitateur mondain. (*On introduit le témoin*.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Misérable ! Je sais tout !

LE PRESTIDIGITATEUR-MONDAIN. — Loufock-Holmès ! Je suis perdu ! (*D'un geste désespéré il tente de se faire disparaître dans sa manche, mais plus rapide que lui, Loufock-Holmès empêche le prestidigitateur de mettre son audacieux projet à exécution*.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Parle, bandit. Avoue ton crime machiavélique !

LE PRESTIDIGITATEUR-MONDAIN. — Eh bien, oui ! C'est moi l'assassin ! J'avoue tout, puisqu'on ne peut rien vous cacher, détective maudit !

Depuis longtemps, j'étais jaloux de mon ami le comédien dont je convoitais la ravissante compagne. Je savais que c'était une honnête femme, et que seule la mort de son mari me donnerait une chance de la posséder en secondes noces. Je résolus de faire disparaître le gêneur et j'attendis patiemment l'occasion favorable. Cette occasion unique, extraordinaire, se présenta lorsque les deux comédiens mirent à leur répertoire le drame historique *Marat*. Le soir du crime, avant la représentation, j'invitai à dîner les deux artistes. Le repas fut plantureux et l'homme que je détestais de toute mon âme se régala de pieds de porcs truffés, son plat favori. Le dîner se prolongea assez tard – c'était prévu dans mon plan – et les deux comédiens arrivèrent juste à temps au Casino pour s'habiller et entrer en scène.

Posté dans la coulisse, derrière la fenêtre du décor qui faisait face à la baignoire de Marat, immobile, j'attendais dans l'ombre le moment d'agir.

Marat était en train de débiter son monologue ; lorsque soudain son regard croisa le mien à travers la fenêtre du décor. Ma profession de Prestidigitateur hypnotiseur mondain m'avait permis d'endormir à diverses occasions le défunt, et je savais qu'il ne résisterait pas au mystérieux pouvoir de mes yeux fascinateurs. Ce que j'avais prévu se réalisa point par point. Brusquement le comédien interrompit son monologue et s'endormit du sommeil hypnotique. Sans perdre une

seconde je lui suggérai par la pensée que la baignoire était remplie d'eau.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien ce que j'avais deviné : l'eau qui ne mouille pas !

LE PRESTIDIGITATEUR-MONDAIN. — Ce fut, alors que Marat s'écria : « De l'eau ! de l'eau ! » Puis se rappelant soudain qu'il venait de sortir de table, il murmura : « Ciel ! les pieds truffés ! Je suis perdu ! » et mourut de congestion dans sa baignoire vide !

Le truc avait parfaitement réussi ! (*Machinalement.*) Passez, muscade !

LOUFOCK-HOLMÈS, *aux agents.* — Passez menottes !

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

SPECTRAS CONTRE LOUFOCK-HOLMÈS

L'AFFAIRE DES MALLES SANGLANTES

PREMIER ACTE

Des malles, du sang, du mystère.

(La scène représente le cabinet de déductions de Loufock-Holmès.)

LE DISCIPLE, *entrant*. — Maître ! Maître ! avez-vous lu l'édition spéciale des journaux ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — L'édition spéciale ?

LE DISCIPLE, *lui tendant un journal*. — Tenez, maître, lisez, là, sous le titre : « Des malles, du sang, du mystère ! »

LOUFOCK-HOLMÈS, *lisant*. — « Ce matin, vers sept heures, toutes les gares de la capitale avertissaient presque en même temps la préfecture de police que des malles, dégageant une odeur nauséabonde, étaient déposées à leurs consignes respectives. Bondissant dans l'auto de la préfecture, le chef-de-la-Sécurité-relative visita successivement toutes les gares de notre ville et, dans chacune d'elles, procéda à l'ouverture de cinq ou six malles suspectes. Horreur ! Toutes contenaient de sanglants débris humains ! Le nombre total des malles sanglantes découvertes ce matin dans les différentes gares de la capitale est de trois cent vingt-sept ! On ne sait que penser, on ne sait que supposer. L'imagination reste confondue devant un aussi formidable forfait. Par des éditions spéciales, nous tiendrons nos lecteurs au courant des

moindres faits nouveaux de cette unique, effarante et mystérieuse affaire ! »

LE DISCIPLE. — Maître, écoutez ! Dans la rue, les camelots hurlent déjà une troisième édition spéciale !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vite, achetez. (*Le disciple sort en courant.*)

LE DISCIPLE, *revenant*. — Oh ! maître, c'est encore plus terrible ! Lisez, (*Il lui tend la troisième édition spéciale.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *lisant*. — « La préfecture de police vient d'être avisée que plusieurs centaines de paisibles bourgeois et notables commerçants de province ont reçu franco, à domicile, des malles renfermant de sinistres débris humains. À l'heure où nous mettons sous presse, le nombre des malles sanglantes expédiées dans les départements ou déposées dans les gares parisiennes est de sept cent cinquante-neuf ! L'émotion est à son comble. Le pays tout entier, soulevé d'horreur, en appelle au célèbre détective Loufock-Holmès et compte sur lui pour découvrir le ou les monstrueux expéditeurs des malles sanglantes ! »

LE DISCIPLE. — Maître, vous le voyez, le pays tout entier réclame vos services.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le pays peut compter sur moi ! Venez. (*Ils sortent*)

DEUXIÈME ACTE

Le déguisement.

(Même décor. — Dix jours plus tard.)

LE DISCIPLE. — Maître, voilà déjà dix jours que vous cherchez vainement le secret des malles sanglantes.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. J'ai terminé, aujourd'hui, l'examen des sept cent cinquante-neuf malles que l'assassin avait expédiées un peu partout. Impossible d'identifier les victimes. Le misérable, après les avoir coupées en morceaux, a mélangé tous les affreux débris et les a jetés, au hasard, dans chacune de ses sept cent cinquante-neuf malles.

LE DISCIPLE. — Cette précaution rend l'enquête très difficile. Dans une malle, on trouve quinze genoux et un doigt ; dans une autre, vingt-huit coudes, trois chevelures différentes et quatorze nez, etc., etc. C'est à n'y rien comprendre.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Pourtant, je ne désespère pas de trouver. Mon enquête m'a révélé une chose étrange, une chose...

LE DISCIPLE. — Parlez, maître.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. Plus tard. (Il regarde son journal.) Oh ! Oh ! en parcourant le journal, mon regard vient, par hasard, de s'arrêter sur une petite annonce qui pourrait bien nous donner la clé du mystère... Vite, cher disciple, passons dans ma salle de maquillage, déguisons-nous en vitriers et partons.

LE DISCIPLE. — En vitrier ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, en vitriers. *Il le faut* pour arrêter l'homme aux malles sanglantes.

TROISIÈME ACTE

L'arrestation.

(La scène représente une maison solitaire.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous voici devant la maison solitaire où, selon mes déductions, doit habiter l'assassin. Frappons. *(Il frappe à la porte.)*

LE DISCIPLE. — L'assassin va-t-il nous ouvrir, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Il va nous ouvrir *parce que nous sommes habillés en vitriers.*

L'HOMME-DE-LA-MAISON-SOLITAIRE, *ouvrant, après avoir regardé à travers un judas.* — Entrez, braves vitriers. Vous avez lu mon annonce dans les journaux ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Rends-toi, misérable ! *(Il s'élançe sur l'homme de la maison solitaire et, aidé par son disciple, le ligote solidement.)*

L'HOMME-DE-LA-MAISON-SOLITAIRE. — Je suis perdu ! Oui, c'est moi l'assassin des vitriers ! Mais comment avez-vous deviné ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien simple : en examinant les débris sanglants, j'avais remarqué que tous les doigts coupés renfermés dans les malles avaient, sous les ongles, des parcelles de mastic de vitrier. Toutes les victimes appartenaient donc à la corporation des vitriers. Je doutais encore, cependant, lorsque, par hasard, l'annonce parue dans les journaux vint confirmer mes déductions : « On demande des vitriers pour travaux bien payés », disait l'annonce. Immédiatement, j'acquis la conviction que l'homme à l'annonce et l'assassin ne devaient faire qu'un. Et voilà pourquoi, déguisé en vitrier, je suis venu frapper à votre porte. Mais une chose cependant me semble extraordinaire. Pourquoi n'assassiniez-vous que des vitriers ? Pourquoi ?

L'HOMME-DE-LA-MAISON-SOLITAIRE. — Pour leur voler leurs diamants.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quoi ! leurs diamants à couper le verre ?

L'HOMME-DE-LA-MAISON-SOLITAIRE. — Oui. Je croyais acquérir ainsi une fortune. Hélas ! ce fut une mauvaise affaire. J'avais trop de frais de malles !

RIDEAU

LE MYSTÈRE DE LA TOUR POINTUE

PREMIER ACTE

Une évasion mystérieuse.

(La scène représente le bureau du Chef de la Sécurité relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*.
— Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte : le célèbre assassin des vitriers, que vous aviez réussi à capturer, vient de s'évader.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quoi, l'homme aux malles sanglantes, qui assassina sept cent cinquante-neuf vitriers pour voler leurs diamants à couper le verre, n'est plus sous les verrous ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Non. Vous n'ignorez pas, maître, que, pour soustraire le bandit à la fureur populaire, nous fûmes obligés de le garder à la préfecture de police et de renfermer dans un cachot de la Tour pointue.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je ne l'ignore pas. Et, malgré toutes vos précautions, l'assassin a réussi à s'évader ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui. Ce matin, lorsque le gardien pénétra dans son cachot, le bandit avait disparu. Les barreaux du cachot étaient sciés et une corde, formée de vingt draps de lit attachés les uns aux autres, pendait le long du mur de la Tour pointue.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vingt draps de lit ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui. C'est effarant, c'est inexplicable. L'assassin évadé était au secret, personne ne pouvait communiquer avec lui. Comment s'est-il procuré ces vingt draps de lit ? Mystère ! Comment a-t-il pu scier les barreaux de son cachot ? Je l'ignore.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Une scie, passe encore : il en est de pliantes, qui peuvent facilement se dissimuler dans une dent creuse. Mais dix paires de draps ! Hum ! Voilà, si je ne me trompe, où réside le mystère. Mais, avant de me livrer à mes infaillibles déductions, il faut que j'examine attentivement le cachot de la Tour pointue. Montons. (*Ils montent.*)

DEUXIÈME ACTE

Une dent.

(*La scène représente le cachot de la Tour pointue.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — À l'aide de ma loupe, j'inspecte le moindre recoin du cachot de la Tour pointue. Tiens ! tiens ! Voilà qui est bizarre. Là, dans la poussière, je ramasse une dent.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Une dent ?

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant la dent avec sa loupe.* — Oh ! oh ! Voici qui est assez curieux. Avec l'ongle, je racle l'émail de la dent, et je constate que cette dent est en acier.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Cela veut dire que l'assassin évadé avait un râtelier à dents d'acier, à *dents de scie*. C'est avec ce râtelier qu'il a scié les barreaux de son cachot. Pendant son travail, cette dent, que je viens de découvrir, a dû se détacher du dentier. Voilà ma première déduction.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Merveilleuse déduction ! Mais les draps ? les vingt draps ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je ne comprends pas encore. Mais je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet de déductions et, dès demain, le mystère sera éclairci. À bientôt. (*Il sort.*)

TROISIÈME ACTE

Le premier échec de Loufock-Holmès.

(*La scène représente le bureau du chef de la Sécurité relative, le lendemain.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — J'attends avec impatience le résultat des déductions du maître détective. Nul doute qu'il n'ait réussi à déchiffrer l'énigme de la Tour pointue.

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — Me voici, désespéré, déshonoré ! Pour la première fois, mes infailibles déductions sont impuissantes ; pour la première fois, je dois m'avouer

vaincu. (*Une larme glisse lentement sur la joue du grand détective.*)

UN POLICIER, *entrant*. — Voici une lettre pour le grand détective, Loufock-Holmès. (*Il donne la lettre et sort.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *ouvrant la lettre*. — Ah ! le misérable ! C'est lui !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Qui, lui ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — L'assassin évadé ! Il me raconte son évasion.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Lisez ! lisez ! maître !

LOUFOCK-HOLMÈS, *lisant à haute voix*. — « Cher maître, un mot à la hâte pour vous offrir la clé du mystère que, malgré tout votre génie déductif, vous ne parviendriez pas à découvrir. Comment je me suis évadé ? C'est bien simple. Voici : La première nuit de mon incarcération dans le cachot de la Tour pointue je fus réveillé, vers minuit, par le spectre d'une de mes nombreuses victimes, le spectre d'un vitrier. Jusqu'à l'aurore, ce maudit fantôme m'empêcha de dormir, en tournant autour de ma couche et en me faisant d'amers reproches sur ma conduite passée. La nuit suivante, même comédie. Un deuxième spectre de vitrier vint me rendre visite. La troisième nuit, un troisième fantôme pénétra dans mon cachot et m'empêcha de dormir, comme ses prédécesseurs. Je commençais à m'habituer à ces visites nocturnes, lorsqu'une nuit, en regardant le spectre qui sautillait autour de ma couche, il me vint une merveilleuse idée, que je mis sur-le-champ à exécution. Comme tous les revenants, le spectre avait pour vêtement un drap de lit, dans lequel il s'enveloppait sinistrement. Sans hésiter, je bondis sur le spectre et je lui arrachai son suaire. Le fantôme,

épouvanté par mon audace, disparut instantanément. Sans perdre une minute, je fis sauter une lame du plancher de mon cachot, et, comme le plancher était creux, je pus facilement dissimuler mon premier drap de lit. Vous devinez la suite, cher grand détective. Pendant vingt nuits, je poursuivis patiemment ma lugubre besogne, m'emparant chaque fois sans scrupule du suaire du spectre qui venait me hanter. Enfin, lorsque j'eus mes dix paires de draps dans ma cachette du plancher, je résolus de m'évader sans plus tarder. Grâce à mon *râtelier à dents de scie*, j'eus facilement raison des barreaux de mon cachot. Puis, après avoir noué mes vingt draps les uns aux autres, je me laissai glisser hors de la Tour pointue. Et voilà, cher maître, l'histoire de mon évasion. Voilà !

RIDEAU

LE TROU DE CLARINETTE

PREMIER ACTE

L'aveugle assassiné.

(La scène représente une rue déserte, la nuit.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*.
— Maître, je vous ai fait prévenir en toute hâte. L'aveugle assassiné, étendu dans cette rue déserte, est une nouvelle victime du célèbre assassin des vitriers, du terrible bandit que la foule a surnommé Spectras, depuis son extraordinaire évasion de la Tour Pointue.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Comment le crime fut-il commis ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — D'après mes premières constatations, l'assassin, après avoir assommé le caniche de la victime, a dû s'élancer sur l'aveugle et lui enfoncer deux tampons de ouate dans les oreilles pour l'étouffer. À la suite d'une maladie des voies respiratoires, la victime avait subi une opération qui lui permettait de respirer par les oreilles.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quel est ce petit pont en bois, muni de roulettes, qui se trouve à côté de la victime ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'était le pont de l'aveugle assassiné. Cet aveugle professionnel était plus commerçant que ses confrères. Au lieu de rester toute la journée à la même place sur un véritable pont, il s'était fait construire

un petit pont à roulettes qu'il traînait dans les plus riches quartiers de la capitale. Installé sur son pont traditionnel, avec son caniche et sa clarinette, ce faux aveugle faisait de superbes recettes.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Un faux aveugle ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui. Ce qui ne l'empêchait pas de porter, accroché sur sa poitrine, l'écriteau que vous pouvez lire et qui lui assurait la clientèle des personnes lasses d'être trompées par de faux mendiants.

LOUFOCK-HOLMÈS, *lisant l'écriteau*. — « Véritable aveugle de naissance. Se méfier des contrefaçons. »

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Quel est le mobile du crime ? Voilà le mystère ! Lorsque nous sommes arrivés, l'aveugle n'était pas tout à fait mort. Avant de rendre le dernier soupir, il eut encore la force de prononcer quelques mots.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quels mots ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — En roulant des yeux remplis d'épouvante, d'une voix à peine perceptible, il prononça cette phrase mystérieuse : « Spectras... connaît... le... secret... de... la... clarinette ! » Puis il retomba mort.

LOUFOCK-HOLMÈS, *fiévreusement*. — La clarinette ! Vite, donnez-moi la clarinette. *Tout dépend de la clarinette !*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *lui tendant la clarinette*. — Tenez, maître.

LOUFOCK-HOLMÈS, *pâlissant à vue d'œil*. — Oh ! oh ! Voilà qui est étrange !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Quoi ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez : *le troisième trou de la clarinette a disparu !*

DEUXIÈME ACTE

Loufock-Holmès parle.

(La scène représente le bureau du Chef de la Sécurité relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous avons visité le logis de l'aveugle assassiné. Cette perquisition n'a pas éclairci le mystère. Le vol de ce troisième trou de clarinette est effarant ! M'expliquerez-vous, maître, comment on peut voler un trou de clarinette ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien simple. Ce troisième trou de clarinette était un trou mobile, qui s'enlevait à volonté.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais, dans quel but ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous le saurons cette nuit.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Cette nuit ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Ce matin, pendant la perquisition, un détail, qui aurait échappé à tout autre que moi, m'a frappé, m'a singulièrement frappé. Mais, patience ! Cette nuit, embusqués dans le logis de l'aveugle assassiné, nous

surprendrons Spectras, qui nous donnera lui-même la clef de l'énigme.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Quoi ? Spectras viendra, croyez-vous ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'en suis sûr. *Il viendra*. Il est forcé de venir, *puisque la clarinette du mort n'a plus son troisième trou !*

TROISIÈME ACTE

Le secret de la clarinette.

(La scène représente le logis de l'aveugle assassiné.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vêtus de complets en papiers peints, qui nous permettent de nous confondre avec la tapisserie de cette chambre, nous attendons l'arrivée de Spectras.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *inquiet*. — Les douze coups de minuit viennent de sonner. Viendra-t-il ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — N'en doutez point. Chut ! Écoutez ! Une fausse clef joue dans la serrure. La porte s'ouvre sans bruit. Le voici !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à voix basse*. — D'une main, il tient une lanterne sourde...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Et de l'autre *le troisième trou de la clarinette*.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il avance sans hésiter vers un vieux tableau accroché au mur.

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien ce que j'avais deviné. Regardez ce tableau attentivement. Que représente-t-il ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Une clarinette peinte à l'huile.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. C'est le portrait grandeur nature de la clarinette de l'aveugle assassiné.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais quel rapport avec le crime ?...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez. Spectras va nous renseigner. D'une main assurée, *il pose le troisième trou de clarinette* qu'il a volé sur *le troisième trou de la clarinette peinte à l'huile*.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! le tableau s'enfonce dans la muraille et découvre une cachette remplie de louis d'or ! Ne perdons pas une seconde. Arrêtons le bandit. (*Ils bondissent sur Spectras et le ligotent rapidement.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est ma revanche, Spectras !

SPECTRAS. — Eh bien oui, c'est moi qui ai assassiné l'aveugle ! J'avais surpris le secret de son trésor. Je savais que le troisième trou de sa clarinette était un *trou mobile* et qu'il suffisait de l'appliquer sur le troisième trou de la clarinette peinte *et d'appuyer légèrement* pour déclencher le ressort qui découvrait la cachette du mendiant avare. Je suis pris... Soit ! Mais, sachez-le bien, messieurs, Spectras ne reste jamais en prison ! Spectras s'évade toujours ! Spectras s'évadera !

RIDEAU

LA MYSTÉRIEUSE GUILLOTINE

PREMIER ACTE

Le réveil du condamné.

(La scène représente la cellule des condamnés à mort.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Accompagnés du procureur de la République et des magistrats habituels, nous entrons dans la cellule du célèbre bandit Spectras, dont l'exécution a lieu ce matin.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Arrêté grâce à mes remarquables déductions, après l'affaire du « Trou de clarinette », il n'a pu cette fois réussir à s'évader.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — L'instant est solennel : le procureur de la République se penche sur la couchette du condamné et lui chatouille le dessous des bras pour le réveiller.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Spectras ouvre les yeux. Ses yeux nous fixent malicieusement. On dirait qu'il nous lance un suprême défi.

SPECTRAS, *à Loufock-Holmès.* — Dans quelques minutes, illustre Loufock-Holmès, mon âme s'envolera vers le ciel bleu. Je te promets de t'envoyer le récit détaillé de mon voyage ! *(Il éclate de rire.)* Et maintenant, messieurs, je suis prêt, marchons !

LOUFOCK-HOLMÈS, *au Chef de la Sécurité relative*. — C'est étrange. On dirait que Spectras conserve encore de l'espoir. Sa voix n'est pas celle d'un homme qui va mourir.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Rien ne peut le soustraire au châtement suprême. Toutes les précautions sont prises. Un corps d'armée entoure la guillotine. Non, vous dis-je, c'est folie d'imaginer un seul instant une probabilité d'évasion.

SPECTRAS, *à voix basse en passant près du Chef de la Sécurité relative*. — Qui sait !

DEUXIÈME ACTE

L'étrange ascension.

(La scène représente le lieu de l'exécution.)

LA-FOULE-IMPATIENTE. — La porte de la prison s'ouvre lentement. Le célèbre bandit Spectras s'avance en souriant vers la guillotine. Les aides du bourreau l'entourent, prêts à le précipiter sur la bascule fatale.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès*. — Maître, vous le voyez, vos craintes étaient vaines. À l'heure actuelle, je ne donnerais pas un haricot de la tête de Spectras ! Les aides le précipitent sur la bascule, sa tête est engagée dans la lunette, et...

LOUFOCK-HOLMÈS, *bondissant*. — ... et nous sommes joués ! Regardez ! La guillotine s'élève brusquement dans les

airs, emportant Spectras, tranquillement couché sur la bascule !

CRIS-DE-LA-FOULE. — Oh ! Ah ! Ooh ! Aah ! Oooh ! Aaah !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est diabolique ! La guillotine s'envole avec rapidité ! Elle est déjà à deux cents mètres du sol !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oh ! regardez ! Un aide du bourreau, qui tirait Spectras par les oreilles pour engager sa tête dans la lunette, a été enlevé avec lui !

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Le malheureux se cramponne désespérément aux oreilles de Spectras ! Mais ses forces le trahissent, il lâche les oreilles du bandit et vient s'abîmer sur le sol !

LA FOULE, *se découvrant*. — Honneur à cette victime du devoir !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — La guillotine volante poursuit rapidement son voyage aérien. Elle apparaît moins grosse qu'un grain de sel à l'horizon. La voilà qui disparaît complètement. Spectras est sauvé !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! je comprends maintenant pourquoi Spectras m'a dit, d'une voix étrange : « Dans quelques minutes, mon âme s'envolera vers le ciel bleu ! »

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais il a ajouté qu'il vous enverrait le récit détaillé de son voyage. Attendons sa lettre, qui nous donnera l'explication de cette effarante évasion.

LOUFOCK-HOLMÈS, *s'effondrant*. — J'ai trouvé mon maître ! J'ai trouvé mon maître !

TROISIÈME ACTE

L'ingénieuse machination.

(La scène représente le bureau du Chef de la Sécurité relative.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *entrant*. — Spectras a-t-il écrit ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Pas encore. Mais n'avez-vous pas fait quelques déductions sur cette extraordinaire évasion, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. J'ai déduit que la guillotine ne devait pas s'être envolée toute seule. Il a fallu que quelque chose enlève l'échafaud. Et pourtant, nous n'avons pas aperçu le moindre ballon dans les airs.

UN POLICIER, *entrant*. — Chef, les camelots hurlent une édition spéciale des grands journaux, contenant une lettre ouverte de Spectras au maître Loufock-Holmès. *(Il pose le journal sur le bureau et se retire.)*

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le misérable a adressé sa lettre aux journaux pour mieux démontrer mon impuissance. Lisez à haute voix, lisez !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *lisant*. — Cher grand détective, voici les explications promises sur le voyage de mon âme vers le ciel bleu. Excusez-moi si, au dernier moment, mon âme a préféré ne pas voyager sans mon corps. Vous n'ignorez pas, cher grand détective, que je dispose d'une bande parfaitement organisée. De ma prison, je pus facilement transmettre mes instructions à mon lieutenant-colonel le Bandit scientifique-et-littéraire. Conduisant un aéroplane à

moteur silencieux, mon lieutenant-colonel vint planer, le matin de mon exécution, à deux cents mètres au-dessus de la guillotine. Cet aéroplane était invisible. Vous saurez pourquoi tout à l'heure. Lorsque les aides du bourreau me précipitèrent sur la bascule, le Bandit scientifique-et-littéraire fit brusquement descendre son aéroplane invisible à cent mètres de l'échafaud. Aussitôt, l'aimant gigantesque attaché sous l'aéroplane attira à lui, comme une simple aiguille, le couperet d'acier de la guillotine. Comme je l'avais prévu, la guillotine, entraînée par son couperet, quitta brusquement le sol et vint se coller contre l'aimant de l'aéroplane. Deux minutes plus tard, l'aéroplane, remorquant la guillotine, sur laquelle j'étais tranquillement couché, fendait l'azur et me transportait loin des regards indiscrets. Vous vous demandez avec impatience, cher grand détective, pourquoi l'aéroplane était invisible ? C'est bien simple. Sur mes indications, le Bandit scientifique-et-littéraire employa, pour me sauver, le même procédé que vous aviez imaginé pour m'arrêter, lors de l'affaire du « Trou de la clarinette » : vous aviez revêtu un costume en papier peint pour vous confondre avec la tapisserie de la chambre. Mon aéroplane était peint en bleu ciel. Il se confondait merveilleusement avec le ciel bleu. Et voilà pourquoi il était invisible.

« SPECTRAS. »

« P.-S. — Toutes mes précautions étaient prises. Au cas où le temps eût été couvert, j'avais à ma disposition un aéroplane d'une teinte nuageuse. »

RIDEAU

LES BANDITS DE L'ATLANTIQUE

PREMIER ACTE

Du mystère en bouteille.

(*La scène représente le bureau du chef de la Sécurité relative.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà déjà six mois que nous recherchons vainement le célèbre bandit Spectras.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — L'oubli commence à se faire autour de son nom. C'est, à présent, le terrible naufrage du *Mastodonte* qui passionne les foules.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, le fameux paquebot qui, pendant la nuit, est allé se briser contre un iceberg. Une chose me paraît bizarre dans ce naufrage.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Quelle chose, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous n'ignorez pas que le *Mastodonte* ne transportait que des passagers milliardaires et que toutes les précautions étaient prises, à bord, pour que les passagers, en cas de naufrage, pussent sauver avec eux leurs valeurs et leurs bijoux.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je sais. Chaque cabine du *Mastodonte* était munie d'un « coffre-fort bouée de sauvetage ». En cas de danger, ces coffres-forts, en liège,

s'attachaient à l'aide de courroies, comme de simples ceintures de sauvetage.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Eh bien, ce qui me paraît bizarre, je dirai même étrange, c'est que, malgré toutes les recherches, *on n'a pas retrouvé un seul « coffre-fort-bouée-de-sauvetage »*.

UN POLICIER, *entrant*. — Chef, la police bretonne vous envoie cette bouteille, rejetée par l'Océan sur la côte bretonne. Elle renferme un mystérieux billet, écrit par le capitaine du *Mastodonte*, avant de mourir.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *débouchant la bouteille et dépliant le papier renfermé à l'intérieur*. — Oh ! Oh ! voilà qui est mystérieux !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Lisez ! Lisez !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *lisant*. — « *Au secours ! On chante derrière la glace et le requin a des lunettes bleues !* » Signé : « Le capitaine du *Mastodonte*. »

LOUFOCK-HOLMÈS, *bondissant*. — C'est bien ce que je pensais ! Je vous expliquerai plus tard ! Partons pour l'Atlantique !

DEUXIÈME ACTE

L'étrange incendie.

(La scène se passe sur le bateau-policier.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Notre bateau-policier file rapidement sur l'Atlantique. C'est une heureuse idée que vous eûtes, maître, de faire construire un bateau qui navigue le pont dans l'eau et la coque en l'air.

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'avais remarqué depuis déjà longtemps que les naufrages étaient toujours occasionnés par le choc de récifs ou autres obstacles sous-marins contre la coque des navires. Grâce à mon invention, la coque de mon bateau étant hors de l'eau, elle ne risque plus de s'avarier.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — La nuit est terriblement noire ! Le vent fait craquer les mâts, chargés de voiles, qui se dressent sur la coque du bateau-policier. Mais me direz-vous enfin ce que nous venons chercher sur l'Atlantique ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Spectras !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Spectras ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Le mystérieux billet trouvé dans la bouteille *m'a donné la certitude* que Spectras et sa bande ont volé les « coffres-forts-bouées de sauvetage » aux passagers du *Mastodonte*. D'après mes déductions, Spectras et sa bande doivent naviguer dans le sillage de l'iceberg tragique, afin de dépouiller les passagers des vaisseaux coulés par la montagne flottante.

LE PILOTE BRETON, *hurlant*. — Oh ! Ma Doué ! Une énorme masse blanche surgit de l'obscurité et arrive droit sur nous !

L'ÉQUIPAGE, *terrifié*. — C'est l'iceberg ! C'est l'iceberg !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous sommes perdus ! Et Spectras est peut-être là, tout près, derrière l'iceberg !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! Oh ! Regardez ! L'Océan s'éclaire tout à coup d'une sinistre lueur ! On dirait... mais non, c'est impossible !... On dirait...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Que vois-je ! Que veut dire cela ? L'iceberg est entouré de flammes ! L'iceberg est en feu !

L'ÉQUIPAGE, *hurlant, terrifié*. — L'iceberg est en feu ! L'iceberg est en feu !

TROISIÈME ACTE

Le regret de Spectras.

(La scène se passe sur le bateau-policier.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous tenons enfin le mot de l'énigme : l'iceberg tragique n'était qu'un faux iceberg en carton pâte, monté sur une armature d'acier à angles acérés. Le faux iceberg était actionné par un gigantesque bateau électrique dissimulé sous les cartonnages peints.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les bandits de l'Atlantique vivaient à l'intérieur du faux iceberg. L'incendie providentiel qui vient de consumer leur terrible engin de mort les a obligés à se jeter à l'eau. Tous sont noyés, sauf Spectras et son lieutenant-colonel, « le bandit-scientifique-et-littéraire », que nous avons réussi à repêcher. Étroitement ligotés, ils sont prisonniers dans notre bateau.

SPECTRAS. — J'avais aperçu ton bateau-policier, Loufock-Holmès, et, sans ce maudit incendie ; je le coulais à fond avec mon iceberg.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Comment s'est déclaré l'incendie ?

SPECTRAS. — Un de mes hommes a fumé, malgré ma défense formelle. Une étincelle a mis le feu aux cartonnages de l'iceberg.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*. — Maître, une chose m'intrigue encore. Que voulait dire la phrase mystérieuse de la bouteille : « *On chante derrière la glace et le requin a des lunettes bleues* » ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est bien simple. D'après mes déductions, les bandits de l'Atlantique, pour ne pas être reconnus par leurs victimes, devaient recouvrir leurs visages de masques représentant des têtes de requins. Ai-je deviné, Spectras ?

SPECTRAS. — C'est exact ! Merveilleuses déductions !

LOUFOCK-HOLMÈS, *continuant*. — Le « bandit scientifique-et-littéraire » étant extraordinairement myope, fut obligé de mettre ses lunettes par-dessus son masque de requin. Cette vision d'un requin à lunettes rendit fou le pauvre capitaine du *Mastodonte* et voilà pourquoi il écrivit la phrase mystérieuse avant de mourir.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais l'autre phrase : « *On chante derrière la glace !* » ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Facile à expliquer : les bandits, après avoir arraché leurs coffres-forts aux naufragés, étaient rentrés dans leur iceberg et se réjouissaient du bon résultat de

leur expédition en chantant à tue-tête. C'est grâce au billet du capitaine que, j'ai tout deviné. Un requin ne porte pas de lunettes, me suis-je dit ; mais le « bandit-scientifique-et-littéraire » en porte. De là à déduire que le « bandit-scientifique-et-littéraire » dissimulait son visage sous une tête de requin, il n'y avait qu'un pas. Ce pas fait, il était enfantin de deviner le reste. Voilà.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Spectras*. — Et vous, misérable bandit, n'avez-vous aucun regret ?

SPECTRAS, *ricanant*. — Un seul. Je regrette de n'avoir pas assuré mon iceberg contre l'incendie !

RIDEAU

LE DAMIER QUI TUE

PREMIER ACTE

Le jeu de dames.

(La scène représente le bureau du Chef de la Sécurité relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*.
— L'opinion publique est satisfaite. Après la tragique aventure de « l'iceberg en feu », nous avons ramené Spectras prisonnier à bord de notre bateau policier.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Son lieutenant-colonel, le Bandit scientifique et littéraire, réussit à s'évader du bateau policier, grâce à la soupe au fromage que nous eûmes l'imprudence de lui laisser servir. Trompant notre surveillance, le misérable répandit tout le fromage sur les cordes qui le retenaient prisonnier. Pendant la nuit, les nombreux rats du bateau accoururent, attirés par l'odeur du parmesan, et, tout en mangeant le fromage, rongèrent les liens du Bandit scientifique et littéraire. Quelques minutes plus tard, l'audacieux lieutenant de Spectras plongeait dans l'Océan. Comme nous longions les côtes, il put aborder et se mettre à l'abri de toute poursuite.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous tenons Spectras. C'est le principal. Il est, encore une fois, enfermé dans un cachot spécial de la Tour Pointue. Deux gardiens veillent sur lui nuit et jour. Il fait, avec eux, d'interminables parties de dames, en attendant son exécution.

LOUFOCK-HOLMÈS, *fronçant les sourcils*. — Tiens ! Tiens ! Pourquoi Spectras ne joue-t-il pas aux cartes, comme tous les condamnés à mort ? Pourquoi joue-t-il au jeu de dames ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il a demandé l'autorisation de jouer aux dames. Je n'avais aucun motif pour la refuser.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quelle imprudence ! Si Spectras joue aux « dames » de préférence à tout autre jeu, *c'est qu'il a un but !* Lequel ? Je l'ignore. Mais, sachez-le bien : *Spectras ne fait rien sans motif*. Il faut donc, sans perdre une seconde, lui interdire le jeu de dames.

UNE TROUPE DE POLICIERS, *entrant*. — Chef ! Chef ! Deux gardiens morts ! Spectras disparu !

LOUFOCK-HOLMÈS, *bondissant*. — Malédiction ! Trop tard ! *C'est le jeu de dames ! C'est le jeu de dames !* Courons !

DEUXIÈME ACTE

Souffler n'est pas jouer.

(La scène représente le cachot de Spectras.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous voici dans le cachot. Ciel ! que voyons-nous ! Les deux gardiens gisant inertes sur le carreau !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais, regardez. L'un d'eux n'est pas tout à fait mort ! Ses yeux, agrandis par l'épouvante,

fixent le damier ! On dirait qu'il veut parler... Ses lèvres s'agitent faiblement. Écoutons.

LE-GARDIEN-PAS-TOUT-À-FAIT-MORT, *dans un rôle d'épouvante.* — Grâce !... Grâce ! Souffler... n'est... pas... jouer ! (*Il retombe tout à fait mort.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le-jeu de dames ! Toujours le jeu de dames ! Mais ! oh ! oh ! voilà qui est étrange. (*Montrant le cadavre du deuxième gardien.*) Regardez !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! la barbe de ce cadavre est arrachée !

UNE TROUPE DE POLICIERS, *entrant.* — Chef ! Chef ! Voici un des gardiens de Spectras, que nous avons trouvé dans le couloir, se roulant frénétiquement sur le sol en poussant d'horribles cris de douleur. (*Ils déposent le corps sur le sol.*)

LE-GARDIEN-QUI-SE-ROULE-FRÉNÉTIQUEMENT-SUR-LE-SOL, hurlant. — Mes yeux brûlent ! Mes yeux brûlent !

LOUFOCK-HOLMÈS, *l'examinant.* — Oh ! voici qui est encore plus singulier : *les poils de la barbe du mort* sont éparpillés sur la figure du gardien qui se roule frénétiquement sur le sol !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le mystère nous enveloppe de toute part !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *entrant.* — Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu retrouver la trace de Spectras. Le bandit a dû se sauver par les toits.

LOUFOCK-HOLMÈS, *vivement.* — Avez-vous lancé à sa poursuite la meute de chats policiers ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oui, maître, mais une chose m'a frappé : deux de ces agiles limiers de gouttière ont disparu du grenier-policier.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! ma tête se perd ! La phrase mystérieuse ! La barbe arrachée ! Les deux chats disparus ! C'est fou ! C'est fou : Je n'y comprends rien ! (*Avec colère.*) Ah ! pourquoi avez-vous laissé Spectras *jouer aux dames* ! Tout le secret de l'évasion *est là* !

TROISIÈME ACTE

Le phonographe révélateur.

(*La scène représente le bureau du chef de la Sécurité relative.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les deux chats policiers disparus ont été retrouvés, ce matin, complètement broyés, dans une petite rue déserte voisine de la Tour Pointue.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Le mystère subsiste toujours, impénétrable !

UN POLICIER. — Chef, voici un phonographe, apporté par un commissionnaire, pour le grand détective Loufock-Holmès.

LOUFOCK-HOLMÈS, *surpris*. — Un phonographe ? (*Il prend le phonographe.*) Tiens ! Tiens ! Voilà qui est étrange ! L'appareil est prêt à fonctionner, le disque est en place. Que veut dire cela ? Voyons. (*Il fait marcher le phonographe.*)

LE PHONOGRAPHE. — ... rrrrrrrrrrrrrrr... Cher et grand détective...

LOUFOCK-HOLMÈS, *sursautant*. — Oh ! cette voix ! Cette voix !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est Spectras !

LE PHONOGRAPHE, *continuant*. — Grâce à cet appareil, je viens, cher et illustre détective, vous faire de vive voix le récit de ma dernière évasion.

LOUFOCK-HOLMÈS, *avec rage*. — Ah ! le cynique bandit !

LE PHONOGRAPHE, *continuant*. — C'est grâce au jeu de dames que je suis libre. À sept heures du matin, la première partie de dames commença. Mes deux gardiens jouaient contre moi. Je les laissai gagner parties sur parties, m'efforçant toujours de mal jouer *pour qu'ils soufflent mes pions*. Les parties se succédaient sans interruption. Nous prîmes à peine le temps de déjeuner. À six heures du soir, *j'avais déjà perdu 177 parties de dames !* Soudain, vers dix heures, comme nous achevions la 213^e partie, je vis mes deux gardiens pâlir affreusement et s'écrouler sur le sol. Mon but était atteint. Mon plan avait réussi. À force de mal jouer et de leur faire souffler mes pions sans arrêt pendant de longues heures, mes gardiens étaient tombés épuisés, *à bout de souffle !* Sans perdre une seconde, je m'emparai de leurs clefs et j'avais déjà ouvert la porte de mon cachot lorsque des pas se firent entendre dans le couloir. C'était le gardien chef qui venait faire sa ronde. Une idée subite germa dans mon cerveau. Sans hésiter, j'arrachai la barbe de l'un des gardiens morts d'épuisement et je la lançai dans les yeux du gardien chef. Comme c'était une barbe « poivre et sel » le gardien chef, complètement aveuglé, roula sur le sol en poussant de terribles cris de douleur. Quatre à

quatre, je grimpai jusqu'au grenier policier, je saisis rapidement les deux plus gros chats de police et je m'élançai sur les toits. C'est alors que je mis à exécution la dernière partie de mon plan. Avec les cordons de mes brodequins j'attachai chacun des chats sous chacune de mes semelles, puis avisant une rue déserte au-dessous de moi, je m'élançai dans le vide. Vous n'ignorez pas, cher grand détective, que les chats retombent toujours sur leurs pattes et moi, par conséquent, sur mes pieds. Leurs corps élastiques adoucirent le choc de ma chute, mais les pauvres bêtes furent aplaties, telles de minuscules descentes de lit. J'étais sauvé !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! j'ai trouvé mon maître ! Ah ! cette voix ! cette voix ! (*Il regarde le phonographe avec accablement.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *ironique*. — Il reconnaît la voix de son maître !

LE PHONOGRAPHE, *continuant*. — Voilà, cher grand détective, le récit de ma dernière évasion. À la prochaine !!... rrrrrrrrrrrrrrrr...

RIDEAU

LE BÉBÉ ROUGE

PREMIER ACTE

Le monstre.

(La scène représente une chambre.)

LE CONCIERGE-TERRIFIÉ, à *Loufock-Holmès et aux policiers*. — Messieurs, c'est épouvantable ! je vous ai envoyé chercher en toute hâte ! Voici la chambre où je viens d'être attaqué par un nouveau-né.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Par un nouveau-né ?

LE CONCIERGE-TERRIFIÉ. — Oui. Cette jeune femme étendue morte sur le lit vient de mettre au monde un enfant monstrueux, un bébé-géant !

LE DOCTEUR-AFFOLÉ. — Dès qu'il m'aperçut, le monstrueux nouveau-né, qui a la tête de plus que moi, m'étendit sur le sol d'un terrible coup de poing. Je poussai un cri d'appel et le concierge terrifié accourut en toute hâte. Mais à peine avait-il ouvert la porte qu'il reçut un formidable coup de tête dans l'estomac. Étourdi, il tombait à son tour, pendant que le nouveau-né fuyait rapidement à travers l'escalier.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est fou ! Comment une femme a-t-elle pu donner le jour à un bébé de cette taille ?

LE DOCTEUR-AFFOLÉ. — Oui, c'est effarant ! Mais je crois avoir trouvé le mot de l'énigme. (*Ouvrant la fenêtre.*) Regardez, messieurs, là, en face, collée sur le mur, cette gigantesque affiche qui représente un énorme bébé.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. C'est la fameuse affiche placardée partout ; c'est une réclame pour un produit de toilette. Mais quel rapport ?...

LE DOCTEUR-AFFOLÉ. — Cette affiche est collée sur ce mur depuis plusieurs mois. Dans son état intéressant, cette affiche obsédante représentant un bébé-géant aura sans doute frappé l'imagination de la jeune femme et...

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — ... et elle a donné le jour à un bébé ressemblant à celui de l'affiche !

UN POLICIER, *accourant, à Loufock-Holmès.* — Maître ! Maître ! un crime mystérieux vient d'être commis !

LOUFOCK-HOLMÈS. — *Un laitier a été assassiné*, n'est-ce pas ?

LE POLICIER, *interloqué.* — Oui, maître... mais...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! c'était fatal ! Je m'en doutais ; courons ! (*Ils courent.*)

DEUXIÈME ACTE

La terreur à Paris.

(*La scène représente le cabinet de déductions de Loufock-Holmès.*)

LE DISCIPLE-DÉVOUÉ, à *Loufock-Holmès*. — Oh ! maître ! depuis une semaine, nous vivons un affreux cauchemar ! Pas un jour ne se passe sans que plusieurs laitiers soient étranglés par le bébé-rouge assoiffé de lait !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Il y a huit jours, grâce à mes fameuses déductions, j'ai deviné à la stupeur générale *qu'un laitier avait été assassiné*. J'avais prévu que le bébé tragique aurait soif et qu'il tuerait pour boire du lait.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *entrant, en brandissant un journal*. — Oh ! maître ! Que faire ! Paris s'affole de minute en minute ! Lisez, maître. (*Il lui tend le journal.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *lisant*.

*Le Bébé Rouge a soif !
Nouvelle hécatombe de laitiers.
Une interpellation à la Chambre.
Il faut en finir !*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais qu'avez-vous, maître ? Vous souriez en ces minutes tragiques ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, je souris, car je viens de lire quelque chose, dans ce journal, *quelque chose qui, instantanément, me fait entrevoir la clef du mystère*. Ah ! je comprends tout, maintenant ! *Oh ! la formidable machination !* Mais le bébé-tragique ne triomphera plus longtemps ! J'ai une idée !

TROISIÈME ACTE

La fin d'un cauchemar.

(La scène représente une vaste arrière-boutique de laiterie.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*. — Maître, selon vos instructions, j'ai fait fabriquer un gigantesque mannequin représentant une nourrice. Nous sommes dissimulés avec de nombreux agents à l'intérieur de cette nourrice, tels les guerriers de l'antiquité dans le cheval de Troie.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous touchons au but. L'énorme nourrice dans laquelle nous sommes embusqués est posée dans la vaste arrière-boutique d'une importante laiterie. Dès que le bébé tragique apparaîtra, nous bondirons sur lui. Mais chut ! J'entends du bruit. Le voici. *(La porte s'ouvre lentement et un énorme bébé apparaît.)* En avant ! *(Les policiers s'élancent et cernent le bébé géant.)* Haut les mains ! Spectras ! *(On garrotte le bébé.)*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Spectras ! c'était Spectras !

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'était lui. Je croyais d'abord, comme tout le monde, que ce bébé géant était un phénomène de la nature. Mais, l'autre soir, une réclame attira mon attention, sur le journal que vous me tendiez. Une nouvelle laiterie vendait du lait à des prix défiant toute concurrence. Aussitôt, je fis un rapprochement entre le bébé étrangleur de laitiers et cette nouvelle laiterie, et je compris tout à coup l'horrible machination ! Seul, Spectras avait pu concevoir pareille

spéculation. Je compris alors que toute l'histoire de la naissance du bébé géant n'était qu'une habile comédie jouée par des complices de Spectras pour dérouter la justice et créer la légende du bébé monstre. C'était Spectras, qui, le corps recouvert d'une peau en baudruche représentant un bébé, assassinait les laitiers, volait le lait avec l'aide de ses complices, et le transportait rapidement à la laiterie qu'il avait fondée pour le vendre à vil prix à ses innombrables clients !

SPECTRAS, *amer.* — C'était une merveilleuse spéculation !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je fis passer dans les journaux un entrefilet annonçant que la laiterie dans laquelle il vient de se faire prendre avait en magasin une gigantesque nourrice-réclame contenant 12.000 litres de lait. Comme je l'avais prévu, le bandit ne put résister à la tentation de dérober le lait contenu dans la nourrice, et le voilà pris ! Grâce à moi, le cauchemar est terminé ! Le bébé tragique est vaincu ! Paris pourra respirer ce soir !

RIDEAU

LE SECRET DU SPHINX

PREMIER ACTE

La momie qui tue.

(La scène représente le magasin de l'antiquaire assassiné.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Le malheureux antiquaire assassiné, qui faisait spécialement le commerce des momies, gît à moitié mort auprès d'un sarcophage.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Étrange détail, le sarcophage est vide ! Mais, les lèvres de l'antiquaire assassiné s'agitent faiblement. Écoutons.

L'ANTIQUAIRE-ASSASSINÉ, *d'une voix terrifiée.* — La momie est partie avec le secret du sphinx.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quel secret ?

L'ANTIQUAIRE-ASSASSINÉ. — Voici : Depuis longtemps j'étais persuadé que les anciens prêtres égyptiens avaient dissimulé des trésors dans le sphinx, et que le secret de la cachette devait être écrit sur un papyrus, dissimulé lui-même sous les bandelettes d'une momie. J'ai découvert enfin dans une momie deux papyrus, recouverts de mystérieux hiéroglyphes. Je traduisis le premier papyrus. Celui-ci indiquait la cachette où se trouvait le trésor, et la manière d'y pénétrer. Quelques jours après, c'est-à-dire hier soir, j'allais commencer la traduction du deuxième papyrus lorsqu'on m'apporta

une momie. Pensant trouver de nouveaux documents dans cette momie, je me mis à dérouler les bandelettes qui l'entouraient. Mais la momie se leva brusquement et m'étrangla de ses doigts glacés.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant le cou de l'antiquaire.*
— Oh ! j'aurais dû m'en douter. (*Au chef de la Sécurité relative.*)
Regardez cette empreinte !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — La main de Spectras !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Plus de doute, c'est lui qui s'est maquillé en momie...

L'ANTIQUAIRE-ASSASSINÉ. — Il m'a volé le papyrus...
Spectras connaît le secret du sphinx ! (*Il retombe mort.*)

DEUXIÈME ACTE

Le nez du sphinx.

(*La scène représente l'intérieur du sphinx.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Débarqués en Égypte pour traquer Spectras dans le sphinx, nous pénétrons aujourd'hui dans la colossale statue.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTEIENNE. — Une armée de policiers entoure le sphinx. Spectras ne nous échappera pas.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous voici dans l'immense tête du sphinx. Divisons-nous en plusieurs groupes et visitons les

moindres recoins. Pénétrons avec prudence dans les yeux, le nez, le menton et les oreilles de la statue. (*Les policiers obéissent.*)

VOIX DES POLICIERS. — Les narines bougent ! Au secours !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTIENNE. — On se tue dans les narines ! En avant ! (*Ils s'élancent dans le nez du sphinx.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! voilà qui est étrange ! Les policiers ont disparu ! On n'entend plus un cri !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTIENNE. — Chut ! Écoutez ! *On parle dans la narine gauche !*

LOUFOCK-HOLMÈS, *écoutant*. — La voix de Spectras ! Plus de doute, les narines du sphinx sont à double fond.

VOIX DES POLICIERS-DISPARUS. — Ah ! les fosses nasales ! les fosses nasales !!

LOUFOCK-HOLMÈS. — Fuyons ! Nous nous ferions tuer inutilement. La mort rôde dans ce nez. Spectras connaît le secret du sphinx. Il a précipité les malheureux policiers disparus dans les fosses nasales, qui doivent être de mystérieuses oubliettes creusées dans ces narines maudites. Ah ! Spectras ! sinistre fossoyeur nasal, à bientôt ! (*Ils sortent du sphinx.*)

TROISIÈME ACTE

Le secret du sphinx.

(*La scène se passe devant le sphinx, le lendemain.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTEIENNE. — Le grand détective Loufock-Holmès a fait déchiffrer cette nuit le deuxième papyrus, que lui avait donné l'antiquaire assassiné. Grâce à ce précieux document, l'illustre policier-amateur m'a affirmé que la capture de Spectras n'était plus qu'une question de minutes.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTEIENNE — Nous avons exécuté soigneusement les ordres du maître détective. Un mouchoir gigantesque, composé de dix draps de lit cousus ensemble, est tendu sur quatre piquets, sous le nez du sphinx.

Mais quel est ce bruit ? Écoutez ! On dirait qu'un terrible éternuement ébranle le colosse de pierre.

CHŒUR-DES-POLICIERS. — Le sphinx éternue !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTEIENNE. — Oui, le sphinx éternue, et son éternuement formidable projette Spectras et sa bande hors du nez de pierre. Les bandits viennent tomber dans le mouchoir géant comme dans un filet. (*Les policiers s'emparent des bandits.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *descendant du cerveau du sphinx.* — Victoire ! Les prêtres égyptiens avaient tout prévu. Grâce au précieux papyrus, j'ai appris qu'ils avaient installé dans le cerveau du sphinx un merveilleux appareil communiquant avec les narines de la statue, et qui, lorsqu'on déclenchait un ressort, projetait avec un terrible bruit d'éternuement du « kramsin » dans le nez du sphinx.

CHŒUR-DES-POLICIERS. — Du « kramsin » ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. C'est un vent terrible qui correspond à notre mistral français. Ce « kramsin », emmagasiné

dans un énorme soufflet, allait, dès que le ressort se déclenchait, frapper violemment le ou les voleurs qui avaient réussi à pénétrer dans les narines à double fond, renfermant le trésor. Et ceux-ci, poussés par le terrible « kramsin », étaient précipités hors de la statue et allaient se briser la tête sur les pieds du sphinx. Le papyrus révélait également le secret des fosses nasales, qui sont de bien ténébreuses oubliettes.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-ÉGYPTE. — Courons donc délivrer nos policiers disparus.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, et télégraphier en France que Spectras est arrêté !

RIDEAU

LES ESCARGOTS DE MINUIT

PREMIER ACTE

Précautions.

(La scène représente une cour de prison, la nuit.)

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *au directeur de la prison.* — Grâce au maître détective Loufoc-Holmès, qui réussit à faire éternuer le sphinx, l'effarant bandit Spectras est sous les verrous depuis six mois, et passe demain en cour d'assises. Pour soustraire le sinistre bandit à la curiosité populaire, nous le transportons cette nuit au Palais de Justice, où Loufoc-Holmès et le Chef-de-la-Sécurité-relative attendent avec impatience son arrivée.

LE DIRECTEUR DE LA PRISON. — Par précaution, l'administration a fait fabriquer une voiture cellulaire spéciale, surmontée d'une impériale où vont prendre place agents et gendarmes, revolver au poing. De cette façon, nous n'avons pas à craindre une attaque du « panier à salade » par les complices de Spectras.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Minuit va bientôt sonner. Il est temps de faire avancer la voiture cellulaire, d'y enfermer Spectras avec ses deux gardiens et de partir.

LE DIRECTEUR DE LA PRISON. — Voilà justement la voiture. Vingt-cinq gendarmes sont assis à « l'impériale ».

Spectras, enchaîné, s'apprête à monter à l'intérieur avec ses gardiens.

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Spectras, avec ironie.* — Eh bien, Spectras, tu as trouvé ton maître en la personne de Loufock-Holmès ! (*Finalemment.*) On peut le dire : Loufock-Holmès arrête bien !

SPECTRAS, *avec un sourire énigmatique.* — Oui... mais... Spectras s'évade mieux ! (*Il monte dans le panier-à-salade.*)

DEUXIÈME ACTE

????

(*La scène représente le bureau du Chef-de-la-Sécurité-relative.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *consultant sa montre.* — Deux heures du matin. La voiture cellulaire renfermant Spectras n'est pas encore arrivée.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est étrange ! Ce retard est incompréhensible...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Écoutez. J'entends le roulement d'une voiture cellulaire dans la cour. C'est elle. Mais quels sont ces cris d'épouvante ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Que se passe-t-il ? On monte l'escalier au galop ! On vient !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *entrant, affolé, à Loufock-Holmès.* — Ah ! maître ! Venez ! Venez vite !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Qu'y a-t-il ? Parlez !

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Les deux gardiens sont morts.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Et Spectras ? Spectras ?

LE-SOUS-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Spectras a disparu ! *Et la voiture cellulaire est remplie d'escargots ! Venez ! venez vite !*

TROISIÈME ACTE

Des escargots dans la nuit.

(La scène se passe dans la voiture cellulaire.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Entrons dans la voiture cellulaire et procédons aux premières constatations.

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant les cadavres des gardiens.* — Les deux gardiens ont la poitrine défoncée. J'en déduis que deux formidables coups de tête de Spectras ont dû mettre un terme à leur existence.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! maître ! Regardez cet énorme trou dans le plancher de la voiture. C'est sûrement par là que Spectras a pris la fuite. Le misérable était pourtant bien gardé. Il a réussi à s'évader malgré les nombreux policiers assis à l'impériale de la voiture cellulaire.

LOUFOCK-HOLMÈS, *avec colère.* — Nom d'un chien de police ! Mais c'est sous la voiture qu'il fallait mettre votre

impériale ! Je vous l'avais conseillé ! Si l'impériale garnie de policiers s'était trouvée sous la voiture, Spectras n'aurait pas réussi à s'évader !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais comment diable a-t-il fait ce trou, sans outils, et de plus, enchaîné ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, comment a-t-il fait ce trou ? Voilà le mystère ! Et, détail troublant, comment et pourquoi de nombreux escargots se trouvent-ils à l'intérieur de la voiture cellulaire ? *Pourquoi et comment ?*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est à n'y rien comprendre ! Cependant, maître, une étrange coïncidence frappe mon esprit. Vers minuit, comme nous venions de quitter la prison, dans une rue déserte, la voiture cellulaire renversa dans sa course la charrette d'un marchand d'escargots. Mais c'est là une simple coïncidence qui n'explique rien du tout.

LOUFOCK-HOLMÈS, *enthousiasmé*. — Qui explique tout, au contraire ! Ah ! je comprends maintenant ! Ce marchand d'escargots était un complice de Spectras. C'est volontairement qu'il se fit accrocher par la voiture cellulaire, pour que les escargots délivrent Spectras !

TOUS-LES-POLICIERS. — Les escargots ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Je devine à présent tout le machiavélique plan d'évasion : Spectras a d'abord tué par surprise ses deux gardiens. Ensuite, il n'eut plus qu'à attendre l'arrivée des escargots.

TOUS-LES-POLICIERS. — L'arrivée des escargots ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. La voiture du complice de Spectras était remplie d'escargots affamés. Aussi, dès qu'ils

furent projetés sur le sol, en apercevant le « panier-à-salade », ils se jetèrent dessus instinctivement et rongèrent le fond avec voracité dans l'espoir de trouver de la salade à l'intérieur. Dès que le fond du « panier à salade » fut percé, Spectras n'eut simplement qu'à se laisser glisser à l'extérieur. Mes déductions sont formelles. Inutile de chercher une autre solution au mystère. La vérité est là, dans toute sa simplicité.

RIDEAU

LE CLOWN MYSTÉRIEUX

PREMIER ACTE

Un crime étrange.

(La scène représente une mansarde).

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, à *Loufock-Holmès*.
— Nous voici dans la mansarde du crime. Deux vieillards assassinés gisent sur le sol.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Détail étrange : l'un des vieillards est vêtu d'un costume de clown. Son crâne, entièrement chauve, est surmonté du petit chapeau pointu traditionnel.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Un poignard est planté dans la poitrine du vieillard habillé en clown.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oh ! Oh ! Voilà qui est encore plus extraordinaire ! Regardez ! Le vieux clown a la bouche grande ouverte *et dans sa bouche le bras de l'autre vieillard est enfoncé jusqu'au coude !*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Voilà qui est singulièrement mystérieux, en effet. Interrogeons sans plus tarder le concierge de l'immeuble. *(Au concierge de l'immeuble)* : Que savez-vous sur ces étranges locataires ?

LE-CONCIERGE-DE-L'IMMEUBLE. — Je ne connais pas le vieux clown. J'ignore comment il se trouve là. L'autre vieillard est locataire de la mansarde depuis dix ans. Il ne laissait

jamais personne pénétrer dans son logement. Sa réputation était celle d'un vieil avare. Ce soir il sortit comme tous les soirs pour faire sa promenade habituelle. Lorsqu'il rentra, vers dix heures et demie, à peine avait-il regagné sa mansarde qu'un cri déchirant traversa l'escalier. Je montai en toute hâte et le tableau que vous avez sous les yeux s'offrit à mes regards terrifiés. Je vous ai prévenus téléphoniquement. Voilà.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Interrogeons maintenant le voisin de mansarde. (*Au voisin de mansarde*) : Qu'avez-vous entendu, voisin de mansarde ?

LE-VOISIN-DE-MANSARDE. — Rien. J'ai l'habitude de me boucher hermétiquement les oreilles tous les soirs avant de me coucher pour ne pas m'entendre ronfler. (*Il se retire.*)

LE MÉDECIN LÉGISTE, *examinant les cadavres*. — Je constate que le vieux clown est mort d'un coup de poignard en plein cœur. (*Sursautant.*) Oh ! oh ! mais l'avare de la mansarde n'est pas mort ! Son cœur bat faiblement ! très faiblement, mais il bat ! (*Il retire le bras de l'avare de la bouche du vieux clown.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Il faut le transporter à l'hôpital en toute hâte. Il faut le sauver ! Lui seul peut éclaircir ce mystère.

LOUFOCK-HOLMÈS, *réfléchissant profondément*. — Pourquoi le bras de l'avare de la mansarde *était-il enfoncé dans la bouche du vieux clown mystérieux* ? Pourquoi ?

DEUXIÈME ACTE

L'empreinte dans l'estomac.

(*La scène représente le cabinet de déductions de Loufock-Holmès.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous attendons avec impatience le résultat de l'autopsie du vieux clown assassiné.

LOUFOCK-HOLMÈS. — De cette autopsie va peut-être jaillir la lumière ! Jusqu'à présent, mes déductions demeurent impuissantes.

LE MÉDECIN LÉGISTE, *entrant, très pâle*. — Oh ! c'est effarant ! C'est épouvantable !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Qu'y a-t-il ?

LE MÉDECIN LÉGISTE. — Je viens de faire l'autopsie du vieux clown et dans son estomac j'ai vu... oh ! c'est horrible !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Qu'avez-vous vu ? Parlez !

LE MÉDECIN LÉGISTE. — J'ai vu l'empreinte de la main de Spectras !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Spectras ! J'aurais dû m'en douter ! Oh ! mais alors je comprends ! je comprends tout !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *au téléphone*. — Maître, on téléphone de l'hôpital. L'avare de la mansarde va mieux. Il va pouvoir parler.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Courons à son chevet ! Il va nous dévoiler lui-même le mystère du clown assassiné. Et si mes déductions ne me trompent pas, nous allons entendre d'étranges révélations ! Oh ! oui, étranges !

TROISIÈME ACTE

Une idée d'avare.

(La scène représente une salle d'hôpital.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Nous voici au chevet de l'avare de la mansarde.

L'AVARE DE LA MANSARDE, *d'une voix faible*. — Mon trésor ! On m'a volé mon trésor !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je sais tout. Parlez.

L'AVARE-DE-LA-MANSARDE. — Oui, je vais tout dire. Je suis un misérable. C'est mon avarice qui causa la mort du vieux clown. Malgré mon aspect misérable j'étais riche et j'entassais de l'or dans mon matelas. Or un jour, en me promenant j'aperçus un attroupement sur une place publique. Je m'approchai. Au milieu d'un cercle de badauds, un pauvre forain, un vieux clown, qui déclarait avoir un estomac d'autruche, avalait pour amuser la galerie les objets les plus divers : verre pilé, étoupe enflammée, boutons de culotte, etc., etc. Soudain, en regardant « le paillasse » exécuter ses tours, un étrange rapprochement d'idées me fit songer à la paillasse où je cachais mes louis d'or. Puis aussitôt une idée extraordinaire germa dans mon cerveau d'avare. Oh ! pensai-je en

regardant le misérable « paillasse » avaler des boutons de culotte, la voilà bien la cachette rêvée ! Dès que les badauds furent dispersés, je proposai au vieux clown de le prendre chez moi comme cassette vivante. Le malheureux accepta avec joie. Le soir même, sans que personne le vît, je fis pénétrer mon « paillasse » dans ma mansarde.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Et depuis ce jour vous cachâtes votre argent dans votre « paillasse » ?

L'AVARE-DE-LA-MANSARDE. — Oui, je glissais dans sa bouche louis par louis toutes mes économies. Tous les soirs je l'obligeais à sauter pendant une heure pour entendre le bruit si doux de l'or dans son estomac. Spectras, qui a des oreilles partout, a dû savoir par un de ses complices que je cachais de l'or dans mon « paillasse ». Profitant de mon absence, il est entré dans la mansarde par la lucarne. Il a tué mon vieux « paillasse », puis il a plongé son bras jusqu'en son estomac pour dérober mon trésor. Pris de soupçons, je plongeai à mon tour mon bras dans la bouche du vieux clown pour me rendre compte. Hélas ! mon « paillasse » était vide. Je tombai sur lui évanoui.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je comprends maintenant pourquoi l'on vous a trouvé le bras enfoncé dans la bouche de votre malheureux compagnon.

L'AVARE-DE-LA-MANSARDE, *d'une voix émue*. — Pauvre « paillasse » !

RIDEAU

LE MYSTÈRE DU CHAMP DE COURSES

PREMIER ACTE

L'énigme.

(*La scène représente le champ de courses.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE, à *Loufock-Holmès*. — Maître, me direz-vous ce que nous venons faire aujourd'hui sur le champ de courses de Longchamp ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voici. Depuis quelque temps, le monde des courses est bouleversé. Chaque jour, les chevaux « favoris » et réputés invincibles sont battus par les « rosses » les plus notoires. C'est à n'y rien comprendre. La Société d'Encouragement m'a chargé d'éclaircir ce mystère. Un détail m'a déjà frappé dans cette curieuse affaire. À peine le cheval gagnant a-t-il dépassé le poteau d'arrivée qu'on le voit s'écrouler sur la piste, cracher le sang et mourir. Les propriétaires, les entraîneurs et les jockeys des « rosses » gagnantes sont les premiers stupéfaits de leurs victoires. Hier encore *Corbillard XVIII* a gagné les grands favoris *Fils de Sardine* et *Pou Royal*. Quelle surprise nous réserve la réunion d'aujourd'hui ?

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — La cloche vient de résonner. Les chevaux entrent, en piste pour disputer le Grand Prix de cinquante mille francs. Voici les favoris : *Genou d'Altesse*, *Feuille d'Automne* et *Grand'mère Philippe*, suivis du peloton

d'inconnus : *Ouragan, Armoire à glace, Voltaire et Dictionnaire encyclopédique*.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le départ est donné.

PREMIER-JOUEUR-FRÉNÉTIQUE. — *Genou d'Altesse* mène le train !

DEUXIÈME-JOUEUR-FRÉNÉTIQUE. — *Grand'mère Philippe* le suit de près !

CHŒUR-DES-JOUEURS-FRÉNÉTIQUES. — Ciel ! Que se passe-t-il ! *Dictionnaire encyclopédique*, qui trottait lamentablement en queue, dévale subitement à fond de train et rejoint le groupe des « favoris » !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est étrange. La lutte s'engage, terrible, sur la fin du parcours.

CHŒUR-DES-JOUEURS-FRÉNÉTIQUES, *avec désespoir*. — Malédiction ! C'est *Dictionnaire encyclopédique* qui passe le poteau, gagnant de trente-deux longueurs environ.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Oh ! maître ! regardez ! *Dictionnaire encyclopédique* s'abat lourdement sur le sol, après avoir dépassé le poteau d'arrivée.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Courons ! Je veux examiner ce cheval de tout près. (*Il s'élançe auprès du gagnant.*) Mort ! Une bave sanglante coule de sa bouche. Vite examinons à la loupe ce *Dictionnaire encyclopédique*. (*Il l'examine à la loupe.*) Oh ! oh ! Voilà qui est bizarre.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Qu'y a-t-il, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez, là, au poitrail, cette imperceptible piqûre.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE, *regardant à la loupe*. — Je vois, maître. Mais quelles sont vos déductions ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vite, courons au Pari Mutuel. Il faut que j'examine les lorgnettes de tous ceux qui ont joué *Dictionnaire encyclopédique*. Courons !

DEUXIÈME ACTE

Le regard.

(La scène représente le Pari Mutuel.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardons attentivement les rares joueurs qui misèrent sur *Dictionnaire encyclopédique*. (*Tressaillant.*) Oh ! c'est étrange ! Je viens de surprendre le regard de ce vieillard qui attend son tour devant le guichet... Eh bien ! Oh ! non, c'est impossible !

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Parlez, maître. Vous êtes tout pâle !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oh ! ce regard ! Non ! je ne me trompe pas. Il n'y a pas deux regards comme celui-là... Ce vieillard a le regard de Spectras.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE, *frissonnant malgré lui*. — Spectras !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, c'est lui ! Mais le bandit s'est senti découvert. Abandonnant le guichet, il fuit rapidement sur le champ de courses et regagne l'automobile où l'attendent ses complices. Sautons à notre tour dans mon « auto-détective » et lançons-nous à la poursuite de Spectras !

TROISIÈME ACTE

L'horrible découverte.

(*La scène représente une route.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Nous gagnons du terrain de seconde en seconde.

LE-CHAUFFEUR-DE-L'AUTO-DÉTECTIVE. — Oh ! ma tête tourne ! Mon corps se glace brusquement. J'abandonne le volant. Je meurs !

LOUFOCK-HOLMÈS, *s'élançant au volant*. — Mort ! Que veut dire ceci ?

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — À travers le nuage de poussière, j'aperçois son auto devant nous. Courage !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oh ! l'horrible poursuite. La Mort invisible rôde autour de nous... La Mort est complice de Spectras... Redoublons de vitesse !

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Arrêtez, maître. Moi aussi... un étrange malaise... Ah ! j'expire !

LOUFOCK-HOLMÈS, *essuyant une larme*. — Brave et fidèle disciple ! Mais ne nous attendrissons pas. En avant ! (*Il continue sa folle poursuite.*) Oh ! mais c'est étrange. Quelle brusque faiblesse ! Mes mains ne peuvent plus diriger le volant. Ma vue s'obscurcit. Arrêtons l'auto. (*Il arrête l'auto.*) Mais que veut dire ceci ? Spectras arrête également son auto tragique. Lui et ses complices me regardent en ricanant. Ah !

misérable ! Tu triomphas encore aujourd'hui. Mais par quelle invention diabolique as-tu fait périr mes compagnons ?

SPECTRAS. — C'est bien simple, cher grand détective. Afin de me poursuivre, toi et tes policiers vous avez dévoré des kilomètres ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui... Eh bien ?...

SPECTRAS. — Eh bien, ces kilomètres étaient empoisonnés !

LOUFOCK-HOLMÈS. — J'aurais dû m'en douter.

SPECTRAS. — Oui. Nous avons dans notre auto tragique des sacs de fausse poussière. C'est cette poussière-poison que nous jetions derrière nous que vous avez respirée et qui a semé la mort parmi vous. Mais console-toi, Loufock-Holmès, tes déductions sur la lorgnette étaient justes. Toi seul étais capable de deviner ma ruse. Oui, tu avais deviné, c'est avec ma lorgnette que je faisais gagner les chevaux « non favoris ». Ma lorgnette n'avait *que la forme* d'une lorgnette, mais, en réalité, c'était un pistolet silencieux à air comprimé. Ce pistolet-lorgnette me permettait de viser, sans attirer l'attention, la « rosse » que j'avais jouée et de lui envoyer dans le poitrail une flèche minuscule, de la grosseur d'une aiguille.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je ne comprends pas.

SPECTRAS. — Tu vas comprendre, cher grand détective. Cette petite flèche était enduite d'un terrible virus. Elle inoculait instantanément au cheval une maladie qui devait lui assurer la victoire et me faire toucher la forte cote.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quelle maladie ?

SPECTRAS. — La phtisie galopante !

RIDEAU

LES MICROBES SANGLANTS

PREMIER ACTE

Des ombres dans l'escalier.

(La scène représente l'escalier d'un grand hôtel.)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Depuis une semaine, des crimes étranges se commettent quotidiennement dans cet hôtel des Milliardaires. Chaque nuit des cris d'épouvante réveillent les voyageurs ; chaque nuit un des riches étrangers descendus à l'hôtel est trouvé poignardé et dévalisé dans sa chambre. Chargé par la direction de l'hôtel des Milliardaires de découvrir les assassins invisibles, je suis embusqué dans un recoin obscur du grand escalier de l'hôtel, en compagnie de mon fidèle disciple, qui échappa miraculeusement à la mort après notre terrible aventure des kilomètres empoisonnés.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Le-chef-de-la-sécurité-relative et ses policiers gardent l'entrée de l'hôtel. Personne ne peut pénétrer. *(Un cri terrifiant se fait entendre.)* Oh ! maître ! avez-vous entendu ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Chut ! Ne bougeons pas ! Restons cachés dans l'ombre.

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — L'électricité s'éteint brusquement ! Maître ! maître ! écoutez ! On descend l'escalier au galop. Des ombres mystérieuses passent devant nous !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Tirez ! cher disciple ! Tirez ! (*Le fidèle disciple décharge son revolver dans la direction des ombres mystérieuses.*)

LE-FIDÈLE-DISCIPLE. — Un cri de douleur s'est fait entendre. Le coup a porté !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voyons. (*Il projette les rayons de sa lampe électrique de poche sur l'escalier.*) Oui, un des bandits invisibles a été blessé. Regardez, cher disciple, ces gouttes de sang sur les marches ; Suivons cette traînée sanglante, nous arriverons peut-être à découvrir la cachette des mystérieux assassins. (*Ils suivent la piste sanglante.*) Oh ! oh ! voilà qui est bizarre, la traînée de sang s'arrête brusquement devant la porte de l'appartement du premier étage, occupé par un vieux savant microbiologiste. La porte de l'appartement du vieux savant n'est pas fracturée. Les bandits n'ont pu passer par le trou de la serrure. Et pourtant, la piste sanglante s'arrête devant cette porte. Je veux en avoir le cœur net. Frappons ! (*Il frappe à la porte.*)

LA-VOIX-DU-VIEUX-SAVANT-MICROBIOLOGISTE, *à l'intérieur.* — Qui frappe à cette heure ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ouvrez, vieux savant microbiologiste ! Des bandits ont dû s'introduire dans votre appartement. Ouvrez !

LE-VIEUX-SAVANT-MICROBIOLOGISTE, *ouvrant.* — Ciel ! Qu'entends-je ? Des bandits chez un vieux savant microbiologiste comme moi ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *accourant.* — Je viens de procéder aux premières constatations. Un riche étranger a été poignardé et dévalisé dans sa chambre. Avant de mourir, la victime n'a prononcé que ces paroles

incompréhensibles : « Les monstres sont venus ! Les pieuvres ! oh ! les pieuvres ! J'ai peur ! »

LOUFOCK-HOLMÈS. — Entrons dans l'appartement du vieux savant microbiologiste. Je commence à comprendre. Entrons.

DEUXIÈME ACTE

La cage de verre.

(La scène représente l'appartement du microbiologiste.)

LE-VIEUX-SAVANT-MICROBIOLOGISTE. — Voici mon appartement. Cherchez, messieurs, je tremble d'épouvante.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Quelle est cette énorme cage de verre placée dans cette vaste salle ?

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — On dirait un gigantesque aquarium.

LE-VIEUX-SAVANT-MICROBIOLOGISTE. — C'est une sorte d'aquarium, en effet, mais sans eau. Dans cette énorme cage de verre sont enfermés quelques microbes que j'étudie amoureusement. D'ailleurs, regardez, mes chers microbes sont visibles à l'œil nu, grâce aux verres grossissants qui forment les parois de la cage géante. Regardez, ils paraissent aussi gros que des fourmis. Ils sont six dans la cage de verre. Admirez celui-ci, c'est le « micrococcus neo formans », et celui-là, si gentillet, c'est le « staphylocoque doré », et ce petit, à côté, c'est le « vibrion cholérique », et...

LOUFOCK-HOLMÈS, *l'interrompant*. — Mais pourquoi cet aquarium gigantesque, cette cage de verre qui touche presque au plafond, pour enfermer six microbes ?

LE-VIEUX-SAVANT-MICROBIOLOGISTE, *se troublant*.
— Mais... je...

LOUFOCK-HOLMÈS, *bas, au chef de la sécurité relative*. — D'ici dix minutes, tous les assassins mystérieux seront capturés. Rester ici avec vos policiers. Mais surtout gardez bien le vieux savant microbiologiste, et ne perdez pas de vue la cage de verre. Je reviens. (*Il sort, suivi de son disciple.*)

TROISIÈME ACTE

Les microbes épouvantés.

(*Même décor.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *revenant*. — Me voici.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ciel ! Quel est cet homme vêtu d'un simple caleçon qui vous accompagne ? Son corps est marbré de plaques bleues. Oh ! horreur ! sur sa poitrine est suspendu un écriteau avec cette sinistre inscription : « J'ai le choléra ! »

LOUFOCK-HOLMÈS, *bas, au chef de la sécurité relative et aux policiers*. — Rassurez-vous. Cet homme n'est autre que mon fidèle disciple que j'ai maquillé en « cholérique ».

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Pourquoi cet horrible maquillage ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Vous allez le savoir. (*Il applique une échelle contre la cage de verre.*) Mais d'abord arrêtez le vieux-savant-microbiologiste. (*On maintient le vieux microbiologiste.*) Et maintenant, cher disciple, faites ce que vous savez. (*Le fidèle-disciple monte à l'aide de l'échelle jusqu'au sommet du gigantesque aquarium sans eau et saute dans la cage de verre, au milieu des microbes.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Les six microbes s'agitent désespérément et s'échappent aux quatre coins de la cage de verre, comme terrifiés par l'arrivée de votre disciple maquillé en cholérique ! Oh ! mais voilà qui est curieux, votre disciple paraît, dans cet aquarium, aussi petit que les microbes eux-mêmes !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mes déductions étaient justes ! (*Au savant microbiologiste.*) Qu'en dis-tu, Spectras ? (*Brusquement, il arrache la perruque et la fausse barbe du faux savant.*)

SPECTRAS. — Eh bien, oui, c'est moi ! Tes déductions sont justes, Loufock-Holmès. Ce sont mes complices qui, vêtus de costumes spéciaux représentent des corps de microbes, sont dans la cage de verre. Cet aquarium, dont les verres ne grossissent pas les objets, mais au contraire les diminuent formidablement, me permettait de cacher mes complices après chaque crime et de les faire passer pour de véritables microbes.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Je comprends maintenant les paroles de l'homme assassiné : « Les monstres sont venus ! Les pieuvres ! Oh ! les pieuvres ! » C'étaient les complices de Spectras qui, dans leurs costumes de microbes, ressemblaient, avec leurs mille tentacules, à de véritables monstres, à des pieuvres.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. À présent, il ne nous reste plus qu'à cueillir les bandits-microbes dans la cage de verre. Regardez. Ma ruse a parfaitement réussi. Les faux microbes sont fous de terreur en se croyant enfermés dans l'aquarium avec un cholérique !

RIDEAU

LE MYSTÈRE DES CATACOMBES

PREMIER ACTE

Les têtes de mort.

(La scène représente les Catacombes de Paris.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Maître, le directeur du service anthropométrique vient de faire une étrange découverte. Il y a des empreintes de mains sur les murs des Catacombes, où viennent d'être tués deux visiteurs, et ces empreintes sont celles de Spectras, de Spectras, qui réussit encore à s'évader après l'affaire des « Microbes-Sanglants » !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Spectras ne tue jamais sans raison. Il a tué les deux touristes *parce qu'ils voulaient regarder de trop près une des mille têtes de morts entassées dans les Catacombes. Spectras ne voulait pas que l'on touche les crânes.*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Pourquoi, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Regardez. *(Il prend un crâne et le tend au chef de la Sécurité relative.)*

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! voilà qui est étrange ! Mais ce n'est pas un crâne humain... c'est... c'est...

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est un fromage de Hollande. Un de ces fromages appelés vulgairement « têtes de mort ».

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — C'est vrai. Ce fromage est habilement maquillé. Recouvert d'une couche de peinture blanche, sur laquelle on a dessiné, en noir, les yeux, le nez et la bouche d'une tête de mort, il donne l'illusion parfaite d'un crâne humain.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Eh bien, tous les crânes que vous apercevez entassés les uns sur les autres dans ces galeries, tous ces milliers de crânes sont des fromages têtes-de-mort.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Mais... que veut dire cela ? Dans quel but ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Dans quel but ? Rappelez-vous le vol fantastique dont on a tant parlé il y a quelques mois. Ce vol qui fut commis en Hollande.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Ah ! oui ! les 177.000 fromages de Hollande mystérieusement dérobés. Oh ! mais alors... je comprends !... C'est Spectras qui fit le coup, et...

LOUFOCK-HOLMÈS. — Et pour cacher ses 177.000 fromages le bandit eut l'ingénieuse idée de les cacher dans les Catacombes, après les avoir maquillés en véritables têtes de mort. Voilà le résultat de mes déductions.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Merveilleuses déductions !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Les deux infortunés touristes, ayant aperçu un fromage sans doute mal maquillé, ont dû être frappés par la couleur rouge de cette étrange tête de mort. Pour se rendre compte, les malheureux auront allongé le bras pour saisir la tête de mort aux joues rouges, mais aussitôt

Spectras, qui guettait dans l'ombre, tira sur les pauvres visiteurs pour qu'ils n'apprennent pas le secret des têtes de mort.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Merveilleuses déductions ! Mais alors, maître, Spectras est dans les Catacombes ! Il faut le cerner, lui et ses complices. La chasse sera dangereuse dans ce labyrinthe.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Non. J'ai une idée.

DEUXIÈME ACTE

Les squelettes policiers.

(Même décor.)

SPECTRAS, *sortant de l'ombre*. — Loufock-Holmès et les policiers, après d'inutiles recherches, sont sortis des Catacombes, découragés. Ah ! je triomphe encore une fois ! Suivi de mes fidèles complices, je viens de sortir de notre ténébreuse cachette. Loufock-Holmès a découvert le vol des 177.000 fromages ; mais, sans perdre de temps, mes complices et moi allons reprendre les fausses têtes de mort pour les porter en lieu sûr. Allons, amis, à l'ouvrage. Je projette les rayons de ma lanterne sourde dans toutes les directions. Nous sommes seuls dans les Catacombes. Seuls avec les innombrables squelettes entassés dans l'ossuaire.

LE-LIEUTENANT-COLONEL-DE-SPECTRAS. — Chef ! Chef ! Attention ! Je viens de voir un squelette remuer l'articulation « scapulo-humérale ».

SPECTRAS. — Bah ! Tu rêves ! Tu prends ces braves squelettes pour des policiers ?

UN SQUELETTE, *criant*. — Haut les mains ! Vous êtes pris ! Rends-toi, Spectras !

SPECTRAS. — La voix de Loufock-Holmès ! (*Des squelettes s'élancent sur les bandits et les garrottent rapidement.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, c'est moi, cher Spectras. Pour te prendre j'ai créé la brigade des squelettes-policiers. Regarde, chacun de nous à derrière le dos un appareil à rayons X. Tu sais, que ces rayons merveilleux, en traversant le corps humain, rendent visible le squelette. Alignés côte à côte avec les squelettes des Catacombes, l'illusion était parfaite, et vous nous avez pris pour de véritables squelettes. Voilà. Eh bien, Spectras, que dis-tu de Loufock-Holmès ?

RIDEAU

LE TANGO DE L'ÉCHAFAUD

PREMIER ACTE

Avant le réveil.

(La scène représente le greffe de la prison.)

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Dans un instant, nous irons réveiller Spectras. Enfin, pris, jugé et condamné à mort, le célèbre bandit va payer ce matin ses innombrables dettes à la société.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Toutes les précautions sont prises pour que Spectras n'échappe pas une fois de plus au châtiment suprême.

LE-GARDIEN-CHEF. — Pour éviter toutes tentatives de ses mystérieux complices, le grand détective Loufoc-Holmès veille avec son fidèle disciple à l'extérieur de la prison.

L'EXÉCUTEUR-DES-HAUTES-ŒUVRES, *consultant sa montre.* — Messieurs, il est temps ! *(Tous se dirigent vers la cellule de Spectras.)*

DEUXIÈME ACTE

L'énigme du tango forcé.

(La scène représente la cellule de Spectras.)

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE, *réveillant Spectras.*
— Courage, Spectras, l'heure de l'expiation a sonné !

SPECTRAS, *se levant et ricanant.* — Non, pas l'heure de l'expiation, messieurs, mais l'heure exquise du tango !

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Que dit-il ? Devient-il fou ? (*À ce moment, malgré tous leurs efforts désespérés pour se retenir de danser, le Procureur de la République, l'Exécuteur des hautes œuvres, le Chef de la Sécurité relative, l'Ecclésiastique, le Gardien chef et les Aides du bourreau s'enlacent par couples et commencent à exécuter en cadence les figures du tango.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *dansant le tango.*
— Que veut dire cela ? Malgré tous mes efforts, je ne peux parvenir à m'arrêter ! Je danse le tango malgré moi ! On dirait qu'une force mystérieuse me force à danser ! (*Hurlant.*) Arrêtez-moi ! Arrêtez-moi !

L'ECCLÉSIASTIQUE, *hurlant.* — C'est diabolique ! Le tango ! Je danse le tango, interdit par les évêques ! Je ne peux pas m'arrêter ! Je ne peux pas !

L'EXÉCUTEUR-DES-HAUTES-ŒUVRES, *avec désespoir.*
— Je danse le tango ! moi ! Je danse le tango avec le Procureur de la République !

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Oh ! rage ! Spectras nous regarde en ricanant. Il se dirige lentement vers la porte ! Il va fuir ! Et nous ne pouvons rien faire pour le retenir, *nous ne pouvons pas nous arrêter de danser ce mystérieux tango !*

SPECTRAS, *contemplant avec ironie les couples enlacés qui dansent dans sa cellule.* — Adieu, messieurs ! (*Avec esprit.*)

J'étais condamné à mort. Eh bien, moi, Spectras, je vous condamne au tango forcé ! Adieu ! (*Il sort de la cellule rapidement.*)

LE PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE. — Oh ! l'affreuse et ridicule situation ! Impossible de nous arrêter ! Spectras est déjà loin ! Nous sommes déshonorés !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — On vient. J'entends des pas ! (*Loufock-Holmès et son Disciple entrent dans la cellule.*) Dieu soit loué ! C'est le grand détective Loufock-Holmès ! Lui seul pourra peut-être percer le mystère et arrêter notre tango forcé !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Que vois-je ? Ils dansent sans musique ? Et Spectras a disparu ! Oh ! je devine un nouveau tour machiavélique de ce génie du mal ! (*Lui et son Disciple essaient vainement d'arrêter les danseurs de tango.*)

LE DISCIPLE. — Maître, impossible de les arrêter ! Que signifie ce mystérieux tango ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je ne comprends pas. Mais pendant qu'ils dansent, examinons la cellule dans ses moindres recoins. (*Il fouille et cherche partout.*) Oh ! voilà qui est étrange ! Quel est cet objet que je découvre dissimulé dans le lit de Spectras ?

LE DISCIPLE. — Oh ! maître, c'est un boisseau !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Étrange ! Vraiment étrange ! (*Il se met à plat ventre et examine à la loupe le sol du cachot.*) Oh ! oh ! voilà qui est encore plus étrange !!

LE DISCIPLE. — Que voyez-vous, maître ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Là... là... sur le sol... Prends ta loupe... regarde... Que vois-tu ?

LE DISCIPLE. — Je vois... Oh ! mais c'est fou ! Je rêve ! Je vois deux puces... deux puces enlacées qui dansent le tango !

LOUFOCK-HOLMÈS, *dans un cri de triomphe*. — Je ne m'étais pas trompé ! Elles dansent ! Oh ! mais, alors, tout s'éclaircit instantanément. Le boisseau ! Les deux puces ! Oh ! oh ! je commence à comprendre !

TROISIÈME ACTE

Loufock-Holmès comprend tout.

(Même décor.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *dansant toujours le tango*. — La fatigue nous gagne. Bientôt nous tomberons épuisés sur le sol. (*À Loufock-Holmès.*) Maître, avez-vous découvert la clé de l'énigme ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui, à présent je comprends tout ! Ce boisseau et ces deux puces m'ont révélé le mystère ! Ah ! la ténébreuse machination ! Spectras avait tout prévu et son évasion était savamment préméditée. Ah ! je comprends maintenant pourquoi le professeur de tango, dont on découvrit le cadavre dernièrement, fut assassiné !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *dansant toujours*. — Maître, verriez-vous une corrélation entre l'assassinat du professeur de tango et l'évasion de Spectras ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Mes déductions sont formelles. En deux mots, voici : Le professeur de tango fut

assassiné par un bandit complice de Spectras. Ce bandit scientifique préleva sur le corps de sa victime des microbes de cette terrible maladie contagieuse appelée tango. Puis, après avoir inoculé à des centaines de puces le foudroyant virus, il les fit parvenir, enfermées dans un boisseau, à l'inferral Spectras. Je déduis ensuite facilement que Spectras dut projeter les puces de son boisseau sur le sol de la cellule quelques minutes avant votre entrée. Dès que vous fûtes dans le cachot, les puces sautèrent sur vous et, en vous piquant, vous communiquèrent à leur tour l'affreuse « tangofolie ». Quant à Spectras, il avait certainement reçu de son complice un vaccin contre cette maladie, afin de pouvoir braver les morsures des puces inoculées.

CHŒUR-DES-DANSEURS-TRAGIQUES. — Mais alors... alors... nous... nous qui ne sommes pas vaccinés !! Nous allons danser le tango... toujours... toujours !... Oh ! oh ! Spectras ! Spectras !... C'est la danse qui tue !... Oh ! non ! pas les puces ! pas les puces !... C'est le Tango de la Mort !

RIDEAU.

LE RETOUR DE L'INCINÉRÉ

PREMIER ACTE

L'homme noir.

(La scène représente le bureau du chef de la Sécurité relative.)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE, *à Loufock-Holmès.*
— Depuis l'extraordinaire évasion de Spectras, nous n'avons pu retrouver la piste du célèbre bandit.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Le misérable doit échafauder dans l'ombre quelque nouvelle et ténébreuse entreprise, enfantée par son infernal cerveau. J'ai le pressentiment que nous entendrons bientôt parler de lui.

UN POLICIER, *entrant brusquement.* — Chef ! chef ! Nous venons de trouver dans un terrain vague un « homme noir » évanoui !

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Un nègre évanoui ?

LE POLICIER. — Non, chef, un homme noirci à l'encre des souliers à la tête !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est étrange !

LE POLICIER. — Dès que « l'homme noir » fut revenu de son évanouissement, ses yeux se dilatèrent d'épouvante et ses lèvres murmurèrent avec effroi, à plusieurs reprises, le nom de Spectras !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Spectras ! Ah ! j'en étais sûr !

LE POLICIER. — Puis « l'homme noir » se mit à divaguer. D'ailleurs, le voici. (*Il fait entrer « l'homme noir », soutenu par deux agents.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *examinant « l'homme noir »*. — C'est curieux : on dirait que cet homme a pris un bain d'encre.

L'HOMME NOIR, *d'une voix égarée*. — L'encre ! L'encre monte ! Oh ! Spectras ! Spectras !!

LOUFOCK-HOLMÈS. — Je déduis rapidement que sous l'empire d'une terrible émotion cet homme a dû perdre la raison. Impossible de l'interroger. Voilà bien la plus mystérieuse affaire que je connaisse.

L'HOMME NOIR. — Pitié ! Spectras ! Oh ! je les vois tous !... La Veuve du mort-vivant !... L'empailleur de Radjahs !... L'Andalouse chauve !... (*Poussant un terrible cri de démence.*) Horreur ! voilà... Le Retour de l'incinéré !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Que veut-il dire ? Je n'y comprends rien. (*Avec énergie.*) Oh ! mais je trouverai ! Je trouverai !

DEUXIÈME ACTE

Le roman révélateur.

(*La scène représente une rue.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *à son disciple*. — Depuis trois semaines je cherche vainement à percer le mystère de « l'homme noir » ; tous mes efforts sont vains. Aujourd'hui, après une nouvelle journée infructueuse, je regagne mon domicile complètement découragé.

LE DISCIPLE. — Courage, maître... ne désespérez pas.

LOUFOCK-HOLMÈS, *regardant machinalement une devanture de librairie*. — Oh ! que vois-je ? Regarde, cher disciple... ce livre... son titre !

LE DISCIPLE, *lisant et tressaillant*. — *Le Retour de l'incinéré*.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais... c'est la phrase de « l'homme noir » ! C'est la phrase incompréhensible du fou ! Oh ! voilà qui est étrange ! (*Au libraire.*) C'est un nouveau roman ?

LE-LIBRAIRE-ATTRISTÉ. — Hélas ! oui, monsieur. C'est le dernier roman paru de la maudite collection nouvelle, qui donne pour dix centimes un fort volume de 1.700 pages. Cette collection se vend comme du pain. À cause d'elle, plusieurs grandes maisons d'édition sont en faillite. Mais comment lutter contre une pareille concurrence ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Veuillez me donner la liste des romans déjà parus dans cette collection.

LE-LIBRAIRE-ATTRISTÉ. — Voici. (*Il lui tend un prospectus.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *parcourant la liste*. — *La Veuve du mort-vivant, l'Empailleur de Radjahs, l'Andalouse chauve*. (*À part.*) Oh ! oh ! voilà qui est étrange ! Ces trois titres sont les phrases mystérieuses de « l'homme noir » ! (*Continuant sa lecture.*) *Le Fiacre aux brancards creux, Bègue et vampire, les*

Voleurs de locomotives, le Corset du zouave, Vingt ans sous un Bottin, la Vengeance du mort-né, la Fiancée du fiévreux, L'OBÈSE SANGLANT.

LE-LIBRAIRE-ATTRISTÉ. — Comment l'éditeur de cette sensationnelle collection peut-il donner ces volumes pour dix centimes ? Mystère !

LOUFOCK-HOLMÈS, *bas à son disciple.* — L'adresse de la maison d'édition est sur la couverture du *Retour de l'Incinéré.* Sans perdre une seconde, allons chercher du renfort et courons cerner le repaire de Spectras !

LE DISCIPLE. — Le repaire de Spectras ?

LOUFOCK-HOLMÈS. — Oui. Car, j'en suis sûr à présent, cette édition à prix dérisoire est une nouvelle idée de Spectras ! Par quels mystérieux moyens parvient-il à inonder les librairies de ses romans à dix centimes, c'est ce que nous allons savoir tout à l'heure ! Courons !

TROISIÈME ACTE

L'encre qui monte,

(La scène représente une maison solitaire.)

LOUFOCK-HOLMÈS, *au chef-de-la-Sécurité-relative.* — La maison d'édition est cernée par vos agents. Un serrurier vient d'ouvrir la porte d'entrée. Élançons-nous revolver au poing dans le repaire présumé de Spectras.

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Élançons-nous !
(*Ils s'élancent à l'intérieur de la maison d'édition.*)

LOUFOCK-HOLMÈS. — C'est étrange ! Un silence de mort règne en ces lieux. Poursuivons nos recherches. (*Ils enfoncent une porte et pénètrent dans une immense salle.*)

LE-CHEF-DE-LA-SÉCURITÉ-RELATIVE. — Oh ! quel spectacle imprévu s'offre à nos regards !

LOUFOCK-HOLMÈS. — Voilà qui est extraordinaire ! Un gigantesque encrier en verre est posé dans cette salle immense.

LES POLICIERS. — Le fond seul de l'encrier est rempli d'encre.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais que veut dire ceci ? À l'intérieur de l'encrier géant, douze hommes, dont les bustes seuls émergent de l'encre, douze hommes assis devant des pupitres nous font des signes désespérés ! Vite ! Sortons-les de l'encrier géant. (*À l'aide d'échelles et de cordes, on délivre les douze prisonniers de l'encrier.*)

CHŒUR-DES-PRISONNIERS-DE-L'ENCRIER. — Vous arrivez trop tard ! Spectras et sa bande ont pris la fuite.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais que faisiez-vous là, prisonniers dans un encrier, avec de l'encre jusqu'à mi-corps ?

PREMIER-PRISONNIER-DE-L'ENCRIER. — C'était une infernale idée de Spectras ! Nous sommes de pauvres écrivains obscurs que le célèbre bandit fit enlever par ses complices il y a déjà plusieurs mois, lorsqu'il résolut de gagner une fortune dans l'édition.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Mais pourquoi Spectras vous enferma-t-il dans cet encrier géant ?

PREMIER-PRISONNIER-DE-L'ENCRIER. — Voici : lorsqu'il nous séquestra dans cet encrier, nous avions de l'encre jusqu'à la ceinture. Devant nous, émergeant de l'encre, étaient fixés des pupitres garnis d'innombrables feuilles de papier. Nous étions alors bien décidés à ne pas écrire une ligne pour le misérable bandit. Soudain, nous poussâmes un grand cri d'épouvante. L'encre dans laquelle nous étions plongés jusqu'à la ceinture, *l'encre commençait à monter lentement !*

» Alors, froidement, Spectras nous dit : Grâce à un système spécial, l'encre va monter très doucement, mais sans arrêt ! Pour éviter qu'elle monte plus haut que vos têtes, vous n'avez qu'un moyen, un seul, *c'est d'user beaucoup d'encre* en trempant vos porte-plume autour de vous et *en écrivant sans interruption* les romans dont j'ai besoin !

» Nous poussâmes un cri de rage ! Mais que faire ? L'encre montait toujours !... Alors, pour l'empêcher de monter, nous avons écrit, écrit sans arrêt, sans trêve ! Pour employer le plus d'encre possible, nous remplissions d'innombrables pages ! Dès que notre provision de papier était épuisée, Spectras prenait les feuillets couverts de texte et nous faisait parvenir de nouvelles feuilles blanches. Et le travail d'enfer recommençait... toujours... toujours... toujours ! L'angoisse de la mort nous donnait des idées fantastiques. Un jour, un d'entre nous succomba à la fatigue en écrivant *le Retour de l'Incinéré*, et tomba au fond de l'encrier.

LOUFOCK-HOLMÈS. — Ah ! je comprends. Ce malheureux, c'était « l'homme noir » ! Spectras, le croyant noyé, le fit jeter dans un terrain vague. Ah ! je comprends maintenant

pourquoi le malheureux fou hurlait avec terreur les titres des romans et surtout *le Retour de l'Incinéré*.

PREMIER-PRISONNIER-DE-L'ENCRIER. — Oh ! l'effroyable usine littéraire ! Grâce à notre production forcée, Spectras réalisait de gros bénéfices en vendant nos romans imprimés sur papier volé. Mais enfin, grâce au grand Loufock-Holmès, le supplice est terminé ! Le cauchemar d'enfer a pris fin ! L'encrier a rendu sa proie !

SPECTRAS, *s'élançant d'un coin sombre sur Loufock-Holmès*. — Meurs donc ! maudit détective ! (*D'un geste rapide il déclenche le ressort qui fait monter l'encre, et veut pousser Loufock-Holmès dans l'encrier-géant. Mais le grand détective fait un écart et Spectras emporté par son élan tombe dans l'encrier et disparaît sous les flots sombres.*)

LOUFOCK-HOLMÈS, *gravement*. — Noyé dans l'encre ! C'est bien la mort que méritait cette âme noire !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—
Juin 2025
—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, HélèneP, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.